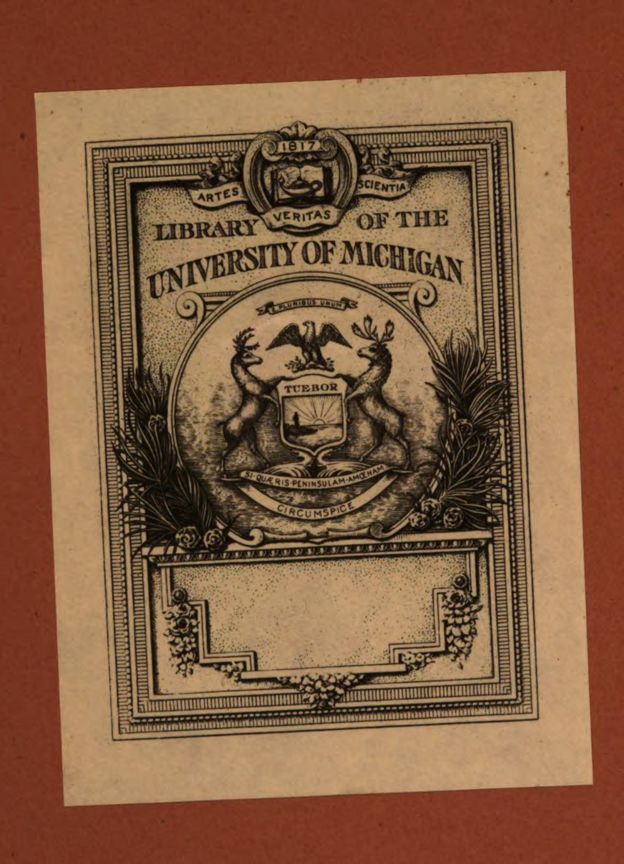







1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



Michons, Jean Hippolyte

LE CURÉ

DE

CAMPAGNE

PAR

L'ABBÉ ***

Auteur du *Maudit*, de la *Religieuse*, etc.

TOME SECOND

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1867

PREMIÈRE PARTIE

LA CURE DE PICHERANDE

I

DOULOUREUSES SÉPARATIONS

Ma dernière entrevue avec Félicie fut pénible pour tous les deux. Je comprends que j'en devrais à mon lecteur les détails les plus intimes : ils font naturellement partie de ces mémoires. Et cependant je demande grâce. Il m'en coûterait trop ! J'aime mieux prendre, l'une après l'autre, les pages que j'écrivis le soir même sur l'un de mes petits calepins qui, mouillés de mes larmes, furent les uniques confidents de nos profondes douleurs ; les relire une dernière fois, une dernière fois encore, y épancher tout mon cœur avec mes sanglots, et les brûler tristement, et jeter leur cendre sur le pavé de la rue, de peur que jamais un regard ou indifférent, ou railleur ne vienne à

les parcourir. Je ne veux pas les transcrire ici pour que l'impression les livre un jour, avec le reste de mon récit, à la curiosité de tous. Les grandes amitiés sont comme l'amour ; on doit en abriter les épanchements sous le voile pieux du mystère. Si le tableau des angoisses de nos jeunes âmes, au moment d'un pareil adieu, était vu de tous mes lecteurs, quelque sympathiques, quelque bons que je les suppose, il me semble qu'il tomberait sur cette scène comme une espèce de profanation. Saurait-on la comprendre?

Je dois avouer seulement que Félicie fut plus forte que moi. Elle n'eut aucune de mes défaillances. Soit que notre avenir lui parût moins sombre que je ne le voyais dans mon désespoir, parce que je connaissais mieux qu'elle les haines implacables de mes ennemis, et qu'un triste pressentiment me montrait dans ma carrière, dorénavant troublée, des persécutions sans fin ; soit que Dieu ait mis dans le cœur de la femme des espérances plus tenaces pour mieux consoler l'homme, trop porté à douter de lui-même parce qu'il touche, de plus près qu'elle, les réalités de la vie ; soit peut-être que, par un héroïque effort, elle dévorât son amertume, pour faire luire aux regards de son ami des illusions consolantes ; elle fut mon ange dans ce douloureux Gethsémani.

Elle consola sa mère et moi : car madame de Lazerat m'aimait comme on aime un fils, notre séparation était cruelle pour son cœur. « Qui sait, me disait-elle, si je vous reverrai jamais! »

En me jetant dans ce petit village du haut plateau, appelé Picherande, au versant méridional de la montagne, on me plaçait à quelques kilomètres des bains du Mont-Dore. La santé de madame de Lazerat, le besoin de prendre ces bains d'air de montagne, plus efficaces encore que ceux des eaux minérales, ramèneraient, presque tous les ans, mes deux bienfaitrices dans le lieu même où, pour la première fois, nos âmes s'étaient données. Ce n'était donc pas un éternel exil.

Telle fut la consolation que trouva Félicie dans son ingénieuse tendresse de sœur. Elle en fit un thème qu'elle enveloppa de commentaires séduisants. En passant par la bouche de cette femme, tout cela prenait corps; le rêve d'une vie moins tourmentée m'apparaissait, dans le moment, comme une hypothèse très-raisonnable. D'ailleurs, selon elle, il fallait être conséquent avec ma foi dans la Providence. Et s'il y avait un jour plus grande somme d'amertumes que de joies paisibles, c'était le lot des âmes que Dieu veut rendre fortes, en les faisant passer par le creuset des dures épreuves.

C'était, hélas! l'unique pensée sérieuse qui do-

minât la situation nouvelle qui m'était faite. Il n'y avait, pour l'un comme pour l'autre, qu'à se courber devant la loi fatale de la souffrance. *Durate.*

Une autre grave question se dressait devant moi. Il me répugnait horriblement d'arracher ma mère et mon père aux douces routines de leur vie de petits citadins. La fabrique de la cathédrale avait fini par accorder à mon père un logement propre, presque confortable. Avec le traitement qu'elle allouait, ils vivaient là paisibles. N'était-ce pas une barbarie de les traîner au milieu des neiges, dans un village sale et mal habité, de leur donner pour concitoyens nouveaux des montagnards sauvages? Les transplanter, à leur âge, loin d'une jolie ville, au climat doux, aux ressources de toutes sortes pour les besoins de la vie, dans la solitude d'une montagne aride, les enfouir sous le toit d'un misérable presbytère, ma tendresse pour eux y répugnait profondément. Mon vieux père ne résisterait pas à ce changement brusque d'existence. Devais-je l'emmener avec moi pour lui ouvrir immédiatement sa tombe?

Je sentis, je l'avoue, mon courage faiblir quand je leur annonça la nouvelle de mon brusque départ. C'était le premier grand chagrin que je leur

donnais depuis mon sacerdoce. Il m'était également difficile de leur dire que je les emmenais avec moi, ou que je me séparais d'eux et que je les abandonnais.

Mon père comprit cela avec son bon sens d'homme du peuple.

— Mon enfant, me dit-il, tôt ou tard tu devais être curé, n'importe où. Résigne-toi. Ma première pensée serait de te suivre; mais je suis encore vigoureux pour mon âge; je puis, pendant quelques années, gagner ici mon pain. Ce sera bien assez que je sois à ta charge au presbytère quand mes forces ne me permettront plus de porter le bâton d'argent de la cathédrale. Je reste donc ici. Tous les ans, j'irai te voir deux ou trois jours dans la belle saison. Il faut que je sois homme et que je te donne l'exemple du courage. Quant à ta mère, elle est libre.

Ma mère éclata en sanglots. Abandonner ce vieillard, le laisser aux soins égoïstes d'une mercenaire, lui paraissait d'une dureté horrible. Mais ne plus vivre avec son fils! le savoir si loin, isolé, sans un bon regard, sans l'appui que tout cœur d'enfant trouve dans un cœur de mère, c'était plus que cette femme, qui avait eu pour son fils tant d'adoration, ne pouvait en supporter. Sa première parole fut celle-ci :

— O mon Lioune, je ne vivrais pas sans toi!

A cette parole, nous vîmes une grosse larme rouler dans les yeux de mon père. Le vieillard commençait à trembler devant l'image effrayante de l'isolement. Que ferait-il ainsi seul? Je compris cela et j'eus pitié de mon père.

— Non, cher père, m'écriai-je, je ne vous enlèverai pas tout. Ma mère partagera son temps entre vous et moi. Nous diviserons ainsi la joie et la peine.

Ce terme moyen fut accepté de l'un et de l'autre. Il fut convenu que ma mère viendrait immédiatement avec moi organiser, le moins mal que possible, le presbytère de Picherande, qu'elle reviendrait ensuite passer le reste de l'hiver à la ville, mais qu'elle me donnerait tous les ans les six mois de la belle saison.

Un voiturier d'Issoire, qui venait chaque semaine à Clermont, avec deux voitures tirées par deux forts chevaux, se chargea de conduire mes meubles à Picherande. Sur le devant de l'une de ces voitures était une petite capote en gros cuir bien rembourrée. Une voiture légère eût été dangereuse dans les chemins abruptes de la montagne. Je jugeai celle-ci la plus sûre, sinon la plus commode, pour ma mère et pour moi.

Je m'occupai du chargement avec cette attention machinale qui est une distraction à la souffrance, quand le cœur vient d'être broyé par quelque coup violent. Après, nous partîmes.

II

L'*ÉCIR* NEIGEUX

La matinée avait été assez belle à Clermont. La vaste plaine de la Limagne était éclairée par l'un de ces derniers soleils d'automne qui semblent caresser la terre avec amour, au moment où ils vont se perdre dans les vapeurs glacées de l'hiver. Nous devions, le premier jour, aller coucher à Plauzat, village assez considérable à la naissance des premiers contre-forts de la montagne. Mon homme, quand nous arrivâmes, trouva que nous pouvions gagner une grande heure pour le lendemain, dont la course serait terrible, et nous conduisit à cinq kilomètres plus loin, au gros bourg de Champeix, où nous trouvâmes une de ces vieilles auberges, vastes et

propres, qui accueillaient, avec mille soins et à bas prix, les voyageurs, avant l'installation de nos voies ferrées. Il était temps d'arriver au gîte. Le doux soleil nous avait trahis. Depuis une heure une pluie fine et pénétrante, fouettée par un vent persistant de l'ouest, n'avait cessé de tomber sur la route. Le voisinage de la montagne rendait cette pluie d'un froid saisissant. Ma pauvre mère se pressait contre moi et semblait chercher, par ce contact, un peu de chaleur pour ses membres frêles et délicats. Je lui surpris quelques frissons. Le devant de notre capote fermait mal, et, sans être mouillés, nous étions imbibés de cet air humide, duquel on dit avec justesse qu'il transperce les os, parce qu'il absorbe violemment le calorique du corps.

— Vous souffrez, mère, lui dis-je.

— Oh ! ce n'est rien.

Heureusement l'immense cuisine de l'auberge avait l'un de ces feux homériques qui ne se trouvent plus que dans les légendes. Une broche énorme tournait devant le brasier. Il y avait là pour un dîner de vingt voyageurs, gigot, chapon énorme, deux ou trois pièces de gibier, le tout fumant avec lenteur et jetant ce parfum de bonne cuisine, une des anciennes gloires de la gastronomie française. Ce qui nous allait plus

qu'une faim à apaiser, c'était la bonne chaleur.

Nous nous plaçâmes devant ce foyer d'une hospitalité si avenante, et peu à peu la force et la vie nous revinrent.

Ma mère était triste, je le voyais : j'étais triste aussi. Nous échangions ces courtes phrases des gens fatigués, dont le ressort moral semble aussi brisé que l'organisme. Je me reprochais ma tristesse. J'aurais dû jeter un peu d'animation dans nos entretiens, réveiller ma mère de ses souvenirs pénibles, peut-être de ses regrets.

Quand je pense à cette soirée, je me reproche le peu d'efforts que je fis sur moi-même, pour adoucir la première séparation de ma mère de cet homme qu'elle savait maintenant laisser souventes fois dans un isolement complet. Mais je me sentais en proie à ces vagues pressentiments qui, à un moment donné, s'emparent de toute l'âme et l'étreignent, sans lui laisser d'autre liberté que celle de ces plaintes sourdes, qui s'échappent involontairement de la poitrine, et qu'il faut comprimer pour ne pas communiquer à ceux qu'on aime cette affreuse maladie morale, contagieuse au plus haut degré, l'abattement.

Après le souper, nous nous retirâmes dans les deux grandes chambres, garnies de lits immenses à la duchesse, qui nous étaient préparées.

Cependant la température, déjà froide quand nous avions franchi l'escarpement couvert de beaux vignobles qui sépare Plauzat de Champeix, s'était abaissée encore. La pluie fine de la veille s'était changée en neige. Elle tombait sur le village et couvrait en couches épaisses la vallée de la Couze. Quand le jour parut, nous nous trouvâmes en plein hiver. La vieille ruine qui domine Champeix, chapelle d'un château féodal démoli après les guerres de la Fronde, semblait une blanche apparition fantastique, un sphynx, au manteau de neige, accroupi au milieu de la vallée pour défendre au voyageur téméraire d'aller plus loin. Cette masse étrange me frappa lorsque de ma fenêtre, à mon lever, je voulus me rendre compte du temps. Le monstre était en face de moi ; de vieilles murailles noircies, élevées sur les rochers à pic, formaient comme sa tête géante ; et, à travers le nuage de neige qui me séparait de lui, je le voyais terrible, menaçant ma faiblesse et me glaçant de terreur.

Je n'étais pas entré encore dans la chambre de ma mère. Je descendis dans la grande cuisine de l'hôtel pour m'informer du moment de notre départ pour Picherande. Je m'arrêtai près de la porte. Le dialogue suivant avait lieu entre mon conducteur et le maître de l'auberge :

— Et vous prétendez aller à Picherande aujourd'hui? disait ce dernier.

— Pourquoi pas? répondait mon homme.

— Ce pauvre monsieur, je le plains bien.

— Je plains bien davantage mes pauvres bêtes.

— Sans doute; mais les bêtes, c'est destiné à souffrir, et ça ne sent pas le mal comme des chrétiens.

— Oui, mais les chrétiens ont des habits et se font traîner par les bêtes.

— C'est égal, la journée sera rude. Aller à Picherande, mon ami, mais c'est trente-huit kilomètres, sept bonnes lieues d'Auvergne, entendez-vous? Ici vous avez la neige; c'est ennuyeux, cela arrête les roues et tient aux sabots des bêtes, mais là-haut, quand vous aurez passé Besse, que vous arriverez vers le lac Pavin et les hauteurs de Vassivière, vous aurez la neige, et de plus la tempête de neige. Cela est horrible, mon ami. Si vous n'avez jamais passé la montagne par les mauvais temps, vous n'avez pas d'idée de cela.

— Que voulez-vous? Il faut marcher.

— Ce que j'en dis, ce n'est pas pour vous porter tort, n'est-ce pas? Mais j'aimerais mieux, à la place de ce monsieur, retourner à Clermont que de m'exposer à périr dans les neiges.

— Retourner à Clermont! mais, monsieur Cha-

lufart, vous êtes fou, vous n'y pensez pas! Qu'il serait bien reçu, ce prêtre, de retourner à Clermont! Il faut, dans cet état-là, qu'on marche comme les militaires, quoi! Il est nommé à Picherande, voyez-vous, il n'y a pas là de neige qui tienne. Devrait-il y aller à pied, il faut qu'il se rende à son poste.

— Oui, mais cette vieille dame va mourir de froid en route.

— Nous l'envelopperons bien dans la capote.

— Mon pauvre garçon, on voit bien que tu ne connais que la route de Clermont à Issoire. C'est coulant; tu es là en Limagne. Mais, là-haut, tu verras, nos montagnes sont terribles. Songe au proverbe :

« La croix Morand
Veut un homme par an. »

L'entretien dura quelques minutes encore, le maître de l'auberge soutenant son dire, l'autre se faisant fort, étant jeune et ayant de bons chevaux, de braver les vents et la neige.

Les paroles de maître Chalufart m'avaient donné à penser. Qu'allais-je faire? m'exposer moi-même, exposer ma pauvre mère, depuis tant d'années accoutumée à l'air doux de la ville! Comme notre conducteur, je pouvais braver le

mauvais temps; mais ma mère? Cette idée me jeta dans un profond ennui. Il eût été sage, en effet, de retourner à Clermont, d'y ramener ma mère. Mais je savais à l'avance sa réponse. Rien n'arrêterait le courage maternel : elle voudrait braver le danger avec son fils.

J'essayai cependant quelques paroles auprès d'elle au moment du départ. Mais je ne fus pas heureux.

— Je comprends mon devoir, me dit-elle; vous avez à faire le vôtre. Que dirait-on à l'évêché, si vous n'étiez pas après-demain à votre église?

J'avais, en effet, l'ordre du grand vicaire de me trouver à mon poste le dimanche suivant, et nous étions au vendredi. Je courbai la tête, et, comme le désespéré que rien n'arrête plus, je montai dans la carriole à côté de ma mère.

Nous eûmes quelques moments, à notre gauche, le rocher de Champeix, surmonté de sa chapelle romane, qui m'avait paru un génie menaçant, à l'entrée des gorges profondes où notre pauvre équipage allait s'aventurer. Le gros village de Montaigut se montra bientôt, étagé autour d'un monticule, couronné par un château féodal en ruines. Nous passâmes au bas du village, abandonnant la Couze, dont la vallée nous eût conduits à Saint-Nectaire. Jusque-là, malgré la neige qui

tombait toujours, nous allions assez bien au pas des chevaux conduisant nos deux chars. Bientôt les pentes devinrent plus abruptes et la route, couverte de neige, plus difficile pour nos deux attelages. Les bêtes souffraient, s'irritaient des obstacles. Au détour des vallées, quand nous nous trouvions en face de courants d'air violents chassant la neige avec impétuosité, il me semblait qu'à tout moment le vent terrible allait nous enlever de la route, et nous jeter dans les abîmes qui se creusaient au-dessous de nous. Ce fut dans ces transes mortelles que nous longeâmes les immenses roches basaltiques qui s'étendent au-dessous du Puy de Murat, entre Saint-Diéry et Besse, et en face des grottes curieuses de Jonas, forteresse singulière creusée dans le flanc d'une montagne par les templiers. Nous atteignîmes enfin l'ancienne ville murée de Besse. Une petite éclaircie parut se faire : il était une heure de l'après-midi. Notre robuste conducteur fit reposer ses chevaux ; il se railla beaucoup des terreurs du maître de l'auberge de Champeix ; un peu de neige ne l'effrayait plus. Puis l'éclaircie pouvait durer, et les quinze kilomètres que nous avions à parcourir jusqu'à Picherande ne seraient qu'un jeu.

Cependant des voyageurs qui venaient d'Église-

Neuve et de Condat annoncèrent à Besse que la montagne n'était pas sûre ; que les neiges s'y entassaient depuis vingt-quatre heures dans des proportions effrayantes ; que les longues pierres placées le long de la route, pour la faire reconnaître, ne se voyaient déjà plus ; qu'enfin au col de Vassivière, dans la vallée au-dessous du lac Pavin et sur l'autre versant, dans la direction du pont de Chamouze, régnait une tourmente terrible à laquelle ils étaient heureux d'avoir échappé.

Tout cela me fut raconté à l'auberge de maître Jergois, dont la bru, jeune et grasse Auvergnate, entoura de soins ma mère, que la route avait visiblement fatiguée.

Mais que faire? attendre au lendemain? les neiges pouvaient s'entasser davantage et rendre la montagne plus impraticable encore. Puis mon Auvergnat d'Issoire avait hâte de redescendre à Clermont, où ses intérêts l'attendaient pour le marché prochain. Ma mère, cette fois, se laisserait vaincre, je n'en doutais pas ; mais la difficulté n'était plus là. Le jour même, le lendemain, n'importe, à moins d'hiverner[1] à Besse, il fallait s'aventurer dans cette effrayante région où sévissait avec toutes ses horreurs la tempête neigeuse.

Mon homme trancha la question.

— Je veux partir, monsieur le curé, je veux

partir, me dit-il d'un ton qui indiquait une décision irrévocable. J'ai fait marché pour vous conduire à Picherande. Il faut que demain je sois à Issoire avec mes charrettes. Voulez-vous que je dépose ici votre mobilier? Si cela vous arrange, payez-moi, et bonjour; sinon, en route, et à la garde de Dieu!

Ma mère me regarda.

— A la garde de Dieu! reprit-elle. Rendons-nous, mon fils!

Je pris cette parole comme un ordre d'en haut. D'ailleurs, que faire? Je n'avais qu'à céder à la fatalité, cette résultante cruelle, dans la vie, des forces combinées de l'homme et de la nature, libres ou non.

Ce ne fut pas sans un violent serrement de cœur que je me plaçai à côté de ma mère dans la seconde charrette. L'Auvergnat conduisait la première devant nous. Le cheval docile qui nous menait n'avait qu'à suivre. C'est l'usage du pays, qu'un seul homme dirige ainsi un double équipage. J'étais là, au besoin, pour donner un mouvement aux rênes, si je me fusse aperçu que la bête se détournât du chemin.

Besse est une petite ville du moyen âge, autrefois fortifiée et démantelée aujourd'hui; mais la route ne traverse pas ses rues trop étroites. Elle

suit le tracé des anciens fossés du côté du levant, et gagne bientôt le versant occidental d'une large croupe formée de roches volcaniques, descendues des volcans que domine le Puy de Percussa.

C'est surtout dans les grandes altitudes que quelques mètres de plus changent tout à coup la température. Besse, placée au bas de la croupe volcanique dont j'ai parlé, est encore habitable l'hiver. Un kilomètre plus haut vous place dans la région du plateau qui s'encombre de neiges et que l'homme a dû fuir comme trop rude pendant l'hiver. Je m'aperçus aussitôt de ce changement. Toute la vallée de Besse, en montant jusqu'au lac Pavin et à Vassivière, si splendide de végétation pendant la saison chaude, n'était dans le moment qu'une affreuse gorge que parcourait un courant d'air d'une impétuosité effrayante. J'avais habité Royat dans mon enfance; j'étais familiarisé avec les neiges. Mais Royat n'est qu'une petite anfractuosité dans le flanc d'une montagne. Au-dessus de Besse, nous étions en pleine région alpestre; au delà du lac Pavin serait le col, aux pieds du Mont-Dore, où se divisent les eaux de la Dordogne de celles de la Loire; par conséquent le point culminant du plateau. Là les vents règnent en maîtres; là se livrent ces luttes au milieu desquelles des hommes seraient enlevés comme des brins de

paille, s'ils avaient le malheur de se trouver au choc même de ces masses redoutables d'air portant les neiges soulevées et les balayant, dans les plaines nues du plateau, comme le simoun balaye les monticules de sable dans le bassin brûlant du Sahara.

Nos chevaux, dont le repos de quelques heures à l'auberge de Besse avait ranimé les forces, quoique violemment fouettés par la bourrasque glacée qui se leva bientôt, quand nous eûmes franchi les dernières cabanes qu'on trouve au sortir de Besse, soutinrent assez bien le premier choc. Nos regards se portaient avec effroi au fond de la vallée, que sa nudité rendait plus profonde. Heureusement nous avions à notre gauche de belles futaies de hêtres qui, formant barrière contre nous, protégeaient les atomes vivants appelés des hommes, se hasardant au combat contre ces puissances aveugles auxquelles les forêts de chênes et de sapins séculaires souvent ne résistent pas.

— O mon fils, nous sommes perdus ! me dit ma pauvre mère.

Nous n'étions plus en effet dans un monde connu. Notre frêle équipage n'avait pas à braver ce qui est appelé de tous un mauvais temps, c'était *l'écir*, la tempête neigeuse avec toutes ses horreurs.

Ceux qui ont essuyé sur les mers de longues et terribles tempêtes, qui ont voulu se rendre compte du phénomène, mesurer en quelque sorte les fureurs de l'élément irrité, qui, pendant des heures, ont prêté l'oreille aux bruits effrayants des vagues se heurtant, se brisant, sifflant, hurlant comme des monstres inconnus aux voix étranges, et supporté la vue terrifiante de la mer dans sa rage et dans son indicible tourmente, peuvent se faire seuls une idée de la tempête neigeuse. Les deux phénomènes se ressemblent pour l'intensité, pour la durée, pour la terreur. L'homme, à ces heures épouvantables, cesse de se croire dans les conditions normales de la vie. Une frayeur secrète et invincible l'a gagné. Le vieux marin éprouve ce sentiment d'effroi comme le passager éperdu qui se trouve pour la première fois dans cette angoisse; il n'est rassuré ni par l'habileté de la manœuvre, qui fait face aux flots menaçants, ni par la force du navire qui le porte, et qu'il sent craquer de toutes parts, comme s'il allait être broyé à la minute même sous l'étreinte puissante du génie des tempêtes. Et ce n'est pas l'espace d'une heure seule que dure le martyre de l'homme, jusqu'à ce que tout sombre dans l'abîme ou que le calme vienne à renaître, ce sont des nuits entières, nuits terribles dont Dieu seul connaît les

désespoirs et les tortures. Les péripéties du drame qui se passe durant les tempêtes neigeuses sont les mêmes. Il y a rage d'éléments là et là. Devant ce prodigieux développement de forces ennemies, l'homme est porté à croire, ce qui fut l'idée du moyen âge, consignée encore dans le rituel, qu'une puissance supérieure, un démon venu de l'enfer, dispose du monde matériel et s'acharne contre lui pour l'anéantir.

Ce qui rend l'*écir* neigeux plus effrayant encore, s'il est possible, que les tempêtes sur les mers, c'est que l'homme est là en lutte corps à corps avec l'élément fougueux qui s'attaque à lui. Au milieu de la vaste solitude du plateau élevé, que labourent des masses impétueuses de neiges, aussi redoutables que les plus hautes vagues de l'Océan, c'est son frêle organisme qui est menacé. Il n'y a rien entre l'ouragan fougueux et lui. L'*écir* arrête son haleine, glace ses membres, le saisit de ses tourbillons, le pousse devant lui comme un grain de poussière, jusqu'à ce que, roulé dans quelque creux de vallon, broyé contre quelque roche qui l'arrête, il disparaisse sous une tombe neigeuse.

Tant que nous eûmes l'abri protecteur des contre-forts boisés de hêtres, qui s'étendent jusqu'au lac Pavin, la lutte fut possible contre la tempête. Notre robuste conducteur, tenant la tête du convoi,

dirigeait habilement son cheval que les rafales de neige venaient frapper aux naseaux, et auraient rejeté bien vite hors de la route, si une main forte et exercée ne l'eût continuellement retenu. Nous venions ensuite. Par instinct, par habitude, l'autre bête se tenait aussi près que possible du premier char. C'était notre sécurité, et je me gardais bien de lui faire sentir les rênes. L'ascension, du reste, n'avait rien de bien rapide et laissait aux chevaux leur force. Mais les roues des chars s'enfonçaient de plus en plus dans la neige. Aux pieds du cône volcanique dont l'immense cratère forme le lac Pavin, l'un des plus splendides lacs du Mont-Dore, nous passâmes entre deux maisons, l'un des derniers hameaux habités de ces hauteurs, qui porte le triste nom de Gelat. D'un moment à l'autre la température devenait plus glaciale. Nous ne tardâmes pas à perdre l'abri protecteur des versants volcaniques. Le faîte du plateau n'était plus qu'à deux kilomètres devant nous. Là commençait la lutte terrible.

Nous étions aux pieds du Mont-Dore, dont la masse gigantesque se divise en plusieurs hauteurs appelées Puy de Paillari, Puy de Sancy, Puy Ferrand, et dont un énorme contre-fort basaltique, plus rapproché de nous, s'appelle Puy de Chambourguet. C'est là le théâtre de ces effrayantes

tempêtes neigeuses que le peuple désigne sous le nom celtique d'*écir*, ou de foudre de neige, expression d'une grande justesse, puisque l'homme souvent, au milieu de ces tourmentes, tombe asphyxié comme s'il était frappé d'une décharge électrique.

Mais voici ce que le peuple ne sait pas.

Le Mont-Dore, la plus haute montagne de la France centrale et dominant le plateau, attire à lui les vapeurs de l'Atlantique. Ces vapeurs, condensées en nuages épais, attiédies par la molle température des régions calcaires qu'elles traversent, arrivent entassées en masses énormes et viennent se briser à la barrière des montagnes. Ce qui était pluie dans la plaine devient neige sur les pics et sur le plateau. Mais ces masses d'eau que les couches glacées de l'air changent en neige dans les hautes régions se succédant, comme les vagues soulevées d'un océan à l'état de tempête, acquièrent une force prodigieuse. C'est réellement une mer agitée, mais qui follement est emportée dans les airs, qui balaye les flancs des pics, fouette les cimes des rochers, passe entre les hauteurs avec la force des courants impétueux et fait, à certains jours, de ces vastes solitudes, parsemées de loin en loin de pauvres villages, une région de désolation et de mort.

Ce n'est pourtant pas encore l'*écir*.

Contre ces vagues de la mer neigeuse, se succédant imposantes et terribles, vient se heurter un courant, non moins impétueux, appelé le vent du nord. En raison de la grande loi de l'équilibre des fluides qui fait se précipiter vers les tropiques des masses d'air destinées à rafraîchir les régions chaudes, le vent du nord, arrêté tout à coup par la haute muraille du plateau, prend, en raison même de l'obstacle et de l'accumulation des couches d'air attirées vers le midi, une violence extrême. On le voit bientôt s'engouffrer dans les gorges profondes des montagnes. Là il acquiert une grande vitesse. Ces gorges deviennent alors comme le soufflet de forge où l'air accumulé gagne une force prodigieuse. Qu'on se figure des masses d'air resserrées entre des parois, souvent à pic, de plusieurs lieues de longueur, et débouchant tout à coup sur des plateaux nus où les vents d'ouest apportent le tribut de l'Océan congelé en poussière neigeuse.

Deux forces, à peu près égales, se trouvent en présence. La masse d'air venue du nord marche avec plus de violence. Elle sort de ces soufflets gigantesques des vallées où s'est accélérée sa vitesse. Mais la masse d'eau congelée, tombant avec une persistance opiniâtre, offre aux courants opposés une résistance invincible. De là le combat.

Nous le vîmes bientôt dans toutes ses horreurs. Le vent du nord, débouchant de la longue vallée de Besse, que nous venions de parcourir, soufflait violemment derrière nous et poussait nos chars. C'était momentanément un secours : nous faisions partie de la tempête. Et tant que nous serions dans le courant, aidés par lui, nous pouvions espérer de traverser le col où il y avait à redouter la grande lutte. Mais le froid gagnait à chaque mètre que nous gravissions en altitude. L'air était devenu d'une vivacité à prendre à la gorge, à étouffer. Il fallait se mettre la main sur la bouche pour le tamiser en quelque sorte, avant de le laisser arriver à nos poitrines déchirées par chaque respiration. C'était intolérable, c'était à mourir.

Nous ne tardâmes pas à nous trouver au fort de la tourmente, à ce point de lutte, que j'ai indiqué, des deux courants au sommet du vaste plateau. Nous étions en face de Vassivière. La vieille croix de pierre, élevée au seizième siècle à la naissance de la montagne, était en partie recouverte par les neiges amoncelées à ses pieds. Nous allions prendre les pentes douces qui nous auraient conduits à Picherande. Nous nous engageâmes en effet, durant quelques centaines de mètres, au delà de l'arête du plateau. Mais là, rien ne nous protégeait plus. C'était le désert nu, le vaste désert chargé de

neiges s'entassant en monticules que formaient les vents avec leurs mille caprices.

Tout à coup, aux sifflements aigus de la tempête, qui nous avaient fatigués durant notre route, sur les flancs de la gorge profonde d'où nous venions heureusement de sortir, succéda un bruit sourd, mais terrible, pareil au roulement de plusieurs chars ou à des tonnerres lointains, au moment où s'annoncent les orages. Ce bruit venait de plusieurs points à la fois, comme, dans un jour de grande bataille, des décharges d'artillerie se font entendre dans des directions opposées et mêlent sans les confondre leurs effrayantes détonations. Bientôt le jour, déjà très-faible, s'obscurcit encore. Le combat définitif s'était engagé dans ce vaste champ clos. Les masses neigeuses triompheraient-elles de cette colonne immense d'air venue du nord qui nous avait poussés nous-mêmes, presque portés, depuis sa sortie violente de la vallée? Ou bien cette immense colonne d'air, ne rencontrant devant elle ni pentes abruptes de terrain, ni roches isolées, ni forêts pour arrêter sa marche impétueuse, allait-elle balayer le plateau et refouler les nuages neigeux dans les régions basses? Là était le problème.

Quoique je n'eusse jamais assisté à ces scènes grandioses et terribles, j'en comprenais les causes, et je me voyais au milieu même de l'effrayante

mêlée des éléments les plus fougueux. Nécessairement aucune des forces ne céderait tant que durerait l'équilibre; et le danger, l'immense danger, était dans les proportions à peu près égales des forces mises en présence. Ce bruit qui nous avait tant effrayés n'était que le prélude : il se changea bientôt en quelque chose d'indicible, qui n'était ni la majestueuse voix des tonnerres, ni les bruits mélancoliques des vents, quand l'hiver les voit régner en maîtres sur ces vastes contrées. C'était comme un jet saccadé de bouffées horribles, comme une langue nouvelle de tourbillons se formant, s'entremêlant, se poussant avec furie. Et cette parole, tour à tour stridente et étouffée comme des râles de milliers d'hommes mourants, donnait à la scène une vie réelle. Ce n'étaient plus des myriades de molécules se heurtant, selon des lois très-connues de statique, et devant, à un moment donné, rentrer dans le repos; c'était une rage d'êtres vivants et invisibles, de monstres aux terribles aboiements; de vaincus succombant dans des colères impuissantes; de vainqueurs faisant sonner la charge et poussant ces hurlements des hordes sauvages qui, dans le monde antique, imprimaient la terreur aux plus fières légions. S'il ne se fût pas agi, à cette heure solennelle, de l'être que j'aimais le plus au monde,

de cette mère tremblante de frayeur et de froid à mes côtés, dans ce pauvre char qu'une secousse pouvait emporter comme une paille légère, j'aurais aimé ce spectacle, j'en aurais étudié les péripéties et contemplé, en curieux, le dénoûment étrange.

Si j'avais pu commander à la nature, au nom de l'amour filial, ces vents impétueux du nord, vainqueurs des masses neigeuses, les eussent rejetées dans les régions calcaires du bassin occidental de la France, où elles seraient allées se résoudre en pluies diluviennes.

Nous avancions cependant au milieu même du fracas de la tourmente, quand un phénomène étrange et que je n'avais pas soupçonné se présenta devant nous et nous glaça d'effroi. Une trombe, qui semblait tenir la moitié de l'horizon, s'avançait de l'ouest. Ce n'était pas seulement de la neige, c'était un entassement, une cataracte de neige. L'horrible cette fois, je ne l'avais jamais vu, était sous mon regard. La trombe, large comme une montagne détachée de la terre, s'avançait vers nous dans la direction du pont de Clamouze, et semblait suivre le sillon même de la route nivelée que parcourait notre attelage. Son bruit égalait, cette fois, celui du tonnerre, mais dur, sec, sans écho, comme des vagues impétueuses retombant

les unes sur les autres, comme des rocs énormes s'écroulant et ne produisant qu'un fracas d'un instant dans leur brisement successif.

Il me sembla que le conducteur me criait ceci :

— Vite! vite! fouettons les chevaux!

En effet son vigoureux cheval, fouetté par lui et lancé sur une pente douce, s'avança rapidement. Bientôt, tant les neiges soulevées assombrissaient le ciel, l'attelage disparut à mes yeux, quoique probablement il ne fût pas à une grande distance sur la route. Mais le char, lourdement chargé, mené de toute la force d'une bête excitée du fouet et de la voix de son maître, traversa comme une lourde flèche la masse effrayante de la trombe et put en braver le tourbillonnement terrible.

J'avais moi-même agité les rênes du cheval qui nous conduisait. Je l'avais excité de la voix. Mais la bête routinière, ne voyant plus devant elle le premier char, refusa d'avancer. Ses oreilles se dressaient. J'essayai du fouet : elle regimba, et je vis le moment où, n'étant plus maître d'elle, elle quitterait la route que je voyais encore heureusement devant moi. Cependant la trombe menaçante s'avançait sur nous, implacable, irrésistible. Son tonnerre, cette fois, avait des éclats, c'était bien la foudre de neige, l'*écir*. Dans la lutte des masses neigeuses et du vent du nord, entre ces forces qui

cherchaient à se détruire, les neiges pesantes avaient formé cette masse que j'ai comparée à une montagne que les vents opposés, ne pouvant ni repousser ni entamer même, faisaient tournoyer avec fureur dans une orbite immense. Nous étions maintenant immobiles par l'obstination de la bête effrayée, épuisée, glacée peut-être. Je vis le danger : nous étions perdus, bien perdus! C'était le naufrage dans cet océan de neiges. Je dis à ma mère de s'accrocher fortement à la voiture, et je me précipitai à la tête du cheval, pour le remettre dans la route et le guider moi-même, quelques moments encore, s'il était possible.

Mais à peine avais-je saisi la bride que je sentis comme le sol trembler. La voix horrible de l'*écir* m'étourdit comme la détonation d'un obus qui éclaterait : la neige, épaisse comme la poussière violemment soulevée sur un grand chemin, entra dans mes yeux et m'aveugla. Je ne vis plus rien, je n'entendis qu'une chose, un cri effrayant, un cri de désespoir suprême, le cri de ma mère. Notre char, le plus léger, qui contenait les meubles les plus encombrants, offrait à l'*écir* plus de surface; je le sentis emporter à plusieurs mètres de la route et craquer dans sa chute. Le cheval suivit, et, par un instinct qui n'avait rien de calculé, je me cramponnai fortement à sa bride et je me laissai em-

porter, soulevé comme un enfant auquel la main du père fait franchir un ruisselet étroit.

Que se passa-t-il? Combien de temps restai-je comme un homme qu'on eût violemment frappé sur le crâne et qui serait tombé dans un complet étourdissement? Je l'ignore. Seulement il arriva ceci, que je me sentis étouffer, qu'un corps vivant placé près du mien s'agitait dans des convulsions étranges. La vie me revint, peut-être au contact de ce corps. Le même instinct, qui m'avait dit de m'accrocher à la tête du cheval, me porta à m'agiter moi-même. Il y avait hâte. Après le premier sentiment de la vie, je sentais l'étouffement, l'asphyxie. Tant que l'évanouissement avait duré, j'avais moins risqué qu'à cette heure. Dans ces moments où les perceptions ont une rapidité électrique, je compris que la partie la plus résistante sur laquelle je me débattais touchait au sol. Je fis sur mes genoux un effort prodigieux. Pressée par le même instinct, la bête cherchait à se soulever, mais, retenue aux limons du char, ses efforts étaient impuissants. A demi redressé sous la couche de neiges, je me mis, comme la taupe enfouie qui cherche à se dégager, à perforer la neige au-dessus de ma tête. La résistance, je le sentais, n'était pas extrême; mais mes forces se perdaient. Le contact glaçait l'extrémité de mes mains. Le reste

d'énergie physique se concentrait dans les poignets, et ce puissant instinct de conservation qui est en nous me disait que, quelques minutes encore, je restais là dans ce tombeau. Par une constriction violente je fis, de mes doigts rapprochés fortement et légèrement recourbés, une espèce de palette mobile destinée à pénétrer la neige. Ce travail me réussit. Bientôt une de mes mains travailla dans le vide : l'air, et il était temps, arriva à mes poumons. Un dernier effort pour me soulever, et ma tête domina le monticule neigeux sous lequel nous étions enfouis.

Mais, ma mère ?

III

LA FORCE DU DÉSESPOIR

Ma mère était ensevelie sous un énorme tumulus de neige. La trombe, en balayant tout autour d'elle, n'avait trouvé qu'un obstacle sérieux, notre pauvre char. De même qu'au milieu d'une plaine de sable une simple touffe d'herbes devient le centre d'un petit monticule que le vent forme, nous nous étions trouvés le point d'appui sur lequel s'était entassée la neige tournoyante.

Moi-même, par mes efforts pour sortir de cette tombe, j'avais probablement contribué à rendre inutiles les mouvements du cheval, qui eût peut-être ébranlé la masse neigeuse et, en arrachant le char, eût sauvé ma mère. Le trou étroit, duquel j'étais sorti si miraculeusement, s'était refermé sou-

dain, et je pus me dire : voilà la tombe de ma mère !

O mon Dieu ! quelle affreuse chose !

Quand mes tristes souvenirs me rappellent ces moments de suprême angoisse, je me demande comment mon cœur ne se brisa pas, une dernière fois, dans cette douleur ; et comment le sépulcre de la mère ne fut pas pour le fils un lit de mort.

Mais j'avais reçu de Dieu une âme énergique et intraitable ; je m'étais arraché au danger, pourquoi ne chercherais-je pas à sauver ma mère? C'était une idée folle en apparence ; mais le désespoir ne calcule pas.

J'étais seul sur cet amas irrégulier de neige qui recouvrait la morte. Autour de moi, pas un arbre dont je pusse briser une branche pour en faire un pieu, un instrument quelconque de travail. Le malheureux conducteur avait probablement suivi la route de Picherande et gagné un abri, pensant que je le suivais à quelque distance. Je ne songeai pas même à appeler. Appeler qui? Se trouvait-il sur ce plateau des tourmentes un autre abandonné de Dieu et des hommes que ce prêtre qu'une haine aveugle et de stupides faiblesses avaient ainsi envoyé à la mort?

Cependant l'*écir* avait perdu de sa violence. Vers l'horizon, dans la direction du Puy de Mon-

sinière, la lutte effrayante durait encore. Mais au plateau de Clamouze, le vent du nord, se renouvelant sans cesse et redoublant de violence, avait enfin chassé les masses neigeuses. Un peu plus de lumière se fit; je pus voir mon malheur, peut-être irremédiable.

Le froid était toujours intense, mais la neige ne fouettait plus mon visage, ne m'aveuglait plus. Mes pauvres mains étaient crispées par le froid; je me sentais pris de ces défaillances qu'éprouvent même les plus fortes natures, quand on a le sentiment d'avoir échappé à un suprême danger. Je me surpris même cette pensée égoïste : Pourtant, je suis sauvé!

— Sauvé, misérable! m'écriai-je. Non, tu n'es pas sauvé! Allons, à l'œuvre! Veux-tu laisser là ta mère?

Je me souvins alors d'un exercice que font les montagnards lorsque, travaillant l'hiver par un froid rigoureux, ils sentent que les extrémités des mains se gèlent. Laissant les mains tomber mollement, ils se frappent le buste des deux bras, en les entre-croisant. Les mains, ainsi agitées, ne tardent pas à recevoir le sang, qui se porte avec violence aux extrémités et y ramène la chaleur. M'abritant, pendant quelques minutes, derrière le monument funèbre pour être moins exposé aux vents, je

me livrais à cette escrime singulière à laquelle probablement je n'avais guère songé depuis mon enfance. Le succès fut complet : mes doigts rougis ressentirent bientôt une douce chaleur.

— A l'œuvre, maintenant! ne sois pas lâche!

Mais quelle folie!

Lorsque, me servant de mes mains comme de spatules recourbées, j'essayai de faire un trou au point du monticule neigeux où je supposais que je trouverais ma mère, je vis bientôt que c'était une manœuvre manquée. La neige, d'une extrême finesse, pareille à du sable soulevé, retombait aussitôt et ne tardait pas à combler le petit espace péniblement déblayé par mes mains. C'était un travail de Sisyphe.

Il me vint une idée.

Sur les flancs de la charrette renversée étaient attachées quelques chaises de paille destinées à la cuisine. Le sommet du monticule devait recouvrir ces chaises. Je tournai sur ce point tous mes efforts. Là, je procédais mieux. La neige écartée par mes mains tombait le long du cône formé par la trombe.

O bonheur! Après quelques minutes de travail, j'aperçus un des montants de l'une de ces chaises. J'étais fort : j'aurais bientôt un instrument.

Prendre cette chaise, la briser sur mes genoux,

en détourner un montant qui devait me servir pour déblayer la neige, fut l'affaire d'un moment.

Pauvre mère! Trouverais-je autre chose de toi qu'un cadavre glacé?

Cette fois, j'opérai avec des données rigoureuses. La place de la chaise que j'avais atteinte m'indiquait la distance où serait la capote. Je me mis à l'œuvre avec un courage que redoublait l'espérance du succès. Au risque de consacrer quelques moments de plus à ce difficile travail, je procédai de manière à ne pas redouter un éboulement de la neige lorsque j'arriverais jusqu'à ma mère.

Aujourd'hui que mon souvenir me rappelle, comme au moment même, cette œuvre de courage forcené, j'ai de la peine à me figurer que j'aie pu venir à bout de cette entreprise de géant. Il me fallut déblayer, avec ce pieu misérable, plus de deux mètres de neige entassée. Pour éviter les éboulements, j'avais dû commencer ma tranchée sur une longueur de plusieurs mètres. O homme, si tu es, par nature, débile et petit, le cœur te rend bien grand et bien fort!

Je fis cette œuvre; je l'amenai à bien.

Hélas! ce qu'un affreux pressentiment m'avait dit se réalisa.

Quand je pus toucher ma mère, tout signe de vie avait disparu en elle; une pâleur livide mar-

quait son visage ; les extrémités étaient glacées, et quand je portai ma main à son cœur, ce cœur où j'avais trouvé tant d'amour ne rendit aucune pulsation.

La douleur alors me rendit fou. Je n'eus qu'une pensée, mais une pensée de rage, une pensée que nul homme, avec sa raison calme, n'eût osé concevoir : prendre ma mère, me charger de ce lourd mais doux fardeau, l'arracher à ce sépulcre, la sauver des dents acérées des loups qui, de la forêt de Chambourguet, ne manqueraient pas de venir rôder dans la plaine, attirés par le cadavre. L'idée de laisser là ma mère, vers le soir, quand j'avais à peine une heure de jour pour me rendre à quatre kilomètres, à Picherande, et revenir avec des hommes et un brancard à travers les neiges, me parut un crime. Je n'avais rempli qu'un premier devoir ; je devais être fort pour le dernier : garder ses précieux restes dans l'humble cimetière du village, et puis dire à toutes choses dans la vie un adieu éternel, et finir là, dans ce recoin ignoré, une pauvre existence, à instruire, à aimer ces sauvages de la montagne, que Dieu, dans ses desseins insondables, me donnait pour enfants.

Cette résolution, j'ai de la peine à le croire aujourd'hui, je l'exécutai. Comment? Je n'en ai plus le souvenir. Je me rappelle seulement que je

n'étais plus un homme, mais un lion furieux. Je le pris, ce corps qui ne pouvait plus me dire rien; je l'enveloppai avec un soin extrême de tous les vêtements que nous avions emportés avec nous. Dans l'égarement de mon amour, je me figurais être à mon tour une jeune mère bien passionnée pour un fils mourant, ne consultant plus ses forces, mais son intarissable tendresse, enveloppant ce fils adoré, le chargeant sur ses épaules, et, avec un héroïque courage, le portant jusqu'à sa couche réchauffée, pour voir si, sous les caresses maternelles, elle ne fera pas le miracle de sa résurrection. Je fis cela. Ma mère, quoique assez grande, me parut un enfant dont j'avais chargé mes épaules. Le vent du nord, qui avait continué de balayer la plaine, n'avait laissé sur la route que des neiges durcies. Mes pieds enfonçaient peu.

Chose étrange! je ne savais pas le chemin du village où j'allais; seulement, je savais qu'au ruisseau de Clamouze je devais tourner sur la droite; que je rencontrerais bientôt le lac Chauvet; que des arbres alignés m'indiqueraient Picherande; et que, si le temps était clair, j'en apercevrais le clocher. Ces renseignements me suffirent : je me détournai de la grande route quand il fallut m'en détourner; je compris, à la déclivité des terrains, où devait être le lac Chauvet; je le longeai comme

si je l'eusse vu cent fois, et je pus saluer la flèche du clocher de mon église comme si je m'en fusse éloigné le jour même. J'avais, dans cette surexcitation de toutes mes forces musculaires et cérébrales, comme une puissance de seconde vue.

En entrant dans le village, la nuit se faisait. Une petite place était devant l'église; une maison, ce devait être le presbytère, était adossée à la haute nef. J'allai droit à cette maison : j'avais épuisé, cette fois, ce qui me restait de force. Je déposai doucement mon fardeau sur une vieille tombe qui servait de seuil à la porte, et je m'affaissai, évanoui, sur le cadavre de ma mère.

IV

UN REMÈDE DE BONNES FEMMES

Quand je me réveillai, j'étais assis devant un gros feu. Des vapeurs de vinaigre m'enveloppaient et m'avaient ranimé. Plusieurs femmes s'empressaient dans la chambre. Je portai mes regards autour de moi, comme un homme qui sort d'un long rêve. Un lit était à terre; un corps étendu, enveloppé de nombreuses couvertures, était sur ce lit. Je compris que mes braves paroissiens m'avaient ramassé et porté dans le presbytère, ainsi que les restes sans vie de ma mère infortunée. La vue de cette couche silencieuse me fit tressaillir. On me présenta quelques gorgées d'un vin chaud pénétré de je ne sais quels aromes, selon les anciennes habitudes pharmaceutiques du

pays. Cette espèce de liqueur pénétrante me fit du bien.

Je me levai.

On avait mis au feu un grand chaudron; l'eau qui était contenue dans le chaudron fut remplie, sous mes yeux, par l'une des montagnardes, de ce même foin qui se ramasse dans les granges, sous les berges. Quand ces herbes eurent été bien imbibées d'eau à sa première ébullition, je vis les femmes déshabiller ma mère et envelopper son corps, roidi par le froid, d'une couche épaisse de ce cataplasme aromatisé et brûlant; puis elles mirent sur le lit de chaudes couvertures de laine.

C'était ce que nous appelons, en pays civilisé, un remède de bonnes femmes. Celles-ci l'appliquèrent avec une entière confiance. — Ce n'est pas la première fois, me dirent-elles, que nous aurions rappelé quelqu'un à la vie. Nos neiges sont terribles, mais le bon Dieu nous a appris le moyen de sauver nos pauvres gens perdus.

Ce procédé de pur empirisme réussit à merveille. Rien d'ailleurs n'était plus rationnel. A peine le plus léger mouvement fut aperçu par l'une de ces femmes que, plaçant sa bouche sur la bouche de ma mère, elle chercha à introduire dans les poumons un air tiède. La respiration, imperceptible d'abord, se manifesta ensuite d'une manière

plus sensible. Bientôt il fut possible de faire prendre à la malade quelques gorgées d'une décoction aromatique faite avec la fleur de ce joli petit *gnaphalium* rose des montagnes, qu'on connaît sous le nom de pied-de-chat. C'est un thé d'un goût délicieux, légèrement sudorifique, et que l'on sucre avec du miel.

J'étais là tout à fait dans l'ancien monde. Mais à ces procédés primitifs, je dus le bonheur de sauver ma mère.

Je n'ai pas dit les grandes lamentations de mon conducteur. Son cheval enfoui sous la neige, son chariot peut-être brisé, la peur terrible qu'il avait prise et qui, dans le moment du danger, l'avait porté à chercher un asile au village sans s'inquiéter si je le suivais, malgré la tourmente, tout cela avait frappé de terreur le pauvre homme.

O maudite montagne! s'écriait-il.

Il fallut, le lendemain, aller chercher la voiture renversée.

Quant au cheval enfoui, un troupeau de loups affamés était venu, il paraît, pendant la nuit, le déterrer sous la couche épaisse de la neige. On voyait les traces nombreuses de ces carnassiers qui, de toutes les forêts environnantes, étaient accourus au festin. Lorsque les hommes du village, en compagnie de mon Auvergnat, se ren-

dirent sur la route pour chercher mes meubles à demi brisés, ils trouvèrent les oiseaux de proie qui dévoraient les restes des loups. Il fallut, avec mille peines, enlever la voiture du milieu de cet horrible charnier.

Telle fut mon arrivée à Picherande : les tribulations de toutes sortes m'avaient suivi jusqu'à cette heure; elles continuèrent. Afin d'éviter un procès, il me fallut donner à mon homme d'Issoire une indemnité pour la perte du cheval tombé sur la route et dévoré par les bêtes carnassières.

Mon presbytère était un taudis ignoble; il fallut le rendre habitable. L'église était dans un état complet de dégradation; les habitants étaient pauvres. Devais-je me donner une maison un peu confortable, et laisser la maison de la prière à son délabrement? Je la décorai comme je le pus; mais enfin je la décorai. Quelques épargnes de ma mère passèrent à cela. Il était bien convenu que Picherande, puisque Dieu nous avait jetés là, serait notre retraite définitive. On nous oublierait dans ce recoin du diocèse, au milieu de la solitude des neiges, avec nos pauvres montagnards. Je songeai d'où j'étais sorti, que je n'étais moi-même, après tout, que l'un d'entre eux, que Dieu m'avait voulu à cette tâche obscure, mais sainte et profondément civilisatrice, de curé de village. Au train dont les

choses marchaient à Clermont, je serais toujours l'un de ces maudits sur lesquels tombent toutes les défiances, tous les anathèmes. On me ferait grâce en me supportant.

J'avais assez de foi pour prendre cet avenir tel qu'il m'était fait, tout en maudissant, il est vrai, les passions misérables dont j'étais la victime. Ma résignation était plutôt le sentiment d'une injustice subie et à laquelle il ne m'était pas possible de m'arracher, que l'acceptation bien filiale d'une douloureuse épreuve. Je ne me donne pas dans ces pages pour un modèle de vertu; je crois que le mal, quand il est jeté sur l'âme humaine comme un affront, doit être toujours déclaré le mal. C'est beaucoup de n'avoir pas de haine dans le cœur contre les misérables qui se font nos persécuteurs, et c'est déjà un haut degré de christianisme d'en venir là. Je laisse à de plus saints que moi un amour plus tendre pour des ennemis, s'ils peuvent atteindre à une perfection semblable.

Félicie, je l'avoue, était plus grande que moi. Ses lettres, empreintes d'une philosophie touchante, avaient une élévation que j'admirais beaucoup, mais dont la réalisation me semblait autrement difficile. C'était moins comme chrétien qu'elle me voulait impassible et fort, que comme être intelligent et libre. Il y avait dans cette âme

quelque chose de romain. Le *Pœte, non dolet* était sa devise. J'admirais ma sœur dans ces régions sereines. Mais, pour moi, j'étais plus près de terre; je me sentais un pauvre curé.

Je dirai cependant que cette correspondance, empreinte d'idées si nobles, d'encouragements si sages, me fit du bien. Quand mes forces faiblissaient au rude labeur de la vie, cette parole auguste et douce était un baume sur ma nature énergique où revenait, toujours saignante, la blessure que m'avaient faite l'injustice et l'hypocrisie.

V

CE QU'ÉTAIT MON PEUPLE

C'est un singulier peuple que celui du plateau de l'Auvergne. Il a conservé les vieilles mœurs gauloises, toutes ses superstitions païennes sur lesquelles il a greffé son christianisme. Ce n'est pas une petite tâche que celle du prêtre au milieu de ces populations.

Comme le climat est extrêmement rigoureux, que le sol, en raison de l'altitude du plateau et de la longueur des hivers, n'est propre qu'à produire le seigle et les fourrages, que les bois, vu les distances, n'ont que peu de valeur, on peut dire que le pays est pauvre. Mais la race est industrieuse, active, économe. Elle joint à cela la cupidité et la ruse. Et comme elle est fortement trempée, rude

au labeur, infatigable, il s'ensuit qu'elle supplée par son esprit ingénieux et mercantile à la pauvreté du sol que la Providence lui a départi.

Il serait difficile de fixer, historiquement, l'époque où l'Auvergnat s'est fait émigrant. Ce qui est certain, c'est que partout où il se trouve des Européens, l'Auvergnat est au milieu d'eux.

Profondément cupide et rapace, il a inventé un moyen infaillible de succès, la probité. Il ne faut pas que l'Auvergnat puisse être soupçonné. Qu'il soit domestique, employé, porteur d'eau, charbonnier, on doit se fier à lui avec une sécurité absolue. Il ne saurait tromper. Le pays serait perdu s'il pouvait s'élever un doute sur l'honorabilité de l'Auvergnat.

Mais il faut comprendre que cette probité n'est absolument qu'un calcul. C'est comme procédé industriel que l'Auvergnat pratique la probité. Voleur par instinct, il comprime ses goûts rapaces, comme l'animal domestique qui, par peur du bâton, ne touche pas au repas du maître. Ce n'est pas une notion plus belle de justice à laquelle cette race se soit élevée, c'est une habileté qu'elle a trouvée pour s'enrichir plus sûrement. Le même homme qui ne fraudera pas sur une mesure, sur un pesage, sera un horrible chicaneur dans des discussions de famille, n'aura ni entrailles ni jus-

tice chaque fois qu'il sera protégé par la lettre du code.

Outre l'émigration qui transporte cette race très-prolifique jusqu'aux extrémités du globe, il y a l'émigration annuelle à laquelle se livrent presque tous les hommes. Ils descendent de la montagne à la fin de septembre, quand le plateau est menacé d'être envahi par les neiges. Ils arrivent à Clermont, à Limoges, dans les villes d'approvisionnement en gros; ils achètent la pacotille de mercerie qu'ils peuvent porter, et avec ce petit fonds de marchandises qu'ils renouvellent successivement, à proportion de la vente, ils se livrent à un commerce lucratif dans tous les départements riches et vinicoles de la France.

Un Auvergnat revenant au mois de juin pour les travaux agricoles, la fenaison ou la moisson, a vécu huit mois hors de sa maison, où sa femme aura tenu le ménage dans les conditions d'une stricte économie, et il rapporte en moyenne cinq à six cents francs en espèces qu'il place aussitôt dans une parcelle de champ. Tel est le système. Ne rien dépenser en dehors des besoins rigoureux de la nourriture, et revenir au pays avec un bénéfice réalisé.

On comprend les dangers pour les mœurs de cette émigration annuelle. Ces hommes vigoureux,

condamnés à un célibat de huit mois, se gênent peu pour se donner des plaisirs faciles. Leur foi, dans ce mélange continuel avec des hommes sans moralité et sans principe, fait facilement naufrage, et ils ne reviennent, après quelques années de ces descentes dans le bas pays, qu'indifférents à leur religion, quand leur cœur n'a pas été perverti.

Par contre, les femmes sont généralement chastes et honnêtes. C'est chez elles que se sont conservées les croyances chrétiennes. Le clergé a été très-longtemps influent et considérable en Auvergne. La seule petite ville de Besse avait une collégiale de soixante prêtres. Il s'en est suivi une action puissante dont les effets se font ressentir encore.

Malheureusement, le sacerdoce des derniers siècles n'a pas réussi à imprégner la population de la séve chrétienne. Il n'y a chez elle de christianisme que dans les pratiques extérieures. On ne descend plus au beau Panthéon élevé si somptueusement par les Romains, en face des eaux bienfaisantes du Mont-Dore, mais on va baiser la statue de bois de Notre-Dame de Vassivière et y porter des cierges. La superstition a changé de forme: l'homme est resté païen.

Tels furent les chrétiens que je trouvai à Picherande et dont j'étais devenu le pasteur.

Avec mon esprit positif, ma raison froide, je ne m'amusai pas à suivre la routine mystique de mes prédécesseurs et de mes confrères. Je me proposai de faire des hommes moraux, et non pas des théologiens. Je cherchai donc à agir sur mon peuple par influence, à lui inculquer quelques principes simples et pratiques. Je bannis de mon église toute la fantasmagorie des dévotions à laquelle le peuple ne comprend rien ou qu'il change en superstitions grossières.

Je m'attachai à être bon, juste, franc avec lui; à lui montrer, ce qu'il aime avant tout, le prêtre foncièrement honnête homme et loyal, plutôt que le prêtre absorbé dans le mysticisme. Je lui prêchai qu'une bonne action valait mieux que cinquante prières; que la religion était au fond du cœur, et non pas dans des actes extérieurs; que les pèlerinages à Notre-Dame de Vassivière, à Notre-Dame d'Orcival et à toutes les Notre-Dames possibles, ne valaient pas le devoir consciencieusement rempli dans la famille.

Mes sermons étaient courts. Au lieu d'accabler le peuple, j'avais l'art de faire désirer ma parole pour la faire aimer. Mon ton était doux et simple. C'était un entretien si familier, si amical, si paternel, qu'il devenait attrayant pour tous. Je parlais des vieillards avec une grande considération. Je

vantais leur expérience des choses de la vie, leur raison, leur prudence. Je les offrais comme modèle aux hommes de l'âge mûr. Ces derniers étaient traités par moi comme des amis, que je voulais me faire au milieu de mon troupeau, pour que, d'accord avec eux, je les aidasse à la tâche si belle mais si difficile du renouvellement moral de la génération dont ils étaient les pères.

Ma tactique était une réserve absolue avec les femmes. Je n'avais rien dans mon langage qui pût les éloigner de moi; mais j'affectais presque de ne voir dans l'église que des hommes, de ne chercher à former le faisceau religieux de la paroisse qu'avec les hommes.

Au temps pascal, je ne donnais que quelques minutes au confessionnal à chaque femme. J'étais plus long, plus affectueux, plus expansif auprès de chaque homme, l'encourageant au bien et lui parlant avec chaleur des joies d'une bonne conscience que donne une vie chrétienne.

Je ne tardai pas à recueillir les fruits de ma méthode. Quelques mois s'étaient à peine écoulés que j'étais maître de tous les esprits par le soin même que j'avais pris de ne chercher aucune domination.

Les habitants de Picherande exprimaient leur opinion sur moi par cette parole : Notre curé est

un brave homme. Et ils ajoutaient une expression qui rendait parfaitement leur pensée : Ce n'est pas un curé de menettes. Les menettes sont, dans tout le plateau central, ces filles dévotes de chaque paroisse qui ne quittent pas les églises, et qui, dans le sentiment général, n'en sont pas meilleures pour cela.

J'arrivai à beaucoup aimer ce peuple. Il n'a guère de grossier que l'enveloppe. Les femmes, dans le plateau, ont une intelligence remarquable. Tout en ayant l'air de peu m'occuper d'elles, je comptais beaucoup sur leur influence; et comme la nature a donné à la femme d'admirables instincts, je savais très-bien que celles de ma paroisse comprendraient ma réserve et m'aimeraient d'autant plus qu'elles me verraient prendre de l'influence sur leurs pères, leurs maris et leurs fils. La femme est pour le prêtre la grande complice du bien, quand ce prêtre n'a pas l'idée extravagante de faire des chrétiens avec de belles chasubles dorées, un dais superbe, un autel chargé de fleurs artificielles, des illuminations de cierges, de longues messes, de longs sermons, de longues processions, et toutes les inventions du dévotisme pour parler aux yeux et donner au peuple des spectacles.

VI

MES CONFRÈRES

J'avais pour confrères et pour voisins d'abord les curés de Besse et de La Tour, qui sont des titulaires d'archiprêtrés. Picherande est du canton de La Tour; puis les curés d'Église-Neuve, de Saint-Donnat, de Saint-Dierry, de Valbelais, de Saint-Anastaise, de Compains, d'Espinellat, de Murols, de Chambon, de Saint-Victor et de Saint-Genès. Je ne dois pas oublier le curé du Mont-Dore, dont j'avais été le vicaire.

Plusieurs de ces prêtres étaient de dignes garçons que je nè tardai pas à aimer. Dans cette oasis glacée qui s'appelle la montagne, il y a un instinct qui rapproche les hommes : la même vie de lutte, le besoin mutuel de secours dans la pratique du

ministère. Nous nous trouvions ensemble pour les fêtes patronales, pour les distributions annuelles des saintes huiles, pour les premières communions des enfants, surtout pour le pèlerinage fameux de Vassivière, sans parler des visites fréquentes entre proches voisins. L'un de nous, absent ou malade, était aussitôt remplacé, à charge par lui de réciprocité dans l'occurrence. Je puis dire que, sous ce point de vue, nous étions de parfaits camarades.

Quant aux caractères, au système de direction dans nos paroisses, je dois avouer qu'il y en avait autant que d'individus. Il faut avoir passé de longues années dans le ministère pour savoir, pertinemment, quel tohu-bohu règne au sein de ce catholicisme dont l'unité apparente a été si souvent prônée. Je ne parle pas évidemment ni des cérémonies, qui sont partout à peu près les mêmes, ni du symbole enseigné aux fidèles, je parle de cette grande chose qui constitue l'essence de la vie sacerdotale, le gouvernement des âmes.

Croira-t-on que de tous les supérieurs, directeurs, professeurs des séminaires qui nous ont formés, à de rares exceptions près, nul de ceux-là n'a mené la vie de curé de paroisse rurale, nul ne connaît le peuple des champs, ses goûts, ses habitudes, ses préjugés enracinés, ses routines, ses superstitions?

Croira-t-on que toutes ces études de théologie se perdent à une longue et fastidieuse étude rétrospective des luttes dogmatiques de l'Église, et que de la connaissance des hommes, des difficultés pratiques du ministère, des moyens d'exercer de l'influence sur les peuples, il n'en est jamais fait mention; que ceux qui vous enseignent ne savent pas le premier mot de cet art difficile qui a été appelé *ars artium, regimen animarum?* Cela paraît une contradiction énorme, une monstruosité dans le catholicisme. Et cependant cette monstruosité existe, cette contradiction est érigée en principe.

Que savent donc les hommes qui forment le clergé? Quelle méthode suivent-ils pour préparer les jeunes prêtres?

Le voici :

Ce sont des hommes pieux dont la vie, régulière et monotone, est tracée invariablement par les battements invariables de l'horloge du séminaire. Ils ont un règlement de vie. Et avoir un règlement de vie, c'est-à-dire se lever, prier, travailler, manger, dormir, toujours uniformément, est regardé par eux comme l'un des grands procédés de la perfection chrétienne. Ces hommes ont pour idéal la vie monacale, le cloître; pour eux le meilleur prêtre est le prêtre le plus pieux, et le prêtre le

plus pieux est celui qui, dans son presbytère, continue à suivre son règlement de séminariste, qui fait de ce presbytère un petit couvent.

Faire un prêtre, selon cette théorie, c'est disposer un jeune homme chaste à prier, méditer, fuir les hommes, étudier la théologie, prêcher beaucoup les théories mystiques, et chercher, après s'être modelé lui-même sur les moines, à faire de chaque famille comme un monastère où régnerait l'esprit mystique.

Cette tendance est devenue dominante dans la direction des séminaires. Le mysticisme y règne en maître. Quoi d'étonnant que le prêtre mystique, le prêtre moine soit l'idéal de ces instructeurs du sacerdoce?

Mais alors il arrive ceci :

Que l'idéal du sacerdoce catholique continuant à être le prêtre mystique, et la vie normale du presbytère étant par sa nature la contradiction même du mysticisme, peu de prêtres, au sortir de leur éducation claustrale, continuent à répondre à cet idéal. La raison, la pratique, l'expérience déterminent bientôt la rupture. Le prêtre moine est une antinomie.

De loin en loin, quelque nature tenace ou fanatique s'obstine à réaliser le type donné par l'enseignement du séminaire; mais tout le reste,

secouant les langes, abandonne bientôt un système impraticable.

C'est ce qui produit dans le clergé cette hybridité singulière de vie qui frappe tous les hommes du monde. Officiellement, pour la forme, parce que c'est le pli primitif donné dans l'école, le prêtre est mystique; dans le fait, dans la pratique, c'est l'homme réel, l'homme du terre-à-terre, comprenant la vie sacerdotale comme une vie honnête et régulière, mais étrangère par sa nature même aux réalisations du mysticisme.

Parmi mes confrères, deux ou trois seulement se donnaient le rôle de mystiques. L'un d'eux, le curé de Saint-Donnat, était de bonne foi. C'était une nature d'illuminé, esprit étroit, âme ardente. Il ne fallait rien de plus. Les deux autres, plus roués, plus habiles, se servaient de la mysticité comme d'un moyen d'avancement. Il ne faut pas être grand grec, quand on connaît l'esprit qui règne dans les hautes régions du sacerdoce, pour se dire ceci : Si je sais, douze ou quinze ans de ma vie, me poser aux yeux de tous comme un homme d'une haute piété, d'une régularité édifiante, j'attirerai l'attention de l'administration épiscopale. On ne me laissera pas longtemps dans l'obscurité d'une cure de village. J'aurai une cure de ville, au moins une cure inamovible, un archi-

prêtré. Dès lors, toute la vie extérieure se trace sur cette donnée.

Le presbytère n'est que la continuation de la maison d'éducation cléricale : on est sévère dans son costume, modeste dans son regard, compassé dans sa démarche ; le bréviaire se dit à des heures marquées; oraison, lecture de piété, examen de conscience, récitation du chapelet, longue préparation à la messe, longue action de grâces, grand fracas dans le culte extérieur, grande importance accordée aux confréries pieuses, aux dévotions de toutes sortes, aux processions, aux pèlerinages, tout cela devient l'objet d'une attention de tous les jours. On attire à l'église un petit groupe de femmes qu'on lance dans les pratiques répétées de la dévotion, sans crainte de les arracher à leurs modestes devoirs d'épouses et de mères. On les garde de longues heures au confessionnal : on exalte leur imagination ; on pose devant elles l'idéal mystique, la vie d'amour et de contemplation, à la place de la vie du devoir, plus rude et moins séduisante pour la nature passionnée de la femme. On travaille à ce que le plus grand nombre de ces dévotes puisse arriver à la communion fréquente. On ne tarde pas à s'attacher à deux ou à trois de ces philothées, au moins à une qui devient l'ange de choix et que l'on fait communier tous les jours,

comme le beau idéal proposé à l'ardeur et à l'imitation des autres.

On est avec ses confrères d'une réserve habilement calculée. On surveille son regard, ses paroles, sa tenue. Jamais un mot d'abandon. Le rôle de personnage se joue surtout avec eux, et il ne faut pas que rien vienne trahir. On est fidèle jusqu'au scrupule aux moindres détails de l'habit ecclésiastique. On a le sommet de la tête le plus largement et le plus finement rasé, ce qui est une grande marque de perfection; on porte rigoureusement la sainte culotte par horreur de l'habit, — appelé révolutionnaire, — le modeste pantalon, qui est pour tous un brevet patent d'indiscipline, de relâchement, d'esprit moderne; les plus édifiants ornent leurs souliers de boucles d'argent. On a la parole emmiellée d'idées saintes; on a tout un vocabulaire auquel on est fidèle. On ne dira pas « Marie », ce qui serait familier, mais bien « la très-sainte Vierge ». Et au moment où j'écris ces mémoires, on ne dit pas « le Pape » comme tout le monde, mais « le très-saint Père ». Quand on écrit à un confrère, on met en haut de la lettre une invocation « Jésus, Marie, Joseph », ou toute autre sentence mystique, et cette lettre ne se termine que par l'expression du plus tendre amour « dans les sacrés cœurs de Jésus et de Marie ».

Peu de temps après mon arrivée à Picherande, je reçus la visite de l'un de ces parfaits du sacerdoce.

C'était vénérable et discrète personne, M. Courtial, curé de Murols. Une grosse tête, un large buste, un long corps, tel était l'ensemble du confrère. De cette masse de chair vivante s'échappait une voix mielleuse, façonnée aux entretiens mystiques, qui eût été enviée de tous ceux qui, sur le théâtre, ont à faire parler ce bon M. Tartufe. De plus, l'homme posait. C'était bien le curé de Murols qui venait chez moi, et nullement M. Courtial. Disons mieux, si M. Courtial pouvait exister pendant quelques heures du jour, c'était quand il était absolument, rigoureusement seul, dans son presbytère hermétiquement fermé, pour que M. Courtial, tremblant comme le lièvre d'être connu ce qu'il pouvait être, fût bien assuré de n'être ni vu ni entendu.

Il me prodigua les compliments et les caresses. Il en voulait évidemment à mon fromage. Puis il en vint à son thème arrangé à l'avance.

— O très-cher confrère, nous avons bien besoin de prêtres pieux et réguliers. Le bien est si difficile à faire ! L'homme ennemi sème continuellement l'ivraie dans le champ du père de famille. Il n'y a qu'une piété exemplaire, que la

sainteté qui puisse ramener les peuples. Oui, mon bien-aimé confrère, nous devrions tous être des saints.

Cela était passablement récité, et un homme moins retors que moi dans la diagnostique cléricale y eût été pris.

— Je crains beaucoup, monsieur le curé, lui répondis-je, que vous vous fassiez une fausse notion des moyens de procurer le bien dans une paroisse.

Mon ton simple mais ferme l'étonna.

— Que voulez-vous dire, cher confrère?

— Je veux dire ceci : qu'on pourrait être un prêtre pieux et régulier, à la façon dont vous le comprenez, et ne jamais faire de bien dans une paroisse.

— Mais, cher confrère, vous m'étonnez.

— Comment cela?

— Mais au séminaire a-t-on voulu faire autre chose de nous que des prêtres pieux? Notre saint évêque a-t-il d'autre pensée que de voir dans chaque église un prêtre édifiant et plein de zèle? Dans les retraites que nous prêchent de vénérés pères, nous demande-t-on autre chose que d'être pieux et bien pieux, à l'exemple des saints?

— Nous ne nous entendrons guère sur cela, répliquai-je. C'est précisément cette prétention

de ramener les peuples par les moyens que mettent d'ordinaire en pratique les prêtres appelés pieux, que je crois mauvaise.

— Vous ne parlez pas sérieusement, cher monsieur le curé?

— Très-sérieusement, au contraire. Je souffre comme d'une erreur radicale dans le clergé, qu'on s'obstine à penser qu'en mettant à la tête d'une paroisse un jeune prêtre appelé pieux, régulier, édifiant, prenez le nom que vous voudrez, on aura tout fait pour le renouvellement dans le bien de cette paroisse.

— Mais, monsieur le curé, vous penseriez donc qu'il vaudrait mieux y mettre un prêtre indifférent aux choses de Dieu, sans zèle pour ses devoirs?

— Oh! je ne dis rien de cela; et pour vous faire comprendre ma pensée, je m'explique sur le malentendu qui est entre nous deux.

Voici ce que je pense.

Je ne repousse pas ce prêtre parce qu'il est pieux, zélé, etc. Seulement la manière dont veulent réaliser le bien presque tous ceux que l'on honore de ce titre, et je suppose encore que ce soient des hommes loyaux et convaincus, et non pas des habiles, pour lesquels la piété extérieure est un masque, cette manière me semble radicalement impuissante.

— Monsieur, vous condamnez les meilleurs prêtres et toute l'Église !

Cette parole fut dite d'un ton qui m'eût fait rire, si je n'eusse pas vu que mon homme se sentait un peu deviné. *De te fabula narratur.* Je savais que sa paroisse allait horriblement mal, qu'il était détesté de tous, excepté de ses dévotes, pour son esprit inquisitorial, son fanatisme, son intolérance. Je l'avais placé sur des charbons ardents. C'était le taureau pris par les cornes. Je venais de démolir toute la belle homélie qu'il avait préparée pour jouer son rôle en arrivant au presbytère de Picherande. Je voyais, malgré son plan de grande réserve, percer son dépit. Chacune de ses phrases avait rendu son amer déplaisir. J'avais été d'abord son « très-cher confrère », puis son « cher confrère », puis « cher monsieur le curé », puis « monsieur le curé », enfin « monsieur » tout court. Comme j'ai dans le cœur une sainte et profonde horreur des cafards, et que, sans jugement téméraire, j'étais sûrement renseigné sur celui-ci, je tenais à ce qu'il comprît que dans le clergé tous ne sont pas dupes du beau rôle joué par des saints de cette sorte.

Dès qu'il eut lâché sa belle exclamation :

— Oh ! permettez, lui dis-je. Je ne vous autorise pas à me dire que je condamne l'Église et les

meilleurs prêtres. Seulement j'affirme, ce que je crois un fait démontré par l'expérience, que les prêtres les plus capables de faire un bien solide et durable, au sein de nos populations, ne sont pas ceux qui répondent à votre programme. Je crois que ces pieux auxquels vous faites allusion ne font rien de solide dans les paroisses; qu'ils amènent les peuples à confondre beaucoup de pratiques extérieures avec la substance même de la religion; que l'exagération qu'ils font du culte, dans ses parties accessoires, laisse oublier le vrai culte, l'adoration en esprit et en vérité; que leur enseignement mystique glisse sur les âmes et ne produit qu'un christianisme artificiel; je crois que, dans notre Auvergne surtout, où sont vivaces encore les coutumes du vieux paganisme, ce que les prêtres appelés pieux aiment tant, les dévotions font un mal réel au catholicisme; que l'idée de ne pas détruire les superstitions de peur qu'en sortant des âmes elles n'emportent la foi est une idée fausse, parce que c'est une défiance de la valeur intrinsèque de la foi qui, de tout temps, a rejeté cet impur mélange, et n'a brillé pure dans l'Église qu'à la condition d'être la plus haute spiritualisation des instincts religieux dans l'humanité.

Voilà bien des siècles, continuai-je, que le sys-

tème qui vous paraît si beau a son application dans notre France. Il n'a attaqué l'âme humaine chez nous qu'à la surface. Cette religion de petites pratiques dévotes qu'il a établie a fondu, comme cire, devant les premières paroles de la Réforme au seizième siècle : il a fallu les bûchers, les dragonnades, la corruption par l'argent et par les honneurs pour arrêter l'invasion de cette réforme. Votre système, après le siècle, si religieux en apparence, mais uniquement formaliste, de Louis XIV, n'a pas empêché l'incrédulité du dix-huitième siècle de faire des progrès immenses, et d'amener le déisme philosophique jusque dans nos hameaux. Et, à l'heure présente, grâce à la continuation de ce système, si l'on en excepte quelques pauvres femmes, nous voyons l'homme n'avoir aucune foi dans le prêtre ni dans son ministère.

Si tels sont les faits, et il serait difficile de les nier, je suis, plus que vous ne pensez, l'ami sérieux de l'Église, en désirant qu'un système opposé au vôtre soit adopté.

Mon homme était un peu interloqué; mais comme c'était la suffisance même, il ne voulut pas se tenir pour battu. Il me répliqua :

— Vous ne m'avez pas convaincu, monsieur. Le bien, au moins vous le reconnaîtrez, s'est conservé dans l'Église. Et c'est grâce aux prêtres

pieux. Sans eux, il n'y aurait plus de catholicisme en France.

Je lui empruntai alors ses formules.

— Mon très-cher confrère, avec une autre méthode nous aurions aujourd'hui une religion sérieuse, un véritable christianisme. Et c'est là l'objet de mes regrets profonds.

— Ne croyez pas cela. L'incrédulité eût été plus puissante encore. Ce sont de beaux rêves, voyez-vous, tenons-nous-en à l'opinion de nos respectables chefs. C'est une voie si sûre que celle du respect et de l'obéissance!

— Vous changez la chose en plaisanterie, cher confrère. Croyez-vous, par hasard, que je sois moins respectueux que vous pour nos chefs parce que je ne vois pas aboutir la méthode qu'ils semblent préférer? Je n'attaque ni leurs vertus, quand ils en ont, ni leurs intentions, que je crois très-bonnes. Seulement, une expérience de trois siècles prouve que leur procédé réussit mal, voilà tout.

Vous êtes d'aimables gens, réellement, de vous donner le rôle de la soumission et du respect, et de supposer que ceux qui pensent y voir clair sont en état d'insubordination vis-à-vis de leurs chefs. Cela est bon à dire à des enfants. Quelques esprits naïfs s'y laissent prendre. Nous n'acceptons pas cette espèce de flétrissure; et nous trou-

vons peu modestes ceux qui veulent nous l'infliger.

Je vous avoue que, pour ma part, je ne suis pas d'humeur à la subir. Je tiens à ne pas me classer parmi les mystiques ; je dis cela bien haut. Je n'en ai pas moins la prétention de travailler au bien avec la même ardeur qu'eux-mêmes. Nous différons de moyens, voilà tout.

Les hommes de la méthode rationnelle, j'emploie ce mot pour mettre notre système en opposition avec la méthode mystique, sont les enfants soumis de l'Église. Ils croient mieux voir le procédé qui mène au bien que leurs collègues appelés les pieux. Ce n'est pas une attaque contre leur vertu, quand ils ont de la vertu, c'est un simple blâme de leur système.

Je vois, cher monsieur le curé, que, comme beaucoup d'autres, vous faites cette confusion. Je vous demande pardon d'avoir cherché à vous éclairer sur cela. Mais, franchement, nous trouvons singuliers les hommes qui se donnent le privilége de faire seuls le bien. Il est temps qu'on voie clair sur ce chapitre. Je suis bien décidé, dans le pays, à ne jamais accepter le rôle d'infériorité auquel nos confrères les parfaits voudraient nous réduire. Lorsqu'il est patent que beaucoup d'eux n'arrivent qu'à faire détester la religion dans les paroisses,

il serait par trop naïf de leur décerner des lauriers. Je ne veux pas, cher monsieur, pousser l'abnégation jusque-là.

J'avais, on le voit, mené assez rudement le très-cher confrère. Mais il m'avait provoqué. Je dois le dire maintenant : c'est une des prétentions intolérables de cette petite secte pharisaïque de se couronner d'une auréole. J'étais jeune, ardent, sûr de moi-même, sachant très-bien où j'allais dans la méthode que j'appliquais chaque jour avec succès. Je voulus rabattre un peu la gloriole de ces hommes qui ont à mes yeux la double honte de leurs insuccès et de leur hypocrisie.

On comprend que j'amenai peu à peu la conversation avec le confrère sur des questions moins brûlantes. Je donnais l'hospitalité. Je dus être aimable chez moi. Je renvoyai mon homme peut-être content de mon affabilité, mais furieux de mes paroles. Il ne s'était jamais vu si bien deviné.

Je sus bientôt qu'il avait fait grand bruit de notre entretien. J'étais à ses yeux un homme perdu. L'Eglise était bien en danger avec des prêtres imbus d'idées aussi perversives des bonnes doctrines que les miennes. Il chercha à monter une cabale contre moi parmi mes autres confrères. Avais-je été imprudent? Peut-être, mais lors même que je ne l'eusse pas mis à sa place,

nous étions l'un et l'autre à des points trop extrêmes, pour que je n'eusse pas trouvé toujours en lui un antagoniste implacable.

Ma mère, en allant et en venant dans le presbytère, avait eu quelques bribes de ce colloque. Elle me dit le soir :

— Vous vous ferez bien des ennemis !

— O mère, tant pis ! répliquai-je. Je ne serai jamais l'esclave de ces hypocrites.

VII

UNE GRANDE CHOSE SE FAIT PETITE

Les lettres de Félicie étaient la joie de ma solitude. Toute cette grande âme s'épanchait là, et je dois dire qu'au contact de ces nobles et saintes pensées je me sentais plus fort, j'acceptais mieux les tristesses de l'exil, je m'irritais moins des injustices et des persécutions humaines. Félicie comprenait mon caractère. Ma brusquerie, ma franchise extrême, cet amour du vrai que je poussais jusqu'à la dureté contre tout ce qui me semblait s'écarter de la ligne austère de la droiture, mon dégoût profond de tous les hypocrites, de tous les faiseurs de momeries pieuses, de tous les propagateurs de petites dévotions, mes idées bien nettes sur la pratique d'une religion simplifiée, en oppo-

sition formelle avec la religion compliquée, artificielle, fardée, que le génie mystique avait introduite dans l'Église, ma conviction profonde que l'unique moyen de sortir de la décadence était de secouer tous les langes de cette religion de sacristie pour inaugurer, dans un monde nouveau, la religion d'esprit et de vérité, tout cela faisait de moi un contraste tellement saillant avec ce qu'on est accoutumé de voir dans le vulgaire du clergé, qu'aux yeux de Félicie il fallait un miracle de tous les jours pour que je fusse supporté au milieu d'une corporation difficile, méticuleuse, où les formes sont tout, et qui se tient aux antipodes des moindres idées réformistes en opposition avec les routines traditionnelles.

L'écueil était évident pour moi.

Je ne pouvais pas dire un mot, faire un acte qui ne fussent en contradiction, par leur esprit et leurs tendances, avec la conduite, le langage généralement adoptés dans le monde ecclésiastique. Certainement, je n'étais pas une exception parmi les prêtres. Je ne connaissais encore que le diocèse de Clermont. Mais si dans ce pays arriéré, même dans notre montagne, où l'évêché n'envoyait pas ses sujets les plus brillants, parmi mes confrères du plateau neigeux, que j'appelais ma Sibérie, il se trouvait un nombre assez considérable d'esprits

droits qui, par instinct, eussent été pour mes doctrines et pour ma méthode, je pouvais naturellement conclure que, n'ayant pas seul le privilége de voir les absurdités du système gouvernemental des paroisses généralement adopté, une notable partie du clergé, surtout dans les rangs inférieurs, où il y a moins à lutter contre l'ambition, pensait dans le fond comme moi. Je me croyais en cela dans les limites d'une logique rigoureuse.

Quoique je n'eusse pas, dès les premières années de mon ministère, l'expérience que j'ai acquise depuis dans mon existence si troublée, je voyais très-clairement alors que l'Église se traînait dans un cercle misérable : ne toucher à rien de ses routines, faire croître encore le dévotisme par des innovations incessantes, et vouloir en même temps ramener le monde à la foi, cette prétention contradictoire m'irritait, et j'aurais dit volontiers alors au pape, aux cardinaux, aux évêques, à mes plus humbles collègues, comme Sully à Henri IV : « On ne saurait perdre plus gaiement un royaume.»

Cette intuition si nette de la question religieuse au dix-neuvième siècle devait, dans une nature sévère et logique comme la mienne, amener d'incessantes crispations, des impatiences douloureuses. On ne voit pas compromettre maladroitement une grande cause, une cause qu'on aime, et

dont on pressent l'avenir, sans que le cœur saigne, sans que le cerveau bouillonne, surtout quand on a le cœur chaud, et la tête auvergnate.

Félicie, par ses lettres, me calmait un peu. Mais cela durait les vingt-quatre heures pendant lesquelles j'étais sous le charme de cet esprit vigoureux et de ce grand cœur. Le lendemain je redevenais un lion intraitable.

Les lettres de Félicie seraient un livre autrement curieux, autrement capable de passionner mes lecteurs que ces modestes pages où je retrace les souvenirs de ma vie. Malheureusement, je ne les ai pas toutes conservées. Voici l'une des plus anciennes, dont je dégage tout ce qui était intime, pour ne laisser que la partie qui se rapporte aux questions religieuses. Nous étions alors à la fin de la première période du règne de Louis-Philippe. Le calme était à la surface, le clergé commençait à revenir de ses frayeurs. Il était facile de prévoir que les ambitieux et les habiles se ménageraient les faveurs de ce gouvernement nouveau ; que l'affaire de leur avancement serait leur grande affaire, et que cette belle occasion pour le clergé français, libre désormais de tout lien politique, d'inaugurer une ère nouvelle, serait perdue.

J'avais écrit dans ce sens à Félicie. Elle me répondit.

« Clermont, 6 mai 1840.

« Oui, vous avez raison, c'était le moment, le bon moment. Après l'expérience du danger des alliances politiques, devait venir un nouveau système, celui d'une grande indépendance de l'Église. Il fallait entrer dans une phase nouvelle, indiquée par les événements mêmes, et reprendre le christianisme à ses sources les plus pures, au moment où se renouvelait l'ordre social.

« Le clergé et Rome à sa tête ne comprennent rien à cela. L'affaire de l'abbé de Lamennais en a été la preuve. Ces braves gens parlent et écrivent comme on pouvait le faire il y a six siècles. O mon ami, quelle décadence ! J'en souffre pour l'Église que j'aime et que je vois se jeter dans une impasse misérable. Au moins, vous, vous gardez les grandes idées d'émancipation et d'avenir. Mais que pourrez-vous faire avec quelques amis isolés ?

« Je ne vous le tairai pas, j'ai peur. Avec mes instincts de femme, je tremble qu'une franchise, un mot ne vous perde. Et pourtant, aurai-je le courage de vous conseiller d'être hypocrite ? Non, certes, non. Mais je vous dis : soyez prudent ! avec le doute cruel que la prudence même soit possible, quand on a vos idées, surtout votre caractère incapable d'une dissimulation.

« Cher ami, tâchez de ménager le repos de notre pauvre ressuscitée. Quel malheur si la haine venait encore à s'acharner contre vous ! Quelle triste existence, bon Dieu ! que celle du pauvre prêtre de notre temps ! Nulle sécurité, nulle garantie. C'est l'homme du servage et de la glèbe.

« Ici votre ennemi acharné triomphe de toutes manières. Mademoiselle Houpillard est plus que jamais la grande sainte de Notre-Dame-du-Port. On répand mystérieusement le bruit que la Vierge s'entretient avec elle. Elle a des visions. Et la Vierge lui a commandé d'écrire en détail le récit de ces faveurs célestes, et de communiquer le tout à son père spirituel. Aussi leur intimité redouble.

« N'oubliez pas ce que je vous dis. Si le clergé se met sur ce terrain, les femmes illuminées le conduiront plus loin qu'il ne pense. A notre époque de positivisme et de raison, la dernière chose qu'il fallait songer à ramener dans le catholicisme, c'était l'exaltation religieuse. Nous avions tant besoin de nous effacer, de nous faire petits, pour laisser se ranimer la grande étincelle. J'ai bien peur que tant de folles, soutenues par des directeurs intéressés ou complaisants, n'arrivent à faire détester encore une religion que nous regardions comme épurée dans ses malheurs.

C'est l'homme surtout qu'il fallait s'attacher. Comment le gagnera-t-on avec une religion arrangée à l'usage des bonnes femmes? On ne peut pas être plus inintelligent.

« Si l'on s'obstine à ce système, et l'on s'y obstinera, vous verrez un jour, dans le catholicisme, des choses à cette heure incroyables.

« Pour vous, cher ami, je vous conjure, à deux genoux, de beaucoup vous tenir sur vos gardes. M. le grand-vicaire a partout ses espions. Soyez digne toujours, mais toujours soyez prudent.

« Votre sœur,

« FÉLICIE. »

Félicie fut la prophétesse de l'avenir. C'est aux dernières années du règne de Louis-Philippe qu'il faut rapporter le mouvement rétrograde qui se fit dans l'Église. Il y avait, on le sentait alors, à inaugurer un ordre nouveau. Le clergé se rejeta mesquinement vers l'imitation du passé, et encore du passé le plus misérable, celui des petites dévotions. C'était vouloir rompre visiblement avec une époque qui se sentait en tout des aspirations aux grandes choses. Le monde grandi avait besoin d'une religion qui eût une ampleur immense; on allait le rejeter dans les langes.

J'ai vu longuement ce travail de fabricateurs des petitesses religieuses. Avec quelle patience ils se sont mis à recomposer la chrysalide du moyen âge pour y enserrer de nouveau l'humanité!

Ce fut ma douleur, ma profonde douleur, durant toute ma carrière sacerdotale. Je me rappelle mes indignations chaque fois que des traits saillants de l'histoire contemporaine venaient me révéler l'impéritie du sacerdoce, et la voie dangereuse où quelques énergumènes l'entraînaient.

Il y a des moments dans la vie des institutions religieuses, comme dans celle des individus et des peuples, où le sort de l'avenir dépend d'une déviation fatale. J'assistais à ce moment douloureux. Je vis le catholicisme tourner la tête vers les folies mystiques du passé; ce jour-là, il me fallut me dire tristement : Le mal est fait, une si belle cause est perdue peut-être pour des siècles.

VIII

LA STIGMATISÉE DE LA TOUR

Il n'était question, quand j'arrivai dans la montagne, que d'une jeune fille, de La Tour, âgée de dix-huit ans, qui était stigmatisée et extatique. Elle se confessait au curé de la paroisse, qui la tenait pour une grande sainte, et, malgré quelques doutes, inclinait à voir une intervention surnaturelle dans son état.

Les stigmates de cette fille étaient et au côté et aux pieds. De la plaie des pieds coulaient quelques gouttes de sang tous les vendredis: Pour s'assurer que cette fille ne se faisait pas à elle-même ces plaies, on avait plusieurs fois, le vendredi matin, serré étroitement le pied avec une bande cousue, et de plus on avait mis sous la bande un

pain à chanter intact, pour avoir la certitude qu'elle ne toucherait pas à ses stigmates avec une épingle ou une aiguille. Mais le vendredi soir on trouvait que le sang avait coulé de la plaie, que la bande était telle qu'on l'avait arrangée et cousue, et que le pain à chanter était intact.

Le même phénomène se passait, disait-on, au côté de la jeune fille. Le curé, je le pense bien, n'avait fait sur ce point aucune vérification. Mais la chose était affirmée par de saintes femmes de l'endroit. Donc, pas de doute possible.

Elle était, en outre, honorée des apparitions de Jésus-Christ, qui lui avait ordonné à elle, pauvre fille, sachant à peine lire et écrire, et ne parlant guère que son patois auvergnat, de mettre par écrit ses révélations.

Dans ses fréquentes extases, elle voyait aussi la sainte Vierge. Par les prières et les neuvaines que la Vierge lui avait commandées, elle avait obtenu la guérison, en trois jours, d'une femme atteinte d'une maladie organique réputée incurable. Une autre femme, dévorée par une phthisie pulmonaire, avait également été guérie par elle.

On ajoutait qu'elle pénétrait les secrets des cœurs, et le brave curé affirmait que, dans leurs entretiens au confessionnal, elle lui avait dit tout ce qu'il pensait de plus intime.

La sainte Vierge lui avait montré, dans l'enfer, le lieu de son supplice, en cas qu'elle vînt à manquer de fidélité dans ses épreuves. Elle y fut pendant dix minutes, comme le raconte d'elle-même sainte Thérèse, et y souffrit horriblement l'action d'un feu sombre et dévorant. Mais, par contre, elle ajoutait modestement qu'elle avait vu les deux belles couronnes qui lui étaient destinées, à elle et à son confesseur, dans le paradis.

Naturellement le diable venait à elle sous toutes sortes de formes; et même très-fréquemment la nuit, elle avait éprouvé l'effet de son pouvoir marqué sur son corps par des blessures sanglantes. Au sortir de ces fustigations sataniques, elle était toute meurtrie, car les diables ont le bras vigoureux. Aussi, le lendemain, il lui était impossible d'aller faire la communion à l'église, ce qui était évidemment le but des suppôts d'enfer qui l'avaient tourmentée.

Quelquefois le démon entrait dans sa chambre, quoique fermée au verrou, avec un bruit épouvantable.

On la voyait aussi enlevée et suspendue en l'air, comme saint Cupertin. Un jour, il lui fut ordonné par Jésus-Christ de se rendre à l'église, et à peine y était-elle arrivée, qu'elle fut enlevée sans que l'on sût comment et où. Après bien des

recherches inutiles, il tomba du haut de la nef une pièce de monnaie qui fut, pour le curé de La Tour, une inspiration d'aller chercher la sainte dans le clocher.

On y court et on la trouve suspendue et embarrassée dans l'intérieur de la charpente, où il paraissait impossible qu'elle eût pu monter sans une force surnaturelle.

Le plus singulier des phénomènes qui se passaient chez la jeune paysanne était le privilége qu'elle avait de recevoir de la Vierge, ou de l'enfant Jésus, ou des saints, des morceaux de sucre et quelquefois, mais beaucoup plus rarement, des pommes cuites qui lui tombaient dans les mains. Ce sucre était excellent, me disait avec une naïveté parfaite le bon curé de La Tour, et il en avait goûté, un jour qu'il avait été témoin de cette faveur extraordinaire du ciel.

Quand ce sucre tombait, on ne le voyait que lorsqu'il était très-près des mains de la jeune fille. Non-seulement on ne pouvait s'imaginer d'où elle aurait pu se procurer ce sucre, mais, disait-on, pour rendre toute jonglerie impossible, on avait mis sa couche à terre et l'on s'était assuré qu'elle n'avait sur elle aucun morceau de sucre. C'était dans ces moments mêmes, où s'épuisait tout le génie de la race auvergnate pour découvrir la

jonglerie, qu'elle recevait du ciel vingt fois plus dans une heure qu'auparavant (1).

Il n'y avait plus à douter. Nous avions à La Tour, dans notre propre canton, une véritable sainte, une de ces belles âmes en qui Dieu répand ses dons extraordinaires. Le curé écrivait sa vie, et un jour on la canoniserait.

On comprend que, dans nos réunions entre prêtres, la conversation tombât souvent sur la fameuse stigmatisée.

— Vous croyez peu à tout cela? me dit un jour le curé de La Tour.

— Très-peu, en effet.

— Cependant tout cela est constaté.

— Mais comment constaté?

— Comment? mais avec des précautions minutieuses. Voilà deux ans que je la suis de près, que je l'étudie sous tous les points de vue, que je cherche à la prendre en défaut, et je n'ai jamais pu y réussir.

— Voyons, mon cher curé, avez-vous besoin d'une longue enquête pour voir, *à priori*, que Dieu ne peut rien faire de ridicule?

— Certainement non. Mais que voyez-vous de ridicule dans ces manifestations?

(1) Voir le récit de ces phénomènes dans la *Théologie morale* du P. Debreyne, p. 317 et suiv. Ils y sont appréciés à leur juste valeur.

— Mon Dieu!. mais mille choses. Croyez-vous que Dieu aille montrer à une pauvre créature comme celle-ci, je dirai même à une créature quelconque, deux couronnes de paradis, l'une pour son confesseur, l'autre pour elle? Un seul trait de ce genre ne dit-il pas à l'instant une pauvre illuminée, si ce n'est pas une rouée habile? Que dans nos langues humaines, nous employions la métaphore de couronne pour indiquer la récompense céleste, c'est une figure de style, et nul ne s'y trompe. Voir des couronnes est un acte de pure imagination. Vous ne pensez pas sans doute que Dieu abaisse sa toute-puissance à produire en réalité des couronnes qu'il présente aux regards, même en songe? Cela répugne trop au bon sens et à l'idée de grandeur que la religion elle-même nous donne de Dieu.

— Je n'avais pas assez réfléchi à cela. Vous pourriez avoir raison.

— Puis cette fille de dix-huit ans, juchée comme une chatte qui court sur les toits, dans la charpente de votre clocher, qu'il a fallu aller prendre avec une échelle, croyez-vous que ce soit une manifestation bien édifiante, et que Dieu ait fait porter là-haut, par la main des anges, cette écervelée?

— Oh! ne parlez pas ainsi de cette sainte fille!

— Eh bien ! ne l'appelons pas écervelée. Mais je maintiens mon dire. Comprenez-vous Dieu, créateur des mondes, ordonnant à l'un des esprits célestes d'enlever cette fille, et de la suspendre aux poutres du clocher de la Tour ? N'est-ce pas là faire jouer à Dieu, et aux anges, un rôle ridicule ?

— Je commence à croire que j'ai pu me tromper. Mais ces morceaux de sucre ?

— Et vos morceaux de sucre, avez-vous bien cherché partout dans ses vêtements, où elle peut en cacher ? Vous avez eu du courage, cher curé, à goûter de ce sucre. Il pouvait bien...

— Allons ! allons ! ne raillons pas.

— Avouez toujours qu'elle pourrait très-bien s'entendre avec quelque jeune amie, quelque commère intéressée à ses supercheries pieuses, pour recevoir en cachette les fameux morceaux de sucre. Une chose n'est pas surnaturelle parce que vous n'en savez pas l'explication naturelle. Reconnaissez qu'à ce titre, les tours incroyables de la physique amusante seraient autant de miracles.

— Cela est vrai. Vous m'ébranlez presque.

— Tant mieux. Car, dans le clergé, nous sommes par trop crédules.

— Oui, mais les stigmates, curé de Picherande, les stigmates ! Reconnaissez-vous le fait comm réel ?

— Je veux bien reconnaître que, tous les vendredis, la plaie des pieds de cette fille laisse suinter un peu de sang et du vrai sang. Seulement ce que l'expérience a appris aux physiologistes, c'est qu'il est facile de faire contracter à l'économie animale certaines habitudes soit nerveuses, soit hémorragiques. Un médecin célèbre a rendu l'épilepsie périodique afin de la guérir par le quinquina, comme il aurait fait d'une fièvre quarte, et il a réussi.

On peut produire périodiquement une exsudation sanguine périodique. Mais je ne crois pas à votre sainte assez d'habileté pour cela. On a vu des diapédèses périodiques, c'est-à-dire des exsudations de sang à travers la peau, sans aucune espèce de plaie ni de lésion cutanée quelconque. Ce sont, dans la nature, des aberrations pathologiques (1).

Voilà ce qu'enseigne la science.

Mais rien de tout cela chez cette fille. Au risque de vous contrarier, je vous affirme que, chez elle, les stigmates sont le fait d'une petite supercherie féminine.

— Ce n'est pas possible!

— Très-possible, monsieur le curé. Un simple

(1) Voir le P. Debreyne, *ut supra*.

compression circulaire artistement exercée suffirait seule, avec un peu d'habitude, pour produire le fait du saignement périodique (1), et une femme peut toujours faire en cachette cette ligature. Mais comme il est probable que celle-ci ignore ce procédé, elle se pique tout simplement les pieds.

— Mais le pain à chanter mis sous son pied, et qui s'est trouvé toujours intact?

— Voyons! c'est une plaisanterie. Une aiguille très-fine peut transpercer le pain, produire quelques gouttes de sang. Le pain mouillé de ce sang ne sera-t-il pas bientôt, sous la pression du marcher, aussi compacte qu'auparavant? Le trou fait par l'aiguille n'aura-t-il pas disparu? Si vous voulez avoir ma dernière pensée, je ne crois pas qu'il y ait d'autres causes aux prétendus stigmates.

— Tout cela est bien; mais j'ai des doutes encore.

— Ah! vous avez des doutes encore? Eh bien! on les dissipera vos doutes. Donnez-moi une plume. N'avez-vous pas par là quelque petit calepin intact?

— Oui, je le pense.

Et le curé furetant dans les tiroirs de sa table de travail, en tira un petit agenda couvert en cuir

(1) Voir le P. Debreyne, *ut supra*.

de Russie et doré sur tranche, qu'on lui avait envoyé pour ses étrennes, et qui était entièrement intact.

— Très-bien! lui dis-je. Nous allons faire une curieuse épreuve.

Et, prenant la plume, j'écrivis des sentences au hasard sur diverses pages.

Je dis ensuite au curé :

— Vous verrez à quoi nous allons aboutir. Donnez-moi des bandes de papier un peu larges. Vous avez votre cachet particulier? Où est votre cire?

Et après avoir pris le calepin, l'avoir recouvert de bandes bien cachetées :

— Envoyez chercher, lui dis-je, la petite sainte.

— Que voulez-vous faire?

— Vous le saurez.

La servante du curé se rendit auprès de l'extatique, et nous l'amena bientôt au presbytère.

Elle entra dans la salle avec assez d'assurance, et une petite mine composée à laquelle je n'étais pas disposé à me laisser prendre.

Je commençai par lui jeter de l'encens au nez. Je savais que le plus grossier serait celui qui plairait le plus.

— Ma très-chère demoiselle, lui dis-je, je sais les faveurs insignes que vous recevez de Notre-

Seigneur, de la très-sainte Vierge et du grand saint Jean-Baptiste, le précurseur. Vous êtes une âme privilégiée, une sainte en qui Dieu manifeste sa puissance. Vous avez déjà la gloire d'avoir fait des miracles. Un jour, chère mademoiselle, vous serez canonisée, et votre corps virginal honoré des saints stigmates sera placé sur les autels. Je suis bien heureux et bien fier de vous connaître. C'est aujourd'hui l'un des beaux jours de ma vie.

La rusée fut surprise d'abord par mon langage; mais j'avais l'air si bien convaincu; mes yeux lui portaient une expression de vénération si profonde, qu'elle tomba pleinement dans mon piége. Je la vis reprendre toute sa confiance.

— Vous êtes bien honnête, monsieur le curé.

— Chère mademoiselle, j'aurais une grande faveur à vous demander.

Ses yeux s'illuminèrent.

— Demandez, monsieur le curé.

— Voici un livret auquel j'attache le plus grand prix. Il renferme des méditations pieuses, que vient de lire tout à l'heure votre respectable curé, et dont il a été édifié autant qu'on peut l'être. Je viens vous demander avec instance de supplier Notre-Seigneur de vouloir bien, à sa prochaine apparition, approuver le contenu du petit livre, en y apposant sa signature divine.

— Je ne puis rien refuser à monsieur le curé, me répondit la visionnaire. Et elle agréa la proposition.

— C'est aujourd'hui vendredi, ma chère fille, reprit le curé, jour de vos extases habituelles. M. le curé de Picherande ne part que demain. Nous irons vous faire notre visite ce soir.

L'extatique fit une petite révérence minaudière et sortit.

— Qu'avez-vous pu mettre là-dedans, me dit le curé de La Tour quand nous fûmes seuls?

— Ce soir, vous le saurez. Mais je vous réponds que la lumière se fera.

Le curé était impatient.

Enfin, le soir arriva. Nous nous rendîmes à la maison de celle que j'avais prise comme une alouette au miroir.

— Oh! cher monsieur le curé, me dit-elle, que je suis heureuse de la grâce que notre bon Seigneur vous a faite! Voici votre livre marqué en caractères tracés de la main même de Notre-Seigneur, qui s'est servi pour cela du sang qui coule de la plaie de mon côté.

— Qu'il soit béni ce doux Seigneur! répondis-je.

Après quelques saluts, nous partîmes.

Le curé encore ne comprenait rien.

Quand nous fûmes au presbytère :

— Regardez, lui dis-je, les cachets sont bien intacts. Brisez doucement les bandes et lisez.

Le curé fit ce que je demandais, et, parcourant les pages écrites, il lut cette série de stupidités impies :

« Il n'y a pas de Dieu. »

« L'esprit c'est de la matière. »

« Tout meurt avec notre corps. »

« On peut tuer, empoisonner, sans péché, son père et sa mère. »

« Jésus-Christ était un imposteur. »

Et autres sottises de ce genre.

— Êtes-vous convaincu, maintenant? dis-je à mon confrère.

— Oh! très-convaincu. Je vous pardonne d'avoir fait servir à de si vilaines choses ma plume, mon encre et mon petit livre.

— Il faut que vous gardiez ce précieux document. Donnez-moi la bande.

Je l'examinai.

— C'est bien écrit en effet avec du sang, lui dis-je, et avec le sien. Elle n'est pas la première qui ait employé ce honteux procédé (1 .

(1) Dans un procès qui eut lieu à Versailles, il y a quelques

Puis, voyez cette écriture. L'orthographe y est à peine. Vous connaissez l'écriture de cette fille : elle aura cherché à la déguiser ici; mais sa main n'aura pas été bien habile.

Le curé prit la phrase écrite avec le sang :

« J'aprouve les sainte méditacion de se livre.

« Jésus. »

— C'est évidemment, me dit-il, l'écriture déguisée de cette misérable. Curé de Picherande, je vous remercie de m'avoir éclairé.

années, et où furent impliqués des mystiques tous confits en sainteté, on trouve d'étranges révélations sur les moyens qu'ils employaient pour faire des dupes dans un certain public crédule et superstitieux.

IX

FIN DU ROMAN DE LA STIGMATISÉE

Le curé de La Tour m'avait demandé instamment de ne pas divulguer la supercherie de sa misérable petite paroissienne. Il avait, disait-il, des ménagements à garder vis-à-vis des parents de la stigmatisée. Dans un village, les familles en général se divisent en deux ou trois groupes formés d'ordinaire par les alliances. Qui blesse l'une de ces grandes parentés dans le plus petit de ses membres la blesse tout entière. Le curé ne raisonnait pas trop mal. Je n'avais aucune raison de désobliger le bonhomme. Je lui promis le silence demandé. J'y mis cependant cette condition, toute naturelle, qu'il aurait le courage de chasser de son confessionnal et de l'usage fréquent des sacrements,

qu'elle avait profanés, cette hypocrite, qui eût mérité de passer en police correctionnelle, comme abusant de la crédulité publique, et tirant probablement profit des prétendues guérisons obtenues par ses prières et ses neuvaines.

— Soyez tranquille, m'avait répondu le curé, j'y mettrai ordre.

Il n'en fut rien. Soit faiblesse de caractère, soit affection pour celle qui avait été sa brebis privilégiée, je sus bientôt que les événements miraculeux allaient toujours leur train au canton ; que même, le bruit des premières guérisons s'étant répandu dans la montagne, on voyait accourir de loin des gens qui amenaient leurs malades.

Quelques-uns de ces malades guérissaient en effet.

Nous sommes portés à voir des miracles dans toute guérison extraordinaire. Ce préjugé est si universel, que des médecins, d'ailleurs peu croyants, donnent des attestations fréquentes par lesquelles ils déclarent ces guérisons surnaturelles. Je n'ai pas à examiner si, en cela, ils n'ont pas pour but de flatter leur clientèle ou de ménager des influences puissantes qui ne tarderaient pas, en cas de refus, à les faire repentir d'avoir parlé raison et conscience. Toujours est-il que, depuis environ trente ans, nous sommes inondés de récits de guérisons

miraculeuses, dues les unes à des médailles placées sur le lit des malades, souvent à leur insu, les autres à des eaux de fontaines de guérisons comme celles de Vassivière, de la Salette et de Lourdes. Pas de Notre-Dame, d'ancienne ou de nouvelle fabrique, sans fontaine guérissant les malades. Cela dure dans le monde depuis les temples d'Esculape, et nous menace de durer longtemps encore.

Les prêtres se gardent bien d'éclairer sur cela les peuples : ils craignent de nuire aux pèlerinages. Et les pèlerinages, ayons le courage de le dire, rapportent toujours quelque chose en cire, en évangiles, en honoraires de messe. Cela rentre dans le mouvement de religion extérieure et bruyante, qui est maintenant de mode, et qui va si bien aux femmes avides, en général, de sensations.

Le moins déraisonnable des théologiens modernes, parce qu'il a été homme du monde et médecin, le Père Debreyne, reconnaît que beaucoup de maladies peuvent guérir par une immense perturbation de l'âme. Et quelle plus grande excitation que les espérances religieuses? Il y a alors guérison par l'action puissante de l'âme sur les organes. « On a vu, dit-il, des épileptiques guéris ainsi, subitement et sans retour. On cite un para-

lytique, abandonné tout seul dans une maison incendiée, qui se sauva en courant à travers les flammes. »

Ce théologien affirme qu'il peut se rencontrer un certain nombre de faits de guérisons extraordinaires et merveilleuses qu'il ne faut pas se hâter d'attribuer à l'intervention d'une cause surnaturelle, qu'en d'autres termes il ne faut pas proclamer comme des miracles certains et indubitables (1).

Il cite le fait récent d'une religieuse, à l'agonie, depuis quelques jours, par suite d'une phthisie pulmonaire. Son suaire était tout prêt pour l'ensevelir; on lui présente l'image d'un saint, qu'elle invoque avec une ardeur extraordinaire. Au bout de vingt-quatre heures elle est guérie; elle marche et mange comme ses compagnes. Quel splendide miracle! Le grand vicaire fait dresser un procès-verbal; le médecin ordinaire le signe et atteste que cette guérison est surnaturelle. Un autre médecin se refuse à signer cette pièce, parce qu'il ne voit pas de raison d'admettre du surnaturel dans cette guérison subite. Deux mois après, la malade retombe et meurt de sa phthisie. L'autorité diocésaine en avait été pour son procès-verbal,

(1) *Essai sur la théologie morale*, page 289.

et le médecin, complaisant peut-être, pour son attestation.

Le *Journal de médecine* (mai 1842) citait un curé âgé de quarante ans qui, sous une forte oppression et une extrême faiblesse, s'était mis au lit.

Il y avait des menaces continuelles de syncope, et le médecin avait déclaré une péricardite. Le malade, dans cet état fâcheux, se prépara à mourir; et bientôt, en effet, les symptômes d'une mort imminente parurent se montrer. Un autre médecin est appelé; il trouve le moribond dans une prostration extrême : c'était le commencement de l'agonie. Toutefois il l'ausculte, et le voilà qui, heureusement, déclare au malade qu'il n'y a au cœur aucune lésion organique. Celui-ci, qui parlait à peine jusqu'à ce moment, devant cette espérance inattendue de la vie, se redresse sur son séant et demande à sortir du lit. Sa convalescence était déjà établie.

Notre théologien conclut de ces faits, et de plusieurs autres tout aussi curieux qu'il rapporte, qu'une espérance ferme et inébranlable et l'enthousiasme de la confiance peuvent imprimer au système nerveux un ressort, un ton de vitalité et de force synergique immense, et presque en quelque sorte incommensurable, au point de ranimer et

de vivifier, pour ainsi dire, la nature défaillante d'un moribond.

Il faut donc juger sur cela les prétendues guérisons miraculeuses. Nous avons un *criterium* bien simple, c'est de se souvenir qu'une maladie guérie, par exemple, dans une neuvaine, dans un pèlerinage, sous une influence religieuse, pourrait guérir de même sous toute autre excitation étrangère à un motif religieux. La question est alors jugée. Ainsi, un soldat nostalgique mourant reçoit son congé; la joie de cette nouvelle le transporte tellement, qu'il part à l'instant même pour rejoindre ses foyers. Un homme, après une grande opération chirurgicale, se meurt d'une hémorragie que rien ne peut arrêter. Le médecin le trouve à l'extrémité : — Ah! monsieur! dit le malade, je suis perdu, je perds tout mon sang! — Perdu! dit le médecin avec un grand sang-froid, je vous saignerai dans une heure! L'idée d'une saignée, chez un homme qui croit mourir faute de sang, opère en lui une révolution; le sang s'arrête et l'homme guérit.

Mes études de physiologie, un peu d'observation et d'expérience, m'avaient appris ces choses avant l'aveu loyal du théologien médecin dont je viens de citer l'autorité.

Il vint un moment dans le pays où l'enthou-

siasme pour la thaumaturge de La Tour fut à son paroxysme. Le peuple a des épidémies de ce genre, qu'il s'agisse de charlatans ou de prétendues saintes. C'est chez lui une rage. Il ne souffre pas même, quelquefois, qu'on l'avertisse.

Mes braves gens de Picherande, trop rapprochés du siége des miracles, s'en étaient moins émus que les contrées plus lointaines. La renommée fait plus de bruit à de grandes distances. Cependant, à force de voir passer des charretées d'impotents qu'on traînait au miracle, ils se dirent qu'ils seraient bien maladroits de ne pas tirer profit, pour eux-mêmes, du privilége que la Providence accordait à leur canton. En huit jours, tout mon village était bouleversé. On ne parlait que de neuvaines, et la fine thaumaturge ne manquait pas de dire aux gens de Picherande que j'étais un saint et qu'il fallait me faire dire beaucoup de messes.

Tout cela me fut rapporté : elle voulait acheter mon silence par une ridicule flatterie. Je n'étais pas un saint, et je ne voulais pas plus longtemps être complice de son vilain métier.

Je dévoilai tout; j'expliquai très-bien à mes braves gens comment se passaient ces beaux prodiges, comment venaient les morceaux de sucre et les pommes cuites, et comment on pouvait être facilement stigmatisé. Je pris l'affaire par la rail-

lerie; je fis rougir les hommes de mon village, d'une crédulité que je pardonnais à peine à de petites filles. Il n'en fallut pas davantage. Le coup était porté.

Une réaction terrible contre les prétendus miracles commença dans le pays. Peu à peu, la lumière se fit. J'avais dévoilé l'imposture.

Un beau jour même, la sainte de La Tour quitta sa maison ; on l'amena à Clermont dans un établissement spécial où elle devint mère. L'opinion publique, à cette occasion, jeta la faute sur le curé, qui n'était coupable, j'en suis sûr, que d'imprudence.

Ainsi se termina le roman de l'extatique.

Mais le pauvre curé de La Tour ne put jamais me pardonner d'avoir fait découvrir les supercheries de cette fille. Il eut la maladresse de dire, à tous mes confrères du canton, que je lui avais manqué de parole, ne voyant pas que cette accusation contre moi était un aveu de sa part ou d'une incroyable faiblesse, ou d'une complicité. Je m'étais fait de lui un ennemi implacable.

X

JUGEMENT SUR LES EXTATIQUES

« Rien n'est souvent plus dangereux pour les confesseurs inexpérimentés que ces ténébreuses mysticités, ces voies insolites dans lesquelles certaines filles ou dévotes nerveuses et hystériques se croient ou se disent engagées par l'esprit de Dieu. Ces apparences spécieuses et séduisantes inspirent naturellement de l'intérêt à des hommes peu instruits et peu défiants. La pénitente devient l'objet d'une attention, d'une étude et même d'une vénération spéciales; elle s'en aperçoit bientôt, son amour-propre s'en flatte et son orgueil s'en nourrit; elle se compose avec une finesse et une astuce dont les femmes seules sont capables, joue son rôle avec une habileté et un tact qui résistent

quelquefois à l'épreuve de la science, et trompent parfois même les hommes les plus pénétrants, comme nous l'avons vu plus haut. Bientôt des rapports suivis s'établissent entre la pénitente et son confesseur ou son curé. Celui-ci y attache une grande importance, compose des mémoires sur la vie de sa thaumaturge, consigne dans son journal tous ses gestes et actes; ses visions, ses révélations, ses extases, ses miracles, tout est soigneusement écrit. L'orgueil de la dévote s'en accroît encore, monte toujours, arrive à son comble. Elle domine et fascine, par son art prestigieux, l'esprit de son crédule confesseur. Un extérieur grave et recueilli, un regard modeste, une attitude humble, un air mystique, une voix perfidement douce, un accent sentencieux et prophétique, tout est habilement mis en œuvre. L'imagination échauffée et brûlante de la fille exalte immensément son système nerveux; tout son moral en est vivement ébranlé, circonstance qui détermine souvent une explosion d'accidents et de spasmes hystériques; quelquefois même, pour se rendre plus intéressante encore, elle les fait naître elle-même ou les simule au besoin. La voilà donc haletante, palpitante; elle étouffe, se pâme, s'agite; c'est un élan d'amour mystique qui lui suffoque le cœur et embrase la poitrine. Soudain les soins les plus empressés lui

sont respectueusement prodigués. Elle sort enfin langoureusement de sa crise extatique, exhale un long gémissement, se recompose doucement, reprend peu à peu l'usage de ses sens, qu'elle n'avait point perdu, et articule à voix basse quelques mots mystérieux et prophétiques. Son confesseur recueille dévotement toutes les paroles de la sainte et les conserve avec un soin religieux; il est attentif à toutes les voies sublimes de sa sibylle, l'observe et l'étudie avec le plus touchant intérêt (il est bon de faire observer que tout se passe selon les règles de l'honnêteté et de la décence; nous n'accusons ici que l'impéritie et l'imprudence du prêtre). Poursuivons. Le pieux et officieux confesseur respire dans les longs entretiens de sa jeune prophétesse le parfum suave de la plus fine dévotion; leurs rapports deviennent plus fréquents, l'intimité mystique s'établit, s'accroît, se cimente, se consomme... Et pour parler plus clairement (car, enfin, il faut bien le dire, il est devenu nécessaire de préserver l'innocence contre le vice et la vertu contre le crime), ces filles passionnées, hystériques, ces érotomanes larvées, ces perfides sirènes, ces nouvelles Circées bien plus dangereuses que celles de la Fable, ces fausses dévotes en un mot, charmées et fascinées par le sifflement du serpent infernal, se proposent certes bien

moins de parvenir à la vraie dévotion, dont elles prennent les apparences et le masque, que de tendre des piéges à l'inexpérience et à la vertu des jeunes prêtres pour la faire tomber dans tous les genres d'illusions et de déceptions, et les entraîner enfin avec elles dans le bourbier du vice et de la corruption... On connaît les illusions, les écarts et les désordres étranges des mystiques *illuminées*. Le serpent leur avait dit également : *Non moriemini... aperientur oculi vestri :* Oui, vos yeux seront ouverts et illuminés, mais pour voir le mal et pour le faire!

« Conclusion finale : défiez-vous toujours des dévotions extraordinaires qui paraissent affectées, recherchées et raffinées; et tenez pour sûr que toutes ces voies insolites et factices de fausse mysticité conduisent presque toujours au premier ou au troisième des péchés capitaux, et très-souvent à tous les deux à la fois, l'orgueil et la luxure. *Ergo probate spiritus... Et imprimis erudimini qui judicatis.* »

Ce jugement sur les extatiques n'est pas de moi; je n'ai fait que le copier. Il rendait parfaitement ma pensée. Il n'a pas été porté par un homme de la libre pensée, Michelet, par exemple, mais par

un prêtre, un religieux, par le *Père J.-C. Debreyne, docteur en médecine de la Faculté de Paris, professeur particulier de médecine pratique, prêtre et religieux de la grande Trappe* (*Orne*). *Essai sur la théologie morale*, p. 329 et suiv.

XI

QUELQUES JOIES DE CŒUR

Mesdames de Lazerat étaient venues aux eaux. Dans l'état de faiblesse de la mère, les médecins avaient ordonné de préférence les eaux de la Bourboule, moins fortes que celles du Mont-Dore, dont l'effet est souvent terrible, et qui peuvent tuer aussi bien que guérir.

La Bourboule n'est pas, comme les bains du Mont-Dore, à la naissance même de la vallée de la Dordogne ; elle est à huit kilomètres plus bas, dans une température légèrement plus douce, n'ayant que huit cents et quelques mètres au-dessus du niveau de la mer, pendant que les bains du Mont-Dore dépassent mille mètres. Les eaux de la Bourboule sont précieuses contre les rhumatismes invé-

térés : on y envoie aussi les natures énervées par les excès des plaisirs ou du travail. Le pays est ravissant : de toutes parts des promenades, dans des sites pittoresques sont une distraction à la vie monotone des eaux.

Mes protectrices allèrent se fixer là pour toute la belle saison.

J'avais, pour me rendre à la Bourboule, quatorze kilomètres à parcourir, au milieu du plateau accidenté, et par les pentes des puys nombreux qui tiennent au puy central, le mont Dore. Autant que mes devoirs de pasteur me le permettaient, je faisais ce doux pèlerinage auprès des deux femmes auxquelles je devais tant.

De grandes pertes de fortune, après la mort de M. de Lazerat, étaient venues les éprouver. M. de Lazerat, avec d'immenses propriétés foncières, avait contracté des dettes considérables. L'usure exercée par des banquiers habiles auxquels, dans les derniers temps, il avait été forcé de recourir, avait fait à cette fortune une brèche énorme. Félicie me raconta ce malheur avec un courage de Romaine.

— Le nécessaire nous reste, me dit-elle; qu'aurions-nous à demander de plus à Dieu? Seulement nous serons gênées pour faire le bien. Ce sera notre unique peine.

Quelque temps avant la grande fête de Vassivière, qui réunit plusieurs milliers d'hommes de tous les points de la montagne, Félicie et sa mère, qui éprouvait aux eaux un bien-être visible, se décidèrent à faire une petite excursion dans la partie la plus curieuse et la plus pittoresque du Mont-Dore.

L'étude de nos volcans éteints intéressait au plus haut degré mesdames de Lazerat; elles voulurent que leur savant, c'est ainsi qu'elles m'appelaient, fût leur cicérone dans cette excursion géologique, au milieu des splendeurs de notre cher pays. Nous prîmes jour. La saison était magnifique. C'est le temps où le ministère sacerdotal offre le moins d'occupation.

L'homme de la montagne ne se porte jamais mieux que lorsqu'il se livre aux travaux violents du coupage des prairies ou à la moisson des céréales, sous un soleil torride. L'ardeur de ces travaux, la vie en plein air, le renouvellement du sang par les sueurs, l'usage des fruits, abondants à la saison chaude, expliquent ce phénomène. Les vieillards, d'un autre côté, attendent l'automne pour tomber avec les feuilles.

Je n'avais donc pas à craindre de quitter pour deux ou trois jours mon presbytère, et mon ami, le curé de Saint-Donnat, dont le village n'était

éloigné du mien que de quatre kilomètres, s'était mis gracieusement à mon service. Nous nous remplacions mutuellement.

Félicie était grande et forte. La nature avait été prodigue pour elle. Cette mâle intelligence avait compris la vie dans ses réalités sérieuses. Je n'y ai jamais rien rencontré des petitesses et des minauderies de la femme. Il fut convenu que, pour elle et pour moi, notre petit voyage de touriste se ferait à pied. Un de ces petits chevaux de montagne, qui sont si solides et si doux, devait servir à madame de Lazerat. Un guide conduirait la modeste monture et porterait des vêtements chauds pour les soirées qui, d'ordinaire, sont très-froides dans les hautes régions. Des parasols pour les dames; un bâton ferré pour moi; quelques petites provisions; le marteau classique du minéralogiste; un album de papier buvard pour quelques plantes rares, tels furent les menus préparatifs de ce pèlerinage dans la montagne, autour de ce prodigieux entassement de coulées basaltiques et laviques dont sont formés le mont Dore et les pays qui l'environnent.

J'allai chercher mesdames de Lazerat à la Bourboule; et le premier jour, après avoir déjeuné aux bains du Mont-Dore, dans un des nombreux hôtels de la ville, à quelques pas de cette petite

église romane où s'était passé le grand drame moral de notre vie, église si curieuse, détruite aujourd'hui et remplacée par une œuvre où l'art a beaucoup à reprendre, nous gravîmes les hauteurs qui dominent la Grande-Cascade, en suivant la route qui longe l'ancienne voie romaine du mont Dore à Clermont.

Nous avions, à notre gauche, les puys trachytiques de Mareilh, de l'Angle, de Haute-Chaux, dont le plus élevé dépasse dix-sept cents mètres d'altitude, et à notre droite le long rebord septentrional de l'excavation prodigieuse qui forme la naissance de la vallée de la Dordogne et qu'un géologue hardi ne craindrait pas d'appeler le grand cratère du mont Dore. Tout ce rebord, de même nature trachytique que le rebord méridional, se maintient comme lui dans ses pics, à une altitude de dix-sept cents mètres.

Nous étions là dans l'axe des puys de l'Auvergne, qui va du nord au sud. En suivant les hauteurs dépouillées du plateau, nous arrivâmes aux *burons*, de Savielle. Nous appelons *burons*, dans la montagne, ces lourds chalets bâtis en murailles épaisses et basses, recouverts de paille, qui logent les nombreuses vaches du pays, et où se fabriquent ces pains monstrueux de fromages qu'on appelle *formes*. Au midi des burons, nous décou-

vrîmes un cratère de volcan éteint, magnifiquement tapissé de verdure. Le cratère s'était formé au milieu de roches basaltiques. Nous n'avions plus qu'à descendre au village du Chambon, dans le voisinage des premiers granits intacts que nous offrirait cette région si tourmentée et si curieuse.

Nous nous trouvions au confluent de trois petits ruisseaux qui forment la Couze, dont les eaux remplissent le lac du Chambon que nous devions visiter le lendemain.

L'hospitalité nous fut donnée dans une modeste auberge du village. Je l'appelle modeste, et pour cause. J'allai demander un lit chez mon confrère le curé du Chambon. Madame de Lazerat et Félicie ne se plaignirent pas de leur couche grossière, elles avaient fait une longue course : le souper leur avait paru exquis, quoique fait d'aliments bien vulgaires; mais les bonnes truites du lac en avaient été le plat d'honneur. Après cela, elles n'avaient fait qu'un somme.

Dès quatre heures du matin, nous étions sur pied. Nous visitâmes, avant de quitter le Chambon, le curieux édifice roman désigné sous le nom de Baptistère, qui se voit au milieu du cimetière du village. C'est un édifice circulaire, dont le diamètre intérieur est de six mètres, et qui

est éclairé par trois fenêtres longues et étroites. Les archéologues se sont trompés sur la destination de ce petit monument du douzième siècle : ce n'est ni un baptistère, ni une chapelle funéraire, mais bien une lanterne des morts, sorte d'édifices, communs dans les cimetières du moyen âge, où, par un sentiment de pieuse vénération, une lampe ardente était entretenue pendant la nuit. C'était le premier monument de ce genre que je voyais. Mais je savais qu'il en existait de semblables et de fort curieux dans le centre de la France.

De là, par le chemin de la Dent-du-Marais, et en côtoyant le village de Varenne, nous nous rendîmes au lac du Chambon, le plus grand et le plus célèbre de l'Auvergne. Il a dû sa formation à l'éruption du volcan du Tartaret, qui s'est faite dans la vallée même de la Couze. Le volcan du Tartaret, au sommet rougeâtre, aux flancs abruptes, est l'un des plus intéressants à visiter. Il montre partout ses scories vigoureuses, comme s'il n'était que d'hier. Il est venu se dresser entre deux escarpements, et formant avec ses laves un barrage à la rivière, il a déterminé ce bel amas d'eau limpide qui s'appelle le Chambon. Quand on se place sur la chaussée naturelle que les laves ont faite, on a devant soi un ravissant paysage

formé, par la nature, dans toutes les conditions que demandent les peintres pour la beauté de la perspective et la richesse des teintes. Au premier plan, ces laves entassées avec leurs scories d'un rouge sombre; au second plan, le lac, ses îlots couverts d'arbustes, ses contours vigoureusement boisés; au troisième plan, des puys qui se détachent dans une chaude lumière et bordent les flancs de la délicieuse vallée de Chaudefour; enfin le colosse du Puy-Ferrand qui domine majestueusement de sa masse imposante le paysage, et qui garde encore çà et là, malgré les soleils brûlants, de petits glaciers. Tel est l'aspect.

Félicie et madame de Lazerat l'admirèrent beaucoup. Il y a dans l'instinct de perception de la femme une sensibilité délicate des formes et des couleurs que l'homme n'a pas au même degré. On s'étonne que les plus grands paysagistes ne soient pas des femmes.

Il n'y avait que deux kilomètres pour aller du lac du Chambon aux belles ruines du château de Murols, que George Sand appelle « une des plus hautaines forteresses de la féodalité. » Rien n'est imposant comme cette masse qui semble soudée aux roches basaltiques qui la portent et qui a été bâtie de leurs dépouilles. Je n'irai pas refaire la description que George Sand en a don-

née. Nous allâmes prendre, au milieu de ces ruines, tapissées de belles plantes, un petit déjeuner apporté par notre guide.

Le reste du jour fut consacré à l'étude des terrains et à l'herborisation, sur le chemin qui devait nous conduire à Besse, où nous attendait un hôtel confortable. J'ai gardé un doux souvenir de ces petites vallées si encaissées et si fraîches qui s'appellent vallée du Cheux et vallée de Maloussière, où nous trouvâmes une splendide végétation. Qui connaît ces noms si obscurs? Qui ira jamais y chercher l'image oubliée de Félicie? Nous passâmes comme des ombres sur ces petits sentiers tracés par des pâtres, sans attirer d'autres regards que ceux des grandes vaches rouges, qui paissaient dans le voisinage des burons, et ceux des faucheurs qui affilaient bruyamment leurs faux d'acier, dont le tranchant étincelait au soleil.

Soyez bénies, paisibles vallées dont nous butinâmes, des heures entières, les plantes rares qui aiment cette ombre et ces hauteurs! Aujourd'hui, après des années de luttes et de souffrances, vous êtes l'image douce de mes plus purs bonheurs sur la terre. Vous êtes entrées largement, pour votre part, dans les compensations que la Providence ménage aux âmes éprises du vrai et du beau, au milieu des lâchetés et des hypocrisies dont

ces âmes ont tant à souffrir de la part des hommes.

En arrivant à Besse, nous vîmes exploiter en grand une carrière de magnifique lave fortement colorée d'oxyde de fer. C'était l'extrémité d'un immense courant lavique qui était descendu du volcan de Chambourguet, un des plus remarquables contre-forts du grand massif. La petite ville monumentale de Besse a été construite, au seizième siècle, de cette belle lave qui garde, sous le ciseau, des arêtes fines et qui a quelque chose de moins attristant aux regards que les autres laves de l'Auvergne.

Encore quelques centaines de mètres à gravir et nous étions à Besse. Il était temps. La chaleur du jour avait été extrême. Madame de Lazerat était épuisée et Félicie, elle-même, commençait à souffrir de cette température si élevée.

XII

LE LAC PAVIN

Nous partîmes le lendemain de Besse.

Nous avions à parcourir le même chemin que j'avais suivi la première fois que j'avais si imprudemment bravé la tempête neigeuse.

Qu'il y avait loin de cette délicieuse journée à la journée néfaste où je manquai périr avec ma mère! Tout était à présent charme et enivrement dans la nature. Les massifs de framboisiers, le long de la route, répandaient leurs parfums; les bois de hêtres que j'avais vus dépouillés, tordus par les rafales, formaient des coupoles aux courbes variées, d'un vert noir et profond, sous lesquelles régnaient la fraîcheur et le mystère. Nous aperçûmes ces belles futaies sur notre gauche, à notre sortie

de Besse. A droite se creusait une vallée profonde sillonnée, d'une manière bizarre, par une longue coulée de lave qui semble encore aujourd'hui supporter avec regret le manteau de verdure dont l'homme, avec sa culture obstinée, cherche à la couvrir. Les deux versants de cette vallée portaient une herbe abondante que l'on coupait de la faux en beaucoup d'endroits. Une vapeur imprégnée de doux aromes s'élevait du fond de cette vallée et se mêlait à la brise du matin, qui nous arrivait pure, après s'être promenée sur les courants d'eau limpide et sur les pelouses. C'était un enivrement.

Jamais la nature ne m'avait envoyé des sensations plus suaves; c'est que jamais je ne l'avais contemplée en mêlant mon amour pour elle à l'amour enthousiaste de ces deux intelligentes femmes qui la comprenaient autant que moi peut-être, mais qui s'en impressionnaient plus vivement.

Les quatre kilomètres qui nous séparaient du lac Pavin ne nous avaient pas coûté plus d'une heure de marche. Le soleil, levé depuis quelques moments, nous était caché par les hauteurs des puys que nous avions toujours à notre gauche. Leurs grandes ombres s'étendaient au delà de nous dans la vallée où mugissait le torrent qui

reçoit les eaux glacées du lac. En face était le volcan de Chambourguet se dressant avec orgueil et s'échelonnant en étages de scories voilées par des bois et par la verdure.

Aux Cabanes de Gelat nous fîmes notre déjeuner frugal. Comme il est difficile d'arriver à cheval au lac Pavin, madame de Lazerat ne voulut pas en tenter l'ascension.

— Je resterai aux Cabanes, nous dit-elle. Je me reposerai en attendant que tombe la chaleur qui m'a beaucoup fatiguée hier.

Alors Félicie et moi nous quittâmes la route, et, prenant un petit sentier, nous gravîmes l'escarpement qui sert de chaussée au lac Pavin. Nous étions à douze cents mètres d'altitude. Nous allions trouver les eaux limpides et les beaux ombrages.

Ce lac Pavin est réellement une merveille, et, quoique tous les voyageurs en parlent, il n'est pas assez vanté. Tel que Félicie et moi nous le vîmes alors, il avait une rudesse virginale d'aspect, une sauvagerie, si je puis prendre ce mot, qui en faisait quelque chose à la fois d'étrange et de merveilleux. A cette époque, il avait dans toute l'Auvergne la renommée d'être insondable. Un abîme d'eau sans fond, quel mystère! quand le génie de l'homme est parvenu à sonder les mers les plus

profondes ! Depuis, le cher lac, il a perdu ses terreurs. La science est venue, la science qui se présente partout avec son flambeau. Elle a placé un batelet sur le lac, et ce batelet y est encore. Elle a jeté la sonde, et la profondeur incommensurable, au centre du cône volcanique rempli d'eau, s'est trouvée réduite à quatre-vingts et quelques mètres. La science a fait plus. Le lac n'était pas poissonneux : elle a bâti un barrage qu'elle a grillé ; elle a élevé auprès une petite maisonnette où se trouve un gardien ; le lac a été peuplé de truites qui deviennent splendides de grosseur et de finesse de chair, grâce à des eaux si pures ; et ces truites pêchées se placent sur les grandes tables au Mont-Dore, à Clermont, à Paris même. O civilisation, tu viens déflorer nos lacs, nos bois, nos solitudes ! Rien n'est sacré pour tes hardiesses. Mais tu centuples les biens que la Providence généreuse a départis à l'homme ; tu es la grande dispensatrice de ces biens, pour qu'ils arrivent en parcelles jusqu'aux plus petits, jusqu'aux plus délaissés d'autrefois. Quand des hommes misérables et ingrats t'insultent et te méconnaissent ; quand ils veulent te maudire au nom d'une religion dont le dogme élevé repousse ce mensonge et ce blasphème, je viens dire qu'ils sont des traîtres à cette religion, à laquelle ils prêtent leur ignorance et

leur fanatisme, et que tu es l'œuvre divine et incessante du génie éternel qui gouverne les mondes.

Nous eûmes la joie de trouver le lac dans sa beauté immaculée. Le sentier que nous avions suivi était à peine reconnaissable, tant la pelouse se hâte, sur ces cendres de volcan, à effacer les pas de l'homme qui est venu la fouler. L'échancrure par laquelle s'échappent les eaux était la même qu'aux âges antéhumains, quand, sous le poids des laves en fusion, un des rebords du cratère avait cédé et laissé la lave brûlante s'écouler au loin. Une magnifique forêt d'arbres, de toutes les essences des montagnes et de tous les âges, était luxuriante sur les bords, qui s'élèvent à plus de trente mètres au-dessus du niveau des eaux. Le roi de cette mystérieuse forêt était le hêtre, recouvert de son feuillage vert noirâtre, et présentant ses akènes velues qui renferment la faîne, noisette triangulaire d'un goût parfait, tant recherchée par les jeunes enfants de la montagne, et dont on fait une huile si douce. Après le hêtre, les sapins, qui ne peuvent plus dépasser cette altitude. Puis le sorbier aux grappes de corail. Au-dessous de ces maîtres, tous les arbustes des régions alpines : le chèvrefeuille arbre, les genêts à fleurs d'or ; enfin, plus délicates et plus humbles, les plantes

qui naissent au-dessous des arbustes, les valérianes roses, les beaux géraniums bleus, les spiréas à feuilles dentelées; tout était là, comme on aime à retrouver le grand jardin de la nature, avant que la main de l'homme le mutile, quand le pied foule les cadavres vermoulus des vieux arbres dans les troncs desquels ont poussé des arbres adultes, quand l'harmonie divine des êtres n'a encore été troublée par rien et que l'œil charmé devine qu'il jouit de leurs beautés virginales, à la fois dans tout leur épanouissement et dans tout leur mystère.

En nous approchant du lac, nous savions, selon les traditions antiques, qu'il était imprudent d'y lancer des pierres qui, tombant dans ses profondeurs, développeraient au-dessus de nos têtes des nuages dont ne tarderait pas à s'échapper la tempête. Nous nous gardâmes bien de troubler la paix de ces eaux. Toutes ces légendes des vieux temps étaient dues à l'ignorance des phénomènes naturels, dont beaucoup ont cessé. Autrefois on le voyait bouillonner, parce que le cratère, comme dans certaines parties de la baie de Naples, laissait échapper des gaz qui remontaient à la surface de l'eau. On respirait sur les bords de chaudes exhalaisons, comme aujourd'hui dans les chambres latérales du temple de Pouz-

zoles. Le sol est allé se refroidissant avec lenteur; mais la légende est restée.

Beau lac, qui comptes tant dans mes plus doux souvenirs, tu es heureux que l'industrie humaine se soit emparée de toi! Tour à tour objet de la terreur et de la curiosité de longues générations humaines, tu es aujourd'hui pour la ville de Besse une fortune. Dans la suite des âges, ta chaussée naturelle, corrodée chaque année par la chute des eaux de ton déversoir, fût devenue un jour trop faible pour soutenir ton poids; elle se fût effondrée avec fracas en inondant la vallée. L'industrie humaine, qui a besoin de toi, te munira d'un mur en glacis indestructible. Déjà même elle se prépare à faire servir tes eaux, par un aménagement habile, aux besoins de la Limagne, dans les grandes sécheresses des étés. Tu seras une mamelle bienfaisante au milieu de la solitude, dont le génie humain transportera le produit intarissable dans les plaines.

Nous ne devions quitter le lac que vers les quatre heures de l'après-midi. Nous avions donc à lui consacrer une demi-journée entière. Une bien vive jouissance nous venait au cœur, le bonheur d'être ensemble dans cette ravissante solitude, de nous dire nos pensées les plus intimes, de vivre de cette vie qui ne sera plus douce dans

la patrie céleste, que parce qu'on y possédera la beauté ineffable dont les êtres les plus parfaits ici-bas ne sont qu'une image. Nous comprenions cela, et nous n'avions pas besoin de nous le dire. C'était un grand jour dans notre vie où l'intelligence avait ses voluptés pures autant que le cœur.

Avant la chaleur du milieu du jour, nous fîmes l'exploration complète de ce grand monument des anciennes convulsions du globe, que la nature a changé en une oasis admirable de fraîcheur. Un problème se présentait à Félicie : Comment arrivait au cratère la masse d'eau qui en sortait chaque vingt-quatre heures, et que je lui appris à évaluer en mesurant le canal du déversoir.

— Vous résoudrez le problème, lui dis-je; étudiez bien.

Nous remontâmes extérieurement les bords élevés du cratère, qui vont, s'appuyant à l'est, à un autre volcan appelé le Montchat.

Nous joignîmes ensuite le Montchat (1) lui-même, dont le cratère desséché était très-visible et

(1) La plupart des Guides et des cartes gravées estropient horriblement les noms. Le volcan de Montchat est écrit dans les cartes *Montchalme;* le Puy de Paillari, l'un des pitons du mont Dore, est mis sous le nom de Puy de *Pailhet;* le lac d'Estiavadoux est appelé *Estivadoux*. Il faut corriger ces erreurs d'après les gens du pays, qui évidemment connaissent les noms véritables.

admirablement conservé. Ce volcan domine le niveau du lac de deux cents mètres.

— J'ai trouvé l'explication, me dit-elle. Le Montchat et le lac Pavin sont la même montagne. Le Montchat, couvert de neiges pendant huit mois de l'année, attirant même continuellement les nuages au temps d'orages et de pluies, s'imprègne d'eau comme une immense éponge. Le vaste cratère du Pavin est comme une saignée profonde faite à ses flancs qui reçoit l'exsudation de la masse supérieure.

— C'est cela, lui dis-je, et si nous sommes étonnés de la quantité d'eau qui sort en torrents de ces montagnes, c'est que nous apprécions de nos yeux et que nous mesurons même ces cours d'eau, pendant qu'il n'y a pas de moyens pratiques de nous rendre compte des neiges et des pluies qui s'absorbent dans ces pitons.

J'ajoutai que les puys du mont Dore, recouverts de tous côtés d'une épaisse pelouse comme le Montchat, sont admirablement appropriés à cette fonction absorbante des eaux qui tombent ou de la neige qui se fond. Cette herbe très-ténue forme des myriades d'équilles qui retiennent les eaux. La couche épaisse des pelouses est, à la lettre, une immense éponge. C'est un des problèmes les plus intéressants de l'économie orographique du globe.

Cependant le soleil s'était beaucoup élevé à l'horizon. Du sommet du Montchat, nous avions au midi une vue splendide de montagnes que rien ne bornait, excepté, derrière nous, le massif du mont Dore. A l'extrême horizon, la chaîne des puys avait pour limite le Plomb du Cantal. C'est un des panoramas les plus riches, que surpasse encore celui qu'on a autour de soi quand on fait l'ascension du Puy de Sancy, qui dépasse le Montchat de cinq cents mètres. Nous descendîmes sous les frais ombrages qui bordent au midi le lac Pavin. Nous étions là adossés à de belles roches recouvertes de lichens; la verdure allait jusqu'aux bords mêmes du lac qui, peu profond à la distance de deux ou trois mètres, s'abaisse ensuite et ne laisse plus voir que la masse azurée de ses eaux, réfléchissant, dans une circonférence régulière de cinq mille mètres, la couronne luxuriante de sa végétation.

— Que nous sommes bien là! me dit Félicie. Pourquoi cette splendide solitude n'est-elle visitée que de quelques touristes? Pourquoi de jolis chalets, espacés sur les versants des puys de Percussa, de Montchat, de Montrivière, ne s'élèvent-ils pas pour donner asile, pendant quatre mois de villégiature, à ces milliers d'hommes qui s'entassent dans les plaines, sous une zone torride, pendant

qu'ici, à l'exception de quelques heures du jour, souvent même rafraîchies par la brise, on a mieux que le printemps à la température trop variée, on a le spectacle grandiose des montagnes, des promenades ravissantes, les eaux vives, et de l'air pur à donner aux poumons? Des sentiers gracieux d'un facile entretien seraient tracés aux contours de ces jolies mamelles de la terre. Le paradis terrestre est ici; et le paradis, ce sont les lieux du globe où le corps moins pesant s'imprègne de l'air bienfaisant des grandes hauteurs.

Jean-Jacques Rousseau a parlé de bains d'air. Pourquoi n'a-t-on pas pris ce mot à la lettre? Il est pour moi une révélation. Ici, en effet, le corps se sent dégagé d'un poids; la respiration est plus facile, les muscles ont plus de souplesse; tous les organes essentiels à la vie fonctionnent mieux; on sent que l'alimentation la plus simple sera pour le palais une volupté; qu'un doux sommeil, pris n'importe où, donnera un bien-être inconnu. O riches, vous ignorez ces choses! Et ce sont de pauvres pâtres qui, sans les comprendre, jouissent de ces profusions de la nature qu'il faudrait se procurer à prix d'or.

J'étais sous le charme de la parole de ma sœur.

— Pauvre Lioune, continua-t-elle, est-ce que tous nous ne prenons pas la vie à rebours? Est-ce

que nous ne nous jetons pas dans les mille dédales de la vie factice? Je ne suis qu'une femme attachée à l'existence douloureuse d'une mère. J'ai là une tâche noble que le cœur me rend douce. Dieu y a ajouté votre chaude tendresse de frère. Avec ces deux biens, qui sont pour moi les biens suprêmes, je n'ai pas à en demander d'autres à la Providence. Mais enfin, il m'est permis de rêver.

Eh bien! mon rêve perpétuel, mon grand rêve, et on y arrivera quand on aura parcouru tout le cercle de la civilisation artificielle où se plongent nos contemporains, c'est de faire entrer grandement la nature dans nos joies sérieuses. J'adore ce qu'il y a de vrai dans la civilisation, la science, la philosophie, l'art, l'aspiration incessante au bien, au vrai, au beau. Ce sont les magnifiques conquêtes du génie humain qui sont allées, comme l'avoir des familles économes, s'entassant au profit des générations de l'avenir. Cette richesse s'accroîtra encore; mais par l'heureuse innovation de faire servir largement les biens matériels, les plus humbles, les plus dédaignés en apparence, aux bonheurs paisibles de l'âme.

Sur cela, n'en déplaise, mon ami, à vos prêtres, je suis en complet désaccord avec la théorie, tant vantée en paroles, de la souffrance. Cette théorie, pardonnez-moi ce blasphème apparent, cette théo-

rie est tout nettement païenne; elle appartient à ce fatalisme farouche qui écrase l'âme sous les duretés de la douleur physique et des maux imposés par les hommes. On s'est moqué de la formule : *la réhabilitation de la chair*. Rien n'est plus conséquent, selon moi, avec la substance même de la doctrine de l'Évangile. Rien de moins ascétique que la doctrine de Jésus; rien de moins ascétique que la pratique même que le révélateur en a faite. Est-ce qu'il n'est pas venu délivrer toute chair? Et ne serait-il pas singulier que la délivrance proclamée par le sang coulant sur le Golgotha se changeât en cet anathème contradictoire : Tu auras toujours à souffrir?

Il y a donc, selon-moi, tout un nouveau point de vue sur lequel il faudra en venir à proposer le christianisme : le bonheur possible dans la vie humaine réalisé par les jouissances légitimes rapportées à Dieu comme à leur source.

L'ascète me dit : Voilà une fleur ravissante de couleurs, enivrante de parfums. N'y touche pas: c'est une sensualité. Baisse la paupière, misérable condamné; ne t'arrête pas à la volupté qu'elle apporte à tes yeux!

Je lui réponds : J'admire la fleur et j'adore Dieu dans la perfection de cette œuvre délicate de sa toute-puissance. Je m'enivre de tous les parfums

de la fleur et j'aime Dieu, en le bénissant d'avoir attaché une joie pure à cette sensation, qu'il semble avoir voulu me ménager à chaque pas que je fais dans les campagnes.

Qui est plus chrétien, de l'ascète ou de moi? Qui adore mieux? Qui aime et bénit mieux, après l'avoir mieux comprise, la Providence que je trouve partout prodigue de ses biens?

Comprenez-vous qu'au moment où toutes les tendances du génie humain se portent à améliorer le monde physique, une théorie religieuse serait acceptable, laquelle serait la condamnation perpétuelle de l'instinct irrésistible qui entraîne les masses?

C'est donc un christianisme attrayant qui seul pourra retenir, dans le groupe de l'Église, les masses prêtes à s'en détacher sans retour, et non pas le christianisme des stylites amaigris, des cénobites qui ne lavent jamais leur robe, des flagellants qui frappent la chair pécheresse.

Si le prêtre ne comprend pas cela aujourd'hui, il perdra l'Église pour des siècles.

Donc, c'est le côté accessible et pratique sous lequel seul l'Église puisse espérer de se faire accepter encore. Le moyen âge avec ses folies, ses extravagances monacales, ses saints suspendus en l'air, ses extatiques livrés aux violents ébranle-

ments nerveux, ses distinctions enfantines de gras et de maigre, qui permettent la grasse poule d'eau le vendredi saint, et qui vous font plonger en enfer pour une misérable tranche de porc salé, dur et ranci, a tué pour jamais cette religion s'en prenant aux genoux, aux épaules et aux estomacs humains. C'est fait maintenant. Tous les jésuites, tous les missionnaires du monde, tous les moines, s'ils revenaient parmi nous, et avec la réaction religieuse qui s'opère, ils pourraient revenir (1), échoueront dans la restauration de ce passé contradictoire avec les tendances modernes. Cela est d'une évidence éclatante pour moi.

Si j'étais homme, et si j'avais l'honneur du sacerdoce, je voudrais prêcher cela au point de vue chrétien. Les théories phalanstériennes ont été accompagnées de bien des extravagances. Cela est déjà complétement jugé. Mais si les hommes qui avaient combiné la vie commune, avec la théorie des attractions, avaient mis dans leur plan une église, un curé, un vicaire, un sacristain par phalanstère, dépendant des évêques et de Rome, le clergé catholique n'aurait pas jeté de si grands cris contre ces novateurs. Il y eût regardé à deux fois avant de proscrire un système, très-discutable de

(1) Ils sont revenus.

sa nature, je le reconnais, mais qui eût livré le monde moderne à son influence.

Je voudrais donc que l'Église maintenant, sans proclamer la théorie phalanstérienne, rompît avec l'ascétisme impuissant du moyen âge; que des formes nouvelles, une discipline autre que celle dont la théorie ascétique est la base, fût adoptée par elle. « Une expansion différente de l'idée chrétienne en raison des tendances différentes de l'humanité » : telle serait la formule.

Il n'y aurait donc plus à continuer dans la théorie religieuse cette prédication glaciale qui fait prendre en dégoût aux masses l'enseignement chrétien. Une des plus choquantes contradictions du catholicisme disparaîtrait.

N'est-il pas bizarre qu'un jour de solennité, à Clermont, j'aille m'établir dans la nef de la cathédrale, le plus près que possible de la chaire, vers les deux heures de l'après-midi, pour que bientôt, après le chant d'une psalmodie latine, à laquelle les chantres gagés qui s'en acquittent ne songent pas même, un prêtre quelconque vienne, du haut de la chaire, me développer des théories de perfection idéale, de renoncement à toutes choses, de mortification de la chair, lorsqu'il est connu de tous que ni l'évêque qui préside la solennité, crossé et mitré, ni les respectables chanoines bien rem-

bourrés contre le froid dans leurs stalles, ni monsieur l'orateur lui-même, qui se donne largement dans sa vie intime le plus de douceurs qu'il peut, ne réalisent en rien la mortification effrayante, le renoncement absolu, la perfection angélique qui nous est ainsi prêchée?

Ne vous semble-t-il pas que votre chaire chrétienne s'est changée en une espèce de tribune académique, où l'on expose des théories scientifiques ou littéraires qui n'ont rien à voir avec la vie morale du monde?

Je ne sais pas si je rends bien ma pensée; mais le contraste qui me choque naît, logiquement, de l'impuissance de ce que nous appelons l'Église enseignante de réaliser, en quoi que ce soit, l'austère morale de la souffrance désirée, aimée, recherchée comme moyen rigoureux de salut, qu'elle prêche à nous, pauvres gens du terre-à-terre, qui sommes appelés l'Église enseignée. Il doit s'ensuivre, entre cette Église qui n'a pas le droit de la parole et celle qui dit tout ce qu'il lui plaît, ce sous-entendu misérable : Ce qui vous est enseigné là est magnifique; mais c'est bon dans les sermons et dans les livres; vous voyez que nous-mêmes nous ne réalisons pas ces respectables idées. Au fond, ne vous gênez pas trop et faites comme nous.

Eh bien! je dis que cela est déplorable; que c'est

un principe de déconsidération irremédiable pour le clergé; que deux ou trois siècles d'une vie religieuse ainsi entendue sont le suicide suprême de la corporation qui ne comprend pas l'œuvre contradictoire et antinomique à laquelle elle s'épuise.

O mon ami, lors même que dans votre carrière de prêtre vous n'auriez fait que jeter le germe de cette vérité saisissante parmi vos frères, pour qu'il arrive dans quelques intelligences droites et qu'un jour, comme le ferment, au sein de ce monde ecclésiastique, si routinier et regardant toujours en arrière, l'idée de réforme qu'il renferme, gonfle pour ainsi dire au sein du christianisme et y règne enfin toute-puissante, vous auriez devant Dieu une grande gloire.

Non, il n'est pas possible qu'il y ait contradiction entre la nature et la foi; autrement la nature créée de Dieu, embellie avec magnificence par lui serait le mal, et ce Dieu prodigue de jouissances pour l'homme les placerait sous l'œil de la créature fascinée pour que, attirée à chaque instant, elle pèche et consomme sa réprobation. Je ne connais pas de plus grand blasphème contre Dieu, et je plains de tout mon cœur les malheureux qui le font du haut de leur chaire et en face de leurs autels.

Que votre sœur Félicie en soit venue là, que

vous la surpreniez à faire de la théologie révolutionnaire, cela doit vous étonner, mon cher Lioune. Certainement nos grand'mères ne pensaient point à tout cela : elles avaient à raccommoder les hauts-de-chausses et les pourpoints de leurs maris, et le soir à surveiller le rôt. Cela prouve que le monde marche, que l'humanité moderne (et que sera-ce dans l'avenir?) veut sortir de l'ornière, et qu'une religion, quelque divine qu'on veuille la reconnaître, a ses conditions rigoureuses de renouvellement dans son application aux besoins d'une civilisation nouvelle.

XIII

LA GRANDE ÉPREUVE

J'avais admiré le développement qui s'était accompli dans l'intelligence de cette jeune femme qui m'apparaissait, plus que jamais, grande et virile. Je la félicitai du travail qu'opéraient en elle l'étude et la réflexion. Elle vivait de la vie des penseurs et des esprits d'élite. J'étais fier d'elle.

Elle me répondit :

— Lioune, je vous dois cela. Je n'avais pas d'autres joies à apporter à votre cœur que celle de me sentir aspirer, comme vous, aux splendides labeurs de l'intelligence. Pour être digne de vous, j'ai lu, beaucoup lu. J'ai plus observé encore autour de moi que je n'ai lu, parce que le livre n'a pas la clarté des faits, et que la pensée voilée sous

des phrases a rarement une justesse rigoureuse.

— N'écrirez-vous jamais, Félicie?

— Non, mon ami; je ne sais même pas si je pourrais écrire.

— Mais vos lettres sont admirables de style.

— Tant mieux si elles vous donnent quelque plaisir. Mais des lettres ne sont pas le livre. Et je ne me sens pas la puissance de produire le livre. Je ne blâme pas, certes, les femmes qui écrivent. Je crois qu'elles ont cette mission comme les hommes. Je crois même que l'affreuse inégalité qui nous sépare maintenant, au point de vue de l'éducation intellectuelle, disparaîtra rapidement. Un jour viendra où les livres n'auront pas de sexe. Pour moi, née à une époque singulière de transition, où le passé qui s'évapore garde prodigieusement de son influence, et où le présent n'a pas toujours la vigueur qui affranchit, je me sens prise par des liens dont ma raison se révolte, mais que subit ma faiblesse.

Je laisserai couler rapides et tristes les années qui me seront faites maintenant. J'ai sacrifié, à un sentiment plus fort et plus doux, les offres de bonheur qui m'étaient faites dans le monde au temps de notre immense prospérité. Je suis trop fière pour aller rien mendier à ce monde qui m'admirait lorsque j'étais couronnée de l'auréole d'une

grande fortune, et qui, probablement à cette heure, répondrait à mes avances par son dédain. Ma mission de sœur de charité auprès de ma mère me suffit; et votre amitié vaut pour moi toutes les adorations du monde. Rien ne me blesse dans la médiocrité, comme rien ne m'avait aveuglée dans les jours prospères.

Je sais que je vous retrouverai toujours à l'heure où j'aurai besoin d'un cœur dévoué et fort.

Félicie s'arrêta. Il y avait dans sa voix, dans son attitude et dans son regard quelque chose de si angélique et de si grand, que je sentais le besoin de tomber à genoux devant cette créature aimée dont Dieu m'envoyait l'affection de sœur comme une compensation aux peines de ma vie. Je serrai sa main qu'elle me tendit avec un gracieux abandon. Mes yeux, qui se portèrent sur les siens, y trouvèrent une larme.

Il se fit entre nous, dans ce moment, un de ces silences qui durent peu, mais qui disent à la fois l'ivresse et le déchirement des cœurs.

Nous ne pouvions prolonger plus longtemps cette promenade au lac. Madame de Lazerat nous avait donné deux heures pour notre course : nous voulions même hâter notre retour pour qu'elle n'eût pas une inquiétude. Nous étions alors à l'extrémité du lac, du côté des fontaines qui l'ali-

mentent. Félicie se leva. Le sentier était si peu tracé, les pelouses quelquefois si inclinées, qu'elle devait me tenir la main fortement, s'appuyer même contre moi, pour ne pas glisser dans l'abîme qui, par un effet d'optique, semble attirer vers lui. Félicie sentait ce vertige, et il me fallait la soutenir.

Maintenant que tant d'années se sont écoulées depuis cette heure bénie, l'une des plus enivrantes de mon existence d'homme, que je n'ai pas à me montrer aux yeux de mon lecteur autre que ce que je fus à ce moment, comme dans toutes les épreuves de cœur que j'ai eues à subir, je dirai tout ce qui se passa en moi pendant que Félicie, avec une chaste familiarité, s'appuyait sur mon bras pour revenir au déversoir du lac.

J'éprouvai l'une de ces grandes révolutions de l'âme que rien n'a préparées, et dont notre liberté est parfaitement insciente. Dieu m'est témoin que pas un regard, pas une pensée, durant notre doux entretien, n'avaient cessé en moi d'être à la hauteur du respect que je portais à ma sœur. Je me serais cru un misérable de toucher cette main autrement que pour y porter un sentiment pur, que l'on s'avoue devant Dieu et au pied de l'autel. Et tout à coup je sentis un homme nouveau en moi.

Je me trouvai transporté, par une espèce d'hal-

lucination instantanée, dans un monde qui n'était pas cette terre, où je n'étais plus Lioune, où cet être auquel je ne pouvais plus donner un nom, qui mêlait son souffle à mon souffle et qui, deux ou trois fois, dans sa frayeur m'enlaça de l'un de ses bras, n'était plus Félicie. Le beau lac cessa d'être à ma droite. La surface immobile réfléchissant l'azur de ce beau ciel disparut devant moi : je ne vis que le frais ombrage au-dessus de nos têtes, les quelques mètres de sol verdoyant que l'être aimé foulait avec moi; et cette étroite clairière se changea à mes yeux en Éden.

L'homme transfiguré comprit ce que Dieu l'avait fait quand il fut dit, devant lui, que toute la création était parfaitement bonne. Par une incroyable puissance d'abstraction que je m'explique mal, mais dont j'ai gardé le sentiment avec le souvenir, l'être aimé qui s'était appuyé sur moi devint l'Ève primitive du récit génésiaque.

Une voix intérieure, que j'eusse pu prendre pour une voix arrivant à mon oreille, tant je la confondais peu avec ces vagues pensées qui arrivent au cerveau, vint me dire : Tout est un profond mensonge dans ta vie d'homme. La seule grande loi révélée à toute créature est celle que toi, ignorant et trompé, tu t'obstines à méconnaître. Rentre donc dans la loi primordiale que les conventions

factices des hommes n'ont pas le pouvoir d'abroger. Ne t'impose pas des tortures vaines! Ne comprime ni ton cœur qui s'est donné, ni cet autre cœur qui se donne et que tu repousses!

Un vertige, plus dangereux que celui qui attirait Félicie vers les eaux profondes du lac, se saisit alors de tout mon être. Nous étions arrivés auprès d'une roche qui, plongeant à pic dans les eaux et recouverte de touffes épaisses d'arbustes dont les branches rasaient l'eau immobile, empêchait le sentier de se continuer sur le rivage. Il fallait remonter un peu sous les gros hêtres.

— Là, là! arrête-toi! Ne laisse plus au monde, qui n'en est pas digne, ton Ève si grande de génie! Les épreuves l'ont mûrie pour toi, et elle te comprendra!

Cela m'était dit, et beaucoup d'autres paroles d'une séduction trop enivrante.

Il fallut alors gravir ce rocher pour reprendre le sentier au delà. Nous nous trouvâmes tout à coup sous un berceau splendide que formaient des lianes suspendues aux hêtres séculaires. Les touffes des arbustes placés sur le rocher, dont nous occupions la surface, nous cachaient la vue du lac. Félicie se sentait soulagée de son vertige.

— Oh! que je me repose là! me dit-elle.

Nous nous assîmes sur une énorme racine de

hêtre toute velue de mousses et qui formait un siége naturel.

Après quelques instants, Félicie me dit :

— Cette solitude m'enchante.

Je répondis :

— Moi, elle me rend fou. Ici peut-être on s'aimerait trop.

Félicie me regarda. Ce regard chassa ma vision étrange.

— Rejoignons ma mère, me dit-elle.

Quelques minutes après, nous descendions aux cabanes, et le soir nous arrivions au presbytère de Picherande, où ma mère impatiente nous attendait.

XIV

UNE TORTURE DANS UN CŒUR DE PRÊTRE

Mon presbytère n'était pas un Louvre. Il m'avait fallu une certaine habileté pour y ménager, avec une chambre pour ma mère, une autre chambre destinée à l'hospitalité. Ma mère appelait cela pompeusement la chambre de Monseigneur, dans l'hypothèse que quelque Grandeur en tournée épiscopale, surprise par une tourmente, vînt demander un asile au curé de Picherande.

La chambre que j'occupais était à côté de celle-ci, et elles communiquaient l'une avec l'autre.

Mesdames de Lazerat furent installées dans ces deux chambres.

Dans la distribution du presbytère, je m'étais réservé un petit recoin auquel j'avais donné le

nom de capharnaum. Là se trouvaient les mille riens que collectionnent les hommes qui aiment la nature : des échantillons de divers minéraux de la montagne, des outils de toutes sortes, des fragments de vieux chênes, un tour à tourner, un petit banc pour la menuiserie, que sais-je encore? C'était, je l'avoue, un fouillis horrible, un entassement auquel on arrive vite quand on a la manie du bric-à-brac. Nul n'entrait là que moi. L'été, au temps des chaleurs, j'allais y faire ma sieste sur un large canapé tressé en paille, qu'à l'aide d'un matelas je transformais en lit lorsque j'avais, comme dans la circonstance présente, à céder ma chambre.

Mon capharnaum ne communiquait point avec la chambre contiguë, dont il n'était séparé, toutefois, que par un parpaing de planches recouvert d'une toile et d'un papier peint. L'ouverture unique, éclairée par une imposte vitrée, donnait sur le jardin. J'avais là une véritable cellule de chartreux.

Félicie et moi, nous avions rapporté de notre excursion au lac Pavin une grande fatigue et une faim dévorante. C'est l'heureux résultat des courses à pied. Un sommeil réparateur guérit vite de la fatigue, et l'appétit fait trouver le souper délicieux.

Notre chère malade avait supporté en brave ces trois jours de chevauchée. L'air si pur du haut

plateau, la distraction, le mouvement, les sensations sans cesse renouvelées, ses joies maternelles, à voir si heureux ensemble ceux qu'elle appelait ses deux enfants, avaient naturellement fait le miracle. Elle soupa presque avec autant d'appétit que nous. Elle fut d'une gaieté aimable, de cette gaieté exceptionnelle des êtres dont la vie est une souffrance, et qui se mélange toujours de tristesse. Félicie fut également d'une grande gaieté. Mais je crus voir que ses rires, ainsi que les miens, étaient forcés, qu'elle se battait les flancs pour paraître joyeuse; je lui surprenais du sombre au front, et aux lèvres ce rictus amer, imperceptible à qui n'interroge pas scrupuleusement un visage, qui indique une profonde souffrance de cœur.

Je me trompais peut-être, mais il me sembla que Félicie, l'expression habituellement radieuse du vrai, se composait un peu. Elle se tenait. Elle n'en fut pas moins naturelle avec moi; et nous nous séparâmes le soir avec cette poignée de main cordiale, la grande volupté des amitiés pures, qui dit si bien comment l'on s'aime.

Retiré dans mon capharnaum, je ne pus prendre tout de suite mon sommeil. J'étais beaucoup en arrière de la tâche journalière du prêtre, le bréviaire qui fait le désespoir d'un si grand nombre. Quoique fatigué, je me mis à payer ma dette avec

cette obstination de l'honneur qui fait suer sang et eau, mais à l'aide de laquelle on arrive.

J'étais à peine étendu sur ma couche dure, l'âme encore tout impressionnée des fortes sensations de ce jour qui a tant marqué dans ma vie, que j'entendis comme des sanglots étouffés. D'où venaient-ils? Nul bruit ne pouvait m'arriver que de la chambre de Félicie; et, par un singulier hasard, il n'y avait entre elle et moi que l'épaisseur du parpaing tapissé. Plus de doute. Mais n'était-ce pas chez elle quelque rêve, quelque cauchemar? Après les grandes fatigues du jour, pouvais-je supposer dans Félicie des préoccupations morales qui domineraient le besoin impérieux de la nature, et viendraient troubler son sommeil? Un tel jour et à un tel moment, une grande douleur au cœur seule devait provoquer cette insomnie cruelle.

Et qui avait causé cette douleur?

Quelque chose d'intime et de profond me le disait : Moi!

Les sanglots continuèrent, quelquefois amers et aigus, comme le désespoir du coupable après les hontes d'un crime, quelquefois lents et doux, comme ces derniers battements de cœur des enfants qui ont pleuré et que l'on a calmés avec une caresse.

Je prêtai l'oreille. J'étais bouleversé.

Il y avait de loin en loin des silences, comme si l'âme, par un soupir vers Dieu, avait retrouvé un peu de quiétude, puis venaient des mots, des phrases inachevées, tous les indices, hélas! d'un cœur bourrelé.

— Monstre, me dis-je, tu es cause de tout cela!

J'écoutai encore, retenant mon haleine, comme si ma sœur eût pu m'entendre. Cette fois je pus saisir ceci :

— Mon Dieu... ne nous... perdez pas!

Oh! malheur! mon pressentiment ne m'avait pas trompé. J'avais troublé cette existence jusque-là si pleine de paix. Un mot imprudent, un mot terrible, peut-être mes traits bouleversés, mon regard dont je n'avais pas deviné la flamme, avaient été pour elle une révélation. Et, en ce moment, c'était de sa bouche même que je recueillais cette crainte, que m'arrivait cette odieuse certitude!

Le monologue, presque toujours inintelligible, continua. Je voyais que cette âme troublée implorait chaudement un secours d'en haut.

Une parole, plus nettement accentuée acheva, de tout me dire:

— Mon Dieu... je sens que je serais faible... Ne nous perdez pas!

Je n'avais plus rien à écouter.

Je me précipitai de ma couche. Je m'habillai à la hâte, et, ouvrant à petit bruit la porte du cabinet, je me trouvai sur la terrasse de la maison. La nuit était d'un calme parfait, comme par un contraste avec nos tristes agitations de cœur. Plus de bruit nulle part. Tout le village, après les rudes travaux du jour, était dans la profondeur de ce premier sommeil que les poëtes ont remarqué. Seuls, elle et moi, dans ces régions placides où il n'y a jamais de pareilles tortures, parce qu'il n'y a pas d'amours condamnées au nom de Dieu, nous veillions et nous étions dans notre enfer.

J'étais encore trop près de ma victime. Elle était là trop accusatrice contre une imprudence coupable. Je sentais le besoin de la fuir. Caïn, le bras ensanglanté du premier sang d'homme versé pour une haine, avait aussi voulu fuir. Il avait trouvé Dieu. Je trouvais aussi ce qui vient de Dieu, ma conscience.

Je descendis les trois ou quatre marches grossières, formées de larges cristaux basaltiques superposés, qui menaient de la terrasse au jardin. Je me précipitai dans l'allée centrale ornée d'arbres fruitiers, et, au-dessous des arbres, de quelques fleurs que cultivait ma mère.

La pensée de ma mère me vint et elle fut accusatrice.

L'ombre du clocher champêtre et du toit de l'église, chargé de dalles en losanges de basalte fissilifère, se projeta sur le jardin, et cette ombre me rappela que le lendemain matin, qui était un dimanche, devant tout le peuple, devant madame de Lazerat, devant ma mère, devant Félicie, je monterais à l'autel.

Une petite croix d'ivoire suspendue à mon cou et que j'avais reçue de mon meilleur ami de séminaire la veille de mon ordination, brillant tout à coup sur ma poitrine, me fit souvenir de mon sacerdoce.

Oh! que le pic de Sancy, que je voyais dans le lointain, à l'horizon, formidable et me cachant les brillants soleils de la Grande Ourse, ne tombait-il sur moi et ne m'écrasait-il!

Si au moment même, comme au temps de l'ancienne civilisation, il se fût trouvé, dans la vallée profonde de la Dordogne, quelque chartreuse offrant un asile aux âmes blessées, j'aurais franchi le clos de mon jardin et, courant comme un forcené, je fusse allé, en pleine nuit, sonner à la porte, demander le Père et lui dire : Je vous amène un prêtre malheureux. Donnez-lui chez vous le repos anticipé de la tombe!

Je n'eus pas cette ressource. Il fallut m'ensevelir dans mon désespoir et dans mes remords.

Un des angles de mon jardin avait un petit bosquet de coudriers. J'avais nettoyé cela et j'y avais placé quelques bancs rustiques, travaillés par moi, en bois de cerisier gardant son écorce, fort commun dans le pays. Il fallait me jeter quelque part, à terre, n'importe où. Je ne tenais plus aux luttes intérieures qui se livraient en moi. L'homme moral faiblissait; la nature faiblissait en même temps. Je me rappelai les bancs sous les coudriers; je m'y précipitai comme l'homme qu'une apoplexie foudroie, et qui se cramponne au premier objet venu. Je tombai plutôt que je ne m'assis sur le siége rustique.

Là, que se passa-t-il?

Il y eut d'abord une explosion de colère contre moi-même.

— Tu n'es qu'un misérable! De plus, tu es un fou.

Tu t'es senti homme. Ton imagination s'est exaltée. Dans un élan de poétique souvenir, tu as rêvé les voluptés de l'Éden. Voilà une belle invention! mais il fallait faire seul cette vision extravagante. Raconte-t-on à ceux qu'on aime toutes ces fantaisies honteuses et inscientes qui traversent les imaginations des prêtres condamnés au célibat? Avais-tu à rendre confidente de tes désirs inassouvis l'ange si pure qui en était l'objet?

C'était bien choisi!

Imprudence avant tout, lâcheté ensuite, provocation presque, voilà ce qu'était cette merveilleuse idéalisation de tes instincts, cette prétendue transfiguration de la puissance d'aimer que Dieu a mise dans ton cœur d'homme. C'est faire descendre bien bas une grande chose.

Tu es bien un misérable!

Combien de temps restai-je sous le poids de cette accusation qui m'arrivait, terrassante et implacable, du fond de ma conscience? Je l'ignore.

Il me vint des idées d'un horrible désespoir. L'image même du suicide, que je ne pouvais attribuer, avec quelque raison, qu'à l'égarement de l'aliénation mentale, se présenta un instant devant moi.

L'horreur de ma folie du matin provoquait-elle par contre-coup une folie réelle? Et qui me disait que le matin même je n'avais pas été l'homme sage, repondant aux lois conservatrices et bienfaisantes de la nature, et que maintenant je n'étais pas le pauvre halluciné, tremblant devant des fautes purement conventionnelles, l'esclave des préjugés de mon Occident, du mysticisme de mon Église romaine, et la victime abêtie de quelques misérables scrupules?

Cette nouvelle idée prit alors, par une invasion

subite, des proportions énormes dans ma raison livrée à des fluctuations étranges. Je me trouvai tout à coup avoir passé des frayeurs excessives de la conscience devant l'imprudence et la lâcheté, aux sécurités hardies d'une raison froide qui se voit et qui se possède.

Ces brusques rafales de l'âme paraissent invraisemblables. On pourrait croire que l'homme, qui veut se montrer à nu dans des mémoires intimes, prend plaisir à des contrastes qu'il fabrique, et qu'il présente des luttes fantastiques pour passionner son lecteur et se faire plaindre. Il n'en est certainement rien pour moi. Quand on lira, à la dernière page de ce livre, où en est venu le curé de Picherande, le frère aimé de Félicie, on verra bien qu'il n'a dû chercher, en écrivant sa vie, qu'à être simple et droit, et que, s'il y a dans cette vie, comme dans ses pensées, des incohérences ou regrettables, ou blâmables même, elle ont tenu à ce qu'il y a de dangereux dans la discipline de l'Église de l'Occident, au sein de laquelle prédominent deux idées fausses et destructives, l'omnipotence hiérarchique, avec laquelle ne peut subsister aucune certitude de l'avenir, et cette déplorable idée de mysticité que le sacerdoce est plus grand, plus moral, plus influent, plus vénéré parce qu'il est soumis à la loi de la continence.

Tous mes malheurs sont venus de là. J'ai souffert, et beaucoup souffert, de cet absolutisme hiérarchique dont le clergé secondaire a tant raison de se plaindre, et qui sera une cause d'abandon du sacerdoce même, quand il sera bien connu dans le monde que se donner à l'Église, c'est abandonner toute une existence d'homme, toute spontanéité de vie, toute liberté aux caprices de quelques chefs. J'ai beaucoup souffert de mon vœu de célibat, parce que, trop honnête homme pour ne pas chercher à tenir un engagement pris à un âge où il est impossible d'en calculer les terribles conséquences, j'ai dû m'imposer des luttes qu'on a de la peine à croire quand elles sont dites dans leur douloureuse réalité.

Je me levai un moment du banc rustique où je m'étais longtemps accusé. Je revins dans l'allée centrale du jardin. Je la parcourus cinq ou six fois d'un pas régulier et assuré, comme l'aurait fait un homme bien maître de lui-même. Je me redressai, je me sentis presque fier de me trouver l'intelligence bien libre, toutes mes facultés perceptives dans leur jeu normal, et surtout, il me le semblait, ma puissance de logique décuplée par une facilité nouvelle à bien déduire de leurs prémisses toutes les conséquences. Je m'arrêtai à ce sentiment d'orgueil.

— Après tout, pour être prêtre, on n'est pas moins homme.

Il me parut que j'avais trouvé cela le premier dans l'humanité. Je continuai :

— Que dans l'enfance du moyen âge, par l'exagération d'une idée vraie, d'une grande idée, celle de la prédominance de l'esprit sur la chair, on en soit venu à exalter, outre mesure, le terrible sacrifice des joies enivrantes du cœur, que quelques natures exceptionnelles aient librement fait ce sacrifice, qu'elles aient réalisé cet idéal, est-il d'une conséquence logique, d'une discipline raisonnable de faire de cette théorie le pivot de tout un gouvernement spirituel, au sein d'une immense société civilisée? Cette forme laissée à l'arbitre du sacerdoce, conseillée fortement, demandée tant que la réalisation en sera possible, abandonnée quand elle deviendra un intolérable joug, cela s'expliquerait très-bien. L'idéal se propose : l'imposer est une prétention folle. Décrète-t-on que les hommes atteindront perpétuellement le beau, le bien, le vrai?

Mais exiger que des adolescents, presque toujours élevés loin des séductions du monde, qui ne connaissent la femme que par les malédictions bibliques répétées dans les livres pieux, qui ignorent, par conséquent, toute l'étendue de leur

engagement, s'enchaînent pour la vie; mais les exposer aux tortures qui ne s'égalent qu'à celles de l'enfer, quand un amour inscient, mais puissant, indestructible même, est arrivé jusqu'aux dernières fibres du cœur pour prendre toute l'âme; mais représenter l'oubli de cet engagement juvénile, comme un crime qui fera descendre à la dernière spirale où se débattent les grands réprouvés, voilà qui n'est plus possible, voilà qui sent sa barbarie, au même degré que la prétention d'appliquer le fer chaud aux langues qui s'oubliaient à un blasphème, par cette belle raison, que la société civile doit punir plus sévèrement le crime de lèse-majesté divine, que celui de lèse-majesté humaine.

Cela est évident, d'une évidence morale, il est vrai, mais de cette évidence qui doit frapper toute intelligence impartiale.

Sûr de ces prémisses, je me demandai :

— Te crois-tu bien coupable devant Dieu, parce que, comprenant autrement à cette heure cette vie sur laquelle l'ascétisme t'avait menti, cette vie instituée de Dieu et munie contre les dégoûts et les inconstances de l'esprit par de merveilleuses attractions des sens, tu as désiré un moment de ce suprême bonheur qu'une légende, entrée dans les livres saints, affirme avoir

été convoité par les anges mêmes, épris des filles des enfants des hommes (1)?

J'ajoutai alors :

— Les prêtres ne t'ont-ils pas trompé? ne t'ont-ils pas pris dans un piége? Il est vrai que, dans ta jeunesse sacerdotale, ayant auprès de toi quelques hommes exceptionnellement chastes, tu as cru, sur de belles paroles mystiques, que rien n'était difficile dans ce vœu, comme dans les autres obligations morales ; que l'homme pouvait tout en celui qui est sa force, comme si Dieu eût promis d'éteindre les forces secrètes de la vie dans ceux qui feraient vœu de célibat; mais ensuite, à peine entré dans le ministère, tu as su pertinemment qu'un très-petit nombre de prêtres arrivaient à garder ce vœu, et encore au prix de quels combats et de quelles douleurs? La théologie classique, effrontément faussaire sur ce point,

(1) Plusieurs Pères, il faut même dire la généralité, expliquent la naissance des géants de l'union réelle des anges avec les filles des hommes. L'hypothèse que les géants sont les enfants des patriarches fidèles aimant les filles des hommes corrompus ne repose sur rien. Pourquoi des géants seraient-ils nés de ces femmes? En quoi ces mariages auraient-ils pu changer les conditions physiologiques de la maternité? L'homme engendre l'homme. Pour engendrer le géant, il faut plus que l'homme, il faut l'ange. Sans cette explication des Pères, seule rationnelle, la légende n'a pas de sens.

n'a-t-elle pas supposé que l'Église, dans ses beaux âges, avait établi cette discipline rigoureuse, pendant qu'il est prouvé que les conciles ne l'avaient imposée qu'aux patriarches? M'avait-on dit que cette discipline ne fut imposée, aux évêques eux-mêmes, qu'à partir du concile de Nicée au commencement du quatrième siècle, et qu'à partir du temps des apôtres jusqu'à ce concile, les évêques avaient leurs épouses, et que le prêtre élevé à l'épiscopat, à l'exception des grands siéges patriarcaux, Rome, Antioche, Alexandrie, Constantinople, Jérusalem, gardait son épouse (1)?

J'avais été trompé sur la valeur de mon engagement, sur son importance dans l'Église de Dieu, ce qui était plus grave, sur les moyens de le tenir, moyens, hélas! que l'expérience universelle, au sein même de la Rome papale, m'apprenait avoir été trop souvent infructueux.

Avec les révélations de l'histoire, avec la connaissance du clergé contemporain, cette terrible obligation de mon sacerdoce perdait pour moi

(1) « Statuerunt etiam ne episcopus quis uxorem haberet. A tempore enim Apostolorum usque ad concilium trecentorum octodecim, uxores ipsis erant, adeo ut si quis qui uxorem duxerat episcopus constitueretur maneret ipsa cum illo neque ab eo recederet, exceptis patriarchis. Illis autem uxores non erant neque conjugatum quemquam ad munus illud provehebant. » *Eutychii patriarchæ Alexandrini Annales*, I, 451.

toute sa gravité. On m'avait caché, pendant mon initiation, qu'une moitié du monde chrétien, l'Église orientale, inspirée par l'expérience, et gardienne des traditions des premiers siècles, bien loin de commander le célibat à son sacerdoce, lui imposait le mariage, pour n'avoir pas à exposer la fragilité des hommes et pour sauver aux fidèles d'incessants scandales. La raison, les faits, l'antiquité chrétienne, l'expérience de l'Église occidentale où les chutes des prêtres tournent au mépris de la religion, quand elles sont divulguées, tout cela était pour moi; tout cela m'absolvait.

Ces raisonnements, que j'abrége ici, me parurent si concluants que je m'étonnai de mes premières terreurs.

Il y avait bien, par-ci par-là, dans les recoins de ma logique, quelques objections. Dans une question de discipline, les variations ont dû être fréquentes. Mais qui dit la discipline ne dit pas la foi. Je restais dans les limites du dogme. C'était beaucoup. Ma conscience devait-elle en demander davantage?

A la chaleur dévorante qui m'avait agité quand j'étais venu d'abord sur la terrasse, avait succédé une espèce de malaise dont je me rendais mal compte, le froid de la nuit m'avait saisi. Quelque chose que je n'avais jamais ressenti et qui s'ap-

pelle la fièvre me pénétrait et m'agitait comme des convulsions douloureuses. Je me traînai vers mon lit. Des frissons me prirent; mon cerveau n'y était plus. Rien autour de moi ne troublait le silence de cette nuit. Félicie, vaincue par le sommeil, dormait profondément. La nature chez moi l'emporta aussi, et je n'eus plus le sentiment de mon existence que par ces rêves étranges que l'on fait, presque toujours, quand de fortes secousses ont ébranlé, la veille, l'organisme.

J'étais tombé sur ma couche comme la bête vaincue. Le prétendu sage avait épuisé en escrime de dialectique ses dernières forces. Il fallait attendre le réveil.

XV

LA VOIX DE LA CONSCIENCE

Cependant, malgré le besoin impérieux de la nature, ma nuit fut violemment agitée. A plusieurs reprises, il me fallut étancher une soif dévorante. Ce remède, indiqué par l'instinct, coupa ma fièvre. Il me vint un sommeil réparateur ; et quand un des premiers rayons du soleil levant pénétra dans ma chambre, je pus me redresser sur ma couche, en me sentant calme et pleinement reposé.

Tout était silence encore dans le presbytère ; mais le village se livrait à l'activité habituelle des dimanches matin, où les soins domestiques absorbent toutes les heures jusqu'à la messe.

Je me levai. Je me rendis dans le jardin pour la récitation du bréviaire. Je m'acquittai de cette

tâche avec tout le soin qu'elle demande. Notre bréviaire est mal fait. Il nous vient des moines, qui avaient beaucoup de temps à perdre, et qui ne pouvaient mieux l'employer qu'à de longues psalmodies, surtout la veille des dimanches et des fêtes. Or, il se trouve que ce sont là les jours du travail absorbant pour le prêtre. Le voilà obligé, grâce à cette coutume monacale, de s'épuiser de deux côtés à la fois, et dans la tâche des moines et dans les utiles occupations du ministère. En France, des adulateurs de Rome n'ont pas eu de paix qu'ils n'aient eu imposé, à la plupart de nos diocèses, le bréviaire romain, le plus long de tous, et, ce qui est pis, lardé de légendes souvent apocryphes et repoussantes. Rome a dû remporter là un triomphe sur cette pauvre Église gallicane qui avait gardé, avec ses usages nationaux, les traditions de la primitive Église sur l'indépendance du spirituel et du temporel confondus par la théorie ultramontaine de Grégoire VII. Les énergumènes du jésuitisme ont naturellement triomphé. Ils avaient pour eux la tourbe fascinée qui ne calcule rien, et qui trouve que ce qui est le plus absurde est toujours le plus parfait. Il s'en est suivi des froissements regrettables. Mais qu'importe aux fanatiques!

A part les légendes puériles dont la rédaction

grossière fait mal dans une lecture de piété, le bréviaire n'avait pour moi rien de pénible. On l'a imposé aussi comme une obligation de conscience sous peine du feu éternel. Là paraît encore l'esprit barbare qui a présidé aux formes nouvelles que le catholicisme a revêtues durant le moyen âge. Cette prière, laissée à la liberté du prêtre, recommandée fortement, serait dans la logique de la vie sacerdotale. Pour beaucoup de prêtres, par là même qu'elle oblige *sub gravi*, elle est un fardeau. Ce qui en a toujours fait le charme à mes yeux, ce sont les psaumes de David, quoique défigurés horriblement par la traduction Vulgate.

Puis tout ce qui élève l'âme, dans la région sereine de l'adoration et de la prière, est bon.

J'ai gardé le souvenir de cette matinée qui devait continuer le drame intime de la veille. Une parole, que j'avais répétée cent fois dans mon bréviaire, sans qu'elle me frappât autrement que tout le reste, fit sur moi une impression subite :

« Aujourd'hui si tu entends la voix de Dieu, garde-toi d'endurcir ton cœur. »

Il me sembla que ce mot était arrivé au fond de ma conscience, avec une puissance particulière que je ne lui connaissais pas. Il me resta là comme un dard ayant fait plaie. Tout en suivant la psalmodie, il me revenait. C'était une distraction sainte

dans un exercice saint. Un moment arriva où mon attention cessa de suivre le livre, où il me tomba presque de la main. J'étais en face du cabinet des coudriers. Je m'avançai. Le bréviaire fut interrompu, je ne sais plus à quel psaume. Je me jetai sur le banc rustique, immobile, les bras pendants, l'âme brisée, le cœur vaincu.

Et ce mot solennel : « Garde-toi ! » sonnait à mon oreille, comme ne le fit jamais un éclat de tonnerre, pourtant si intense dans nos montagnes. Était-ce le tonnerre de Dieu au fond des âmes ? Pourquoi non ? Pourquoi celui qui pense à l'insecte, qui fait végéter le brin d'herbe, n'irait-il pas au cœur de l'homme, par sa parole puissante, que l'Eglise appelle la grâce, comme il va à la nature animée et végétale, par le sang qu'il fait circuler, par la séve qu'il élabore? L'homme ne vaut-il pas, dans sa vie morale, cette attention paternelle de Dieu ?

Aujourd'hui encore, quoique malheureux, oublié, avili même, du moins aux yeux des hommes, je crois cela ; c'est le grand dogme sur le Père qui est dans le ciel, enseigné par le Fils de l'homme quand il parcourait les collines galiléennes. Il est mon espérance dernière, avant de descendre dans la tombe, comme il fut ma force ce jour-là et ma résurrection.

Tout ce qui s'était passé la veille me revenait à la pensée avec des clartés terribles; mes extravagances au lac Pavin, les chastes tourments de Félicie pendant la nuit, mes remords dans le cabinet des coudriers, mes essais d'illusions et de révolte ; tout cela je le vis dans une vision éblouissante de la conscience qui se possède et qui ne se trompe plus.

Mes imprudences coupables se dressèrent devant moi.

— Une âme d'ange s'était donnée à toi. Elle avait eu foi dans ton honneur, dans ta pudeur, dans tes serments! Elle avait vu beaucoup d'hommes plus beaux, plus distingués, plus faits pour valoir son amour que toi; mais cet amour eût été de l'ordre des affections vulgaires. Félicie avait voulu mieux que cela; et, en prenant pour frère Lioune, le Lioune prêtre, le Lioune chaste, elle avait aspiré à un autre hymen que les hymens terrestres, à ce *connubium* que les sens ne souillent pas et qui précède les grandes voluptés de la vie impérissable. Et du moment même où, en pleine sécurité, elle s'appuie sur cette poitrine de frère, où elle compte sur toi, comme sur la plus pure représentation de ce qui reste d'idéal et de noble ici-bas, elle entend de ce cœur, de ce regard, de cette bouche un mot d'aspiration brutale, un regret bas

des amours purs dont elle s'enivrait! Lioune n'est plus qu'un homme et un homme prêt à oublier le respect.

Etait-ce assez descendre?

Mes sophismes de la veille m'apparurent dans toute leur misère.

— L'Eglise, dans ses beaux siècles, n'imposa pas la continence à ses prêtres, pas même à ses évêques; cela est vrai. L'Eglise d'Orient a plus d'intelligence que celle de Rome, et protége mieux contre les épreuves du scandale le peuple chrétien : cela ne fait pas un doute. Un jour viendra où le prêtre sera réintégré dans sa dignité d'homme, froissée par cette émasculation brutale que lui a imposée un régime barbare : c'est encore incontestable. Mais après? Est-ce que la loi, tant qu'elle est loi, tant qu'elle n'est pas rapportée, n'oblige pas? As-tu été violenté pour ton serment de chasteté? Tu n'en connaissais pas toute la portée : ce serait une excuse pour quelques âmes vulgaires après une chute. Mais cela te donne-t-il le droit d'abroger pour toi seul la loi imposée à tous? Ne sais-tu pas que si demain le célibat ecclésiastique était aboli dans l'Eglise, cette loi ne pourrait s'appliquer qu'au jeune sacerdoce ordonné postérieurement à cette loi, que ton vœu, à moins d'une dispense, t'obligerait toujours, et qu'en cas

de dispense pour contracter un mariage légitime, tu ne pourrais plus monter à l'autel? Peux-tu oublier cela?

Pauvre logicien! Vois où tu serais allé.

Si Félicie, moins courageuse que toi, prise comme toi de cet égarement des sens, auquel tu n'as pas su résister, t'avait dit : O Lioune, je suis à toi. Laissons cette Europe où l'on écrase les grands instincts de l'âme sous un monachisme stérile! Allons sur d'autres rivages, dans les pays de la liberté, par-delà l'Atlantique, vivre l'un de l'autre et trouver le bonheur! Tu l'aurais prise ton épouse, après cet hymen célébré sous les arbres séculaires, et, fuyant avec elle, tu serais allé, loin de la France, traîner ta honte et subir ses désespoirs!

Regarde bien, et ne te mens pas à toi-même : tu aurais fait cela

Ma conscience, interrogée en ce moment, me répondit : J'aurais fait cela.

— Eh bien! tu aurais abandonné ta mère, ta pauvre mère! Tu l'aurais condamnée à un indicible chagrin. Tu aurais été le bourreau de ta mère! Cette autre mère adoptive à laquelle tu dois tout, ravisseur odieux, tu lui aurais enlevé son bien unique, sa fille; et elle aurait eu à te maudire de cet acte de vol infâme!

Voilà la fin ! tu ne l'avais pas vue.

Toutes ces horreurs passèrent devant moi.

— Grâce, mon Dieu! grâce!

Je m'affaissai alors et tombai sans forces sur mes genoux. Des larmes me vinrent : heureuses larmes !

Dans le moment, un léger bruit, comme celui de feuilles chassées sur le sol par le vent, se fit entendre derrière moi.

Je me levai.

C'était Félicie. Elle me cherchait dans le jardin. Mon bréviaire, dans mon trouble, était tombé dans l'allée : elle l'avait ramassé avec inquiétude. Où pouvais-je être ! Comment ce livre tombé, avec ses images éparses tout autour? Que s'était-il passé ?

Un regard mélangé de tendresse angélique et de pudeur inquiète me fut jeté par ma sœur. Ce regard, le plus puissant que créature humaine eût pu produire dans une grande douleur de l'âme, acheva la victoire de Dieu.

— Venez, Félicie, lui dis-je, je vois tout.

Vous avez horriblement souffert, et c'est bien ma faute.

J'ai été vil et lâche. Serez-vous assez généreuse pour oublier une heure d'égarement?

Je n'oserais pas lever les yeux devant vous, et je vous fuirais pour aller bien loin ensevelir ma

honte, si je ne savais pas que vous êtes bonne et que Dieu vous a faite grande.

Je ne vous dis pas d'oublier ma chute; je vous laisse libre d'en garder le souvenir, pour que cette pensée, si j'en avais besoin, soit pour ma faiblesse une incessante leçon.

Dites-moi que vous me pardonnez. Dieu a vu mon déchirement de cœur. Vous êtes témoin de mon profond désespoir.

Je vous jure...

— Lioune, me répondit-elle avec une admirable douceur, je n'ai rien à vous pardonner. Vous venez de vous juger vous-même avec une sévérité qui vous honore. Je ne puis pas être dure pour vous. Serais-je moins indulgente que Dieu qui écoute toujours le repentir?

Nous ne l'avons pas prié en vain.

Mon Dieu! je vous remercie de me rendre mon frère pour lequel j'avais tremblé!

Écoutez, Lioune, au nom de Dieu! oubliez tout cela à jamais! Que ce soit comme un rêve, dans notre vie, qui aura été pénible pour l'un comme pour l'autre! Aimons-nous de plus en plus en Dieu.

Je serrai sa main dans la mienne.

Nous rentrâmes au presbytère.

XVI

LA MESSE A DIRE

J'avais le pardon de Félicie; mais je n'avais pas celui de Dieu. On ne monte pas à l'autel, dans la vie d'un sacerdoce loyalement accepté, avec des souillures sur la conscience, lors même que ces souillures n'ont été que des désirs coupables et que les sens n'ont eu aucune part aux désordres de l'âme. Ma conscience vint me dire cela.

Déjà la cloche argentine, balancée dans le clocher de Picherande par les mains vigoureuses des jeunes montagnards, pour lesquels c'est l'un des exercices les plus amusants, annonçait à toute la paroisse le moment du service divin. J'allais revêtir l'aube blanche, prendre l'étole, et, le goupillon à la main, jeter sur le peuple l'eau bénite,

symbole de purification, quand l'idée de mes défaillances morales de la veille se présenta à moi avec une intensité terrible. Le mot de saint Paul me fit trembler : « Eprouve-toi, et ne va pas manger et boire ta condamnation, en mangeant indignement de ce pain et en buvant indignement de ce calice. »

Depuis que j'étais prêtre, je n'avais eu à porter au tribunal de la pénitence que ces mille riens de l'infirmité humaine que la théologie a sagement appelés des péchés véniels ; et, en m'inclinant aux pieds d'un de mes frères, ministre de la réconciliation pour moi, comme pour le dernier des enfants de l'Église, je n'avais pas eu à déplorer un oubli grave de mes devoirs d'homme, de chrétien et de prêtre. Cette fois il n'en était pas ainsi. Je sentais au fond de l'âme cette honte de soi qui porta le premier grand coupable à fuir de la présence du Seigneur.

Que faire?

Monter ainsi à l'autel avec ce poids de souffrance morale, le cœur troublé des secousses de la passion humaine, porter la victime toute pure de l'alliance nouvelle sur des lèvres tièdes encore d'un aveu dont le souvenir, trop récent, m'accablait de honte? Je ne me sentais pas cet horrible courage.

C'était la première fois, depuis mon sacerdoce, que je me trouvais dans une position aussi difficile. J'ai pour principe d'écouter ma conscience. Voilà une théologie sûre, n'importe dans quelle religion. Ceux qui ont tant mis sens dessus dessous mon pauvre catholicisme, autrefois si grand, ont heureusement laissé subsister cela, malgré leur triste casuistique.

Il fallait pourtant me décider. Le peuple chrétien remplissait la nef. Mesdames de Lazerat, ma mère étaient en avant près de la balustrade du chœur : les cierges étaient allumés. Trois petits tintements de la cloche se firent entendre, c'était le dernier signal, avis pour les retardataires hors de l'église, avis pour le prêtre, devant lequel cette fois je frissonnai.

Je ne voulais pas être sacrilége.

Il me vint ce souvenir que les rubriques du missel renfermaient une règle pour le prêtre qu'une faute mortelle, commise la veille, empêcherait de monter à l'autel, lorsqu'il faudrait, absolument, monter à cet autel, les jour de dimanche où le peuple ne peut pas être privé du sacrifice, où même quelquefois le respect du prêtre pour l'eucharistie, qu'il ne voudrait pas profaner, serait interprété comme un aveu d'une faute grave et se changerait ainsi en scandale, du moment que le

prêtre déclarerait tout haut qu'il a des raisons de ne pas célébrer le mystère.

La casuistique a dû résoudre cette grave difficulté. Cette fois elle a été large dans sa décision. « Que le prêtre coupable s'excite à un vif repentir de la faute commise, qu'il promette à Dieu d'en demander l'absolution, au plus tôt, dans le sacrement de pénitence, et qu'il ne prive pas le peuple chrétien du sacrifice. »

Je lus cela. Je le commentai : je le trouvai sage. L'homme est un pécheur, et il est bon qu'une religion divine enseigne le pardon à toute heure, quand à toute heure il peut être précédé du repentir. Cependant, si j'étais rassuré par la lettre de cette décision tolérante, je ne l'étais pas au dedans de moi-même.

— Je ne serai pas sacrilége, sans doute, car Dieu est bon; il voit mon repentir; mais je souffrirai trop. Mon Dieu, quelle torture !

Tout ceci ne s'était point passé si rapidement qu'il ne se fût écoulé un certain temps depuis le dernier tintement de la cloche. Le peuple de la montagne n'est pas patient. « Il veut être servi. » C'est son expression, et, en Auvergne, quand il s'agit de la religion, il est farouche. J'entendis comme un vague murmure d'impatience qui me venait du fond de l'église où se placent d'ordinaire

ceux qui aiment les offices courts, parce qu'ils sentent déjà le cabaret.

C'était le moment de me décider.

Une singulière coïncidence me sauva. Je me souvins de ma nuit fiévreuse, de cette eau qu'à plusieurs reprises, dans une espèce de délire, j'avais bue à flots jusqu'à la pointe du jour.

En quoi cela tenait-il à ma messe?

Plus qu'on ne pense; on va le voir.

J'étais sauvé.

Je m'inclinai devant un petit crucifix d'ivoire placé sur le vestiaire, puis m'avançant aux pieds de l'autel, j'entonnai le chant de l'aspersion que mes montagnards, aux voix vibrantes, continuèrent après moi. Je fis le tour de la nef en aspergeant le peuple, et, de retour à l'autel, je chantai l'*Oremus* qui demande « que le saint ange de Dieu soit envoyé du ciel afin qu'il garde, qu'il soutienne, qu'il visite et qu'il défende tous ceux qui habitent le saint temple. »

Puis, montant les degrés de l'autel et me tournant vers mes gens ébahis, je leur dis ceci :

— Mes frères, cette nuit, j'ai eu une fièvre très-forte que je n'ai pu calmer qu'en buvant de l'eau à plusieurs reprises. Dans mon état de souffrance, je n'ai pas songé que j'avais la messe à dire ce matin dimanche.

Vous savez que le prêtre doit être à jeûn pour célébrer la messe. Cette règle ne souffre aucune exception. Quelques gouttes d'eau suffisent. Il n'y a pas de dispense possible. Nous n'aurons donc pas la messe aujourd'hui; mais les vêpres vont être chantées.

Une raison de ce genre est toute-puissante sur l'esprit du peuple. Il eût trouvé très-singulier que je lui eusse donné une excuse sérieuse, un état de conscience troublée. Il n'aurait pas trouvé sage mon scrupule, et il se fût fâché contre ce misérable curé, le privant ainsi de messe pour si peu de chose. Mais les grands verres d'eau avalés, l'argument était décisif.

J'entonnai alors les vêpres dont le chant monotone endort les bonnes femmes. Mes hommes s'escrimèrent à qui mieux mieux. Le peuple aime le bruit, et il eut du bruit. Ses instincts de paganisme mal éteints furent satisfaits pleinement. On ne l'a pas élevé, dans le catholicisme, à la religion de l'adoration silencieuse, de la prière courte et sortant paisible du cœur. Le pharisaïsme du moyen âge l'a jeté dans le *multiloquium :* il y reste jusqu'à ce que vienne l'Église nouvelle où l'on formera sérieusement des adorateurs en esprit et en vérité.

Ce peuple se retira tranquille et content : messe

ou vêpres, litanies ou matines, que lui importe? l'église est sa distraction hebdomadaire, comme la foire et le spectacle sur les tréteaux. Ce latin barbare chanté et estropié par des barbares, qu'est-ce que cela disait à Dieu comme culte, qu'est-ce que cela remuait dans ces pauvres âmes ignorantes?

Si nos dieux Termes, dans le catholicisme, parvenaient jamais à être les maîtres de l'humanité, ils consacreraient cette éternelle barbarie. Espérons qu'on se fatiguera de ces vieilleries qui ne parlent plus à l'homme, et qu'on réformera ce culte pour qu'il y en ait un dont la grande doctrine évangélique n'ait pas à rougir.

Félicie avait tout compris. Quand nous rentrâmes au presbytère, elle me dit doucement :

— Vous avez une conscience délicate, Lioune. Je vous aime comme cela.

Madame de Lazerat, ma mère ne comprirent rien. Elles s'en tinrent aux verres d'eau.

Maintenant vous voyez où en arrivent les religions qui se laissent envahir par le formalisme. Les règles de mon rituel me permettaient de monter à l'autel le dimanche, moyennant un acte de contrition, eussé-je, le samedi soir, commis quelque crime, un odieux adultère, ou tout autre péché infâme.

Mais j'avais bu quelques gorgées d'eau, au milieu du délire de ma fièvre. Ce n'était que pur acte d'homme, par conséquent rien dans l'idée morale, absolument rien.

Mais ce rien, dans une religion formaliste, est devenu un tout colossal. Malheureux! monter à l'autel sans être à jeun!

Eh! oui. Pourquoi pas? De l'eau dans l'estomac, cela souillerait-il l'âme? Pourquoi mes rubriques tolérantes m'autorisent-elles à communier avec un adultère sur la conscience? — Pour ne pas priver le peuple de la messe qui lui est due. A merveille! Mais ces bonnes rubriques n'auraient-elles pas pu prévoir le cas d'une indisposition pendant la nuit, le cas même d'une distraction, d'un oubli de l'heure?

Non, non! pas de concession sur les formes! pas de grâce pour la gorgée d'eau! Sois adultère, infâme autrement, c'est ton affaire. Dis ton *Confiteor*, mon brave; tu te confesseras le lendemain. Ce bon peuple a des droits : il lui faut absolument la messe.

Tu as eu soif la nuit. Oh! le sacrilége, si tu osais gravir les marches de l'autel. Préviens tes fidèles. Ils comprendront quel crime ce serait de ne pas communier à jeun. Ils se contenteront de tes vêpres.

Voilà où le formalisme a conduit l'Église romaine. Qui osera toucher à ces épaisses incrustations, faites par les âges, sur une religion toute d'esprit et amenée lentement à la matérialisation?

Et vous ne croyez pas que ceux-là sont les vrais amis du catholicisme qui signalent ces profondes aberrations du passé, et qui proclament hautement la religion de l'avenir?

Et vous osez les flétrir parce qu'ils souffrent d'une telle décadence?

Heureusement Dieu les juge et Dieu vous juge.

XVII

NOTRE-DAME DE VASSIVIÈRE

Peu de pèlerinages, dans le monde catholique, attirent, d'une vaste contrée, autant de fidèles que celui de Notre-Dame de Vassivière. Il faut dire aussi que c'est le plus poétique de tous.

Vassivière est un large contre-fort du Mont-Dore à sa base méridionale, à l'arête même du plateau. Deux petits ruisseaux, très-poissonneux en truites entourent ce contre-fort. L'un forme la rivière de la Couze (1) qui passe à Besse et va se rendre à l'Allier; l'autre, qui porte le nom gracieux de Clamouze, joint les cours d'eau qui grossissent la Dordogne..

(1) Plusieurs rivières du pays portent ce nom de Couze.

La chapelle de Vassivière est bâtie au centre même du contre-fort. C'est déjà à une grande altitude, à douze cent quatre-vingt-seize mètres. Avec le village de Diane, placé sur le contre-fort septentrional, c'est le lieu habité le plus élevé de toute la France centrale. Je le dis habité, quoiqu'il n'ait que trois maisons, qui sont des hôtelleries, qu'on abandonne pendant l'hiver sous les neiges. La vaste colline de Vassivière, bien que s'étendant au plein midi, protégée du nord par le grand massif du Mont-Dore et par les pays élevés de Paillari, de Ferrand et de Chambourguet, n'offre au regard ni un arbre ni un arbuste. Pas un petit champ en culture; et cependant le sol, composé de détritus volcaniques, serait d'une grande fertilité. Mais les neiges envahissent trop longtemps la colline. Le seigle, lui-même, qu'on y sèmerait aurait de la peine à mûrir. Au midi de leurs maisons, les hôteliers de Vassivière labourent, chaque année, un petit carré de terrain qu'ils plantent de quelques choux. Telle est la végétation unique, au point de vue de la culture. Mais, par contre, Vassivière présente à l'œil de riches pacages. Là, après la fonte des neiges, paissent de grands troupeaux de vaches, dont le lait sert dans les burons à la fabrication du fromage.

Que ce beau contre-fort méridional du Mont-

Dore ait été couvert autrefois d'une magnifique forêt, cela ne fait aucun doute pour moi ; les pins, les hêtres surtout, qui se trouvent à une plus grande altitude au versant du Chambourguet, ont dû végéter sur tout le versant ; mais successivement détruits, ces arbres, sous la dent des bestiaux au pâturage, ne se sont plus reproduits par leurs semis naturels. Il serait très-important de reboiser ces montagnes gracieuses, sous leur vert manteau de pelouses, où paissent les grands troupeaux ; mais qui un jour seraient d'une ressource immense, quand les autres forêts seront épuisées dans les plaines. Qui dit montagne, où ne viennent pas les céréales, doit dire forêts. Ce sont les couronnes naturelles du pays.

Un fait prouve l'antiquité du pacage des bestiaux sur cette montagne. Si l'on creuse sur l'esplanade de Vassivière à quelques pas de la chapelle, on trouve un épais guano déposé là lentement siècle par siècle, dont la couche a quelquefois près d'un demi-mètre.

Selon le bénédictin dom Cladière, qui publia en 1788 l'*Histoire de la sainte chapelle de Vassivière*, il y avait autrefois à Vassivière un petit bourg avec une petite église. Le tout fut détruit dans les guerres de l'invasion anglaise et ne fut jamais rebâti. Un pan de mur de l'église avec une

fenêtre ou une niche, l'écrivain ne le sait pas, continua de se tenir debout, abritant une petite statue de la Vierge.

Quand on entreprit, il y a quelques années, de recueillir toutes les légendes, éparses sur le sol de la France, à propos des sanctuaires dédiés à Notre-Dame, il se produisit un fait singulier, c'est que ces nombreuses légendes, au moment de les comparer pour en faire le recueil, se trouvèrent être toutes la reproduction de la même légende : une statue dans une niche, que l'on veut honorer en la portant dans l'église de la paroisse ; la statue qui se laisse porter, mais qui dans la nuit fait le mauvais tour de revenir à sa niche. Une fontaine guérissant les malades et une chapelle bâtie, tel est le récit uniforme. Il fallut renoncer à imprimer cette répétition fastidieuse de la même aventure : le dix-neuvième siècle en aurait ri longtemps. Mais nos pères avaient trouvé trop frappant le miracle d'une statue revenant seule à sa masure favorite, et méprisant le luxe d'une chapelle paroissiale, pour chercher une autre origine à toutes ces statues dont certainement la plus ancienne dépasse rarement le onzième siècle.

Or maintenant, voici ce qui se passa à Vassivière. C'est un premier miracle certifié par acte juridique certifié à Besse « par les curés, prêtres,

filleuls, marguilliers de l'église collégiale et paroissiale de Saint-André de la ville de Besse, » et dont l'original existait encore au temps de dom Cladière. Le miracle, selon moi, ne fait pas trop honneur à la Vierge, puisque c'est un acte de vengeance que le ciel aurait exercé contre un indévot. C'est là ce que notre bénédictin appelle de la part de Dieu « magnifier la gloire et le pouvoir de sa divine mère. » Racontons.

En l'année 1547, Pierre Get, dit Sipdis, étant parti de Besse, sa ville natale, un beau jour du mois de juin, accompagné de Guillaume de Chalus et de quelques autres marchands, pour se rendre à La Tour, arriva à Vassivière, auprès de la muraille où était la statue de la Vierge. Guillaume de Chalus et les autres marchands, selon la louable coutume des voyageurs qui passaient là, se mettent à genoux et font une prière. Pierre Get suit son chemin. Mais « Dieu ne laissa pas impuni le mépris que ce malheureux avait fait de sa très-glorieuse Mère. » A peine a-t-il atteint un ruisseau qui est au bas de la montagne qu'il perd à l'instant la vue. Il s'écrie : « Hé! qu'ai-je fait? vierge Marie, secourez-moi! » Ses amis arrivent. Ils jugent naturellement qu'un aveuglement si prompt ne peut être qu'une punition manifeste. *Post hoc, ergo propter hoc.* Ils le prennent par la main et le ramènent devant

l'image. Le pauvre homme « fit là réparation « publique de son crime, » et il promit de se faire *roi de sa dévotion* à Vassivière le second jour de juillet, fête de la Visitation, et de donner cinq livres de cire pour être brûlée dans l'église de Besse.

Le bénédictin nous apprend que « ce vœu fait avec ferveur fléchit cette mère de miséricorde. Elle lui rendit la vue par un miracle, comme elle l'en avait privé par un autre. »

C'est peu chrétien. Mais enfin la Vierge fit cela. Du moins, sa colère une fois satisfaite, elle répara le mal qu'elle avait fait. O moines, comme vous la fabriquez bien à votre image! Seulement, vous ne réparez jamais le mal que vous avez fait.

Le récit du miracle ébahit naturellement la petite ville de Besse.

Du consentement de MM. les prêtres de la collégiale, le Conseil de ville délibéra d'aller deux fois par an visiter la sainte image de Vassivière, le 25 mars et le 5 juillet. Toutefois, la dévotion du peuple continuait à s'accroître. « Chacun s'étonnait que la ville de Besse eût laissé, tant d'années, la sainte image dans un lieu si peu conforme à la grandeur de la Mère de Dieu qu'elle représentait. » MM. les prêtres de l'église de Saint-André, qui étaient au nombre de soixante, entrèrent les pre-

miers dans des sentiments si justes. Ils décidèrent donc de transférer l'image dans leur église. La procession fut magnifique; les magistrats, les consuls, les principaux qui composaient la maison de ville, en firent partie. On retira l'image et on déposa le précieux trésor dans une chapelle.

Mais, dit dom Cladière, les pensées des hommes ne sont pas toujours conformes aux idées de Dieu. Tout l'honneur qu'on avait rendu à la sainte image n'empêcha pas qu'on ne la trouvât le lendemain dans la niche de la muraille de Vassivière, où elle avait été prise.

On la rapporta une seconde et une troisième fois dans la même église de Besse, et l'on prit toutes sortes de précautions pour se conserver un tel trésor. Mais ces précautions furent inutiles; autant de fois elle fut trouvée sur la montagne de Vassivière.

Que faire alors? Devant ce miracle extraordinaire, il n'y avait plus à insister, et l'image tenait obstinément à rester dans sa masure. Pourtant les habitants de Besse, fort tenaces en leur qualité d'Auvergnats, s'avisèrent d'un moyen : ce fut la fondation d'une messe à perpétuité tous les mercredis de l'année. Trois cent soixante-cinq francs portés sur le livre des délibérations de la maison de ville, il n'en fallut pas davantage. Les madones

sont, à ce qu'il paraît, extrêmement sensibles aux vœux et aux donations de cire.

« En effet, dit dom Cladière, qui est ma grande autorité, ils n'eurent pas plutôt fait ce vœu que la Vierge leur laissa son image en dépôt. »

Il serait trop long de vous raconter ce que mon bénédictin appelle *les miracles ordinaires de la sainte image de Vassivière*. Dans les incendies, « elle coupait le feu et les flammes ». Quand le ciel était de bronze, au temps de sécheresse, « elle avait assez de vertu pour résoudre la dureté du ciel en une douce rosée ». Arrivait-il une maladie contagieuse, on portait l'image processionnellement par les rues et « l'on remarquait que l'air corrompu se purifiait en un instant ».

Tout cela était les jeux de l'image, miracles ordinaires.

Toutefois, elle ne tarda pas à faire connaître, « par plusieurs signes », qu'elle voulait toujours être honorée sur la montagne de Vassivière. Aussi inspira-t-elle à un bourgeois de Besse, Georges Besseire, la pensée pieuse de construire un petit oratoire à Vassivière, où il plaça une image de la Vierge.

Mais voici qu'au même temps qu'on commençait cet oratoire, on découvrit au côté gauche de la niche une source d'eau vive « qu'on peut appeler

à bon droit une source miraculeuse », puisqu'elle est salutaire à plusieurs maladies, et que, dans les grandes solennités, plus de deux à trois mille personnes en prennent sans que le bassin, qui n'a pas plus de dix-huit pouces en carré, s'épuise. Cette fontaine miraculeuse fut bénite solennellement, le 10 juillet 1656, par Louis Destaing, évêque de Clermont. Mais c'était bénédiction superflue, les miracles antérieurs dataient de plus d'un siècle. Quelle vertu nouvelle pouvait lui donner l'évêque?

Il manquait toutefois un monument à Vassivière. Le petit oratoire de Georges Besseire ne suffisait plus à la foule qui se rendait à « la Sainte Sion d'Auvergne ». Les habitants de Besse formèrent le dessein d'y bâtir une magnifique chapelle.

Catherine de Médicis était alors propriétaire du comté d'Auvergne. On lui envoya une députation, et elle accorda libéralement des lettres patentes, le 6 novembre 1549, pour autoriser cette construction. Messire Guillaume Duprat, fils du chancelier, évêque de Clermont, encouragea les habitants de Besse, et l'édifice fut commencé en 1550.

L'église était inachevée encore qu'on eut à admirer un grand miracle. Un jour, on vit une pauvre femme gravir la montagne avec ses genoux ensanglantés. Elle venait du Limousin, et elle était accompagnée de ses parents qui menaient le fils de

cette femme, âgé de vingt-cinq ans, « tourmenté jour et nuit, d'une manière extraordinaire, par un serpent qu'il avait dans le corps ». Le curé de Besse, en homme expert, ne tarda pas à reconnaître que ce jeune homme était *possédé*. Un prêtre dit la messe dans une chapelle provisoire. Il communie le jeune homme. A peine ce dernier eut reçu l'hostie, que « l'air, qui était pour lors fort calme et extrêmement serein, se changea subitement. Un vent impétueux se leva tout à coup et avec tant de violence qu'il les renversa presque tous par terre, enleva les chapeaux et les manteaux; au même temps, on vit tout l'air comme en feu par la durée des éclairs horribles qui se suivaient sans intermittence, des tonnerres épouvantables qui se faisaient entendre de toutes parts. Le jeune garçon était étendu à terre, pasmé et comme mort. Mais il revint à lui-même et se trouva délivré du malin esprit. Pour preuve infaillible que tout ce qui était arrivé n'était que l'effet de la rage du démon, sorti du corps de ce possédé, c'est qu'on sentit, un long espace de temps, une puanteur ensoufrée qu'on avait de la peine à supporter. Les éclairs et les tonnerres cessèrent, et l'air reprit sa sérénité. »

Ce miracle, « quoique surprenant dans toutes ses circonstances, est néanmoins si avéré » qu'il

fut attesté dans un acte juridique signé par les prêtres de la communauté de Saint-André, témoins oculaires.

Tout ceci se passait qu'il n'y avait encore de la chapelle que les fondements. Elle fut cependant bientôt achevée et consacrée par messire Antoine de Senaterre de Fontainille, évêque de Clermont.

Le monument, qui subsiste encore, n'a rien de remarquable. Il a dix-sept mètres de longueur sur huit mètres de largeur. Les voûtes en ogive sont très-basses; leurs nervures sont lourdes; il n'y a de sculpture qu'aux clefs de voûte qui portent différents écussons parmi lesquels sont celui du comté d'Auvergne et celui de la ville de Besse.

Sur la porte principale, du reste complétement nue, est un cartouche de la renaissance avec cette inscription :

FAICT . LE . SIXI
EME IOVR . DE
. IVNG . LAN
1·5·5·5

Ce qui est la date de l'achèvement de l'édifice. Par suite probablement des tremblements de terre, fréquents dans le pays, il fallut consolider les voûtes par des piliers extérieurs : l'un porte la date de 1675.

Au dedans ne se trouve aucun objet d'art. Les *ex-voto* qu'on voit dans la chapelle de gauche sont de petits enfants en cire, beaucoup de jambes avec le pied en cire; une tête; des bonshommes grossiers en cire du pays, indiquant une statuaire de sauvages. Les Peaux-Rouges ne feraient pas plus mal. Il y a peu d'années, quatorze croix en fer, à jour, ont été placées sur le chemin qui monte à Vassivière. C'est le don des paroisses environnantes.

Ce qui est plus intéressant, pour le touriste qui voyage dans la solitude de Vassivière, c'est une vieille croix de pierre dont le socle porte bénitier, érigée en 1519 à la naissance de la montagne. L'inscription se lit difficilement. Je tiens à la sauver de l'oubli :

CESTE CROIX A
ESTE FAICTE PAR
IVLIEN GVITARD
MASSON DE BESSE ET
DONNÉE LE VI SEPTEM
BRE LAN MIL V^{c} XIX

Voilà le nom d'un artiste obscur du seizième siècle auquel, probablement, sont dues beaucoup des remarquables maisons de Besse de cette époque, délicatement sculptées.

Si j'ai donné ces détails sur le sanctuaire si célèbre dans toute l'Auvergne, c'est qu'il tient une place dans ce que je peux appeler mes aventures sacerdotales.

On comprend que j'avais assisté, comme tous les prêtres du voisinage, à la grande fête du 2 juillet qui attire à Vassivière un concours si considérable d'étrangers. C'est le jour où l'on apporte solennellement de Besse la statue miraculeuse qui demeure dans la chapelle jusqu'au 21 septembre, où elle est rapportée à Besse. L'église étant trop petite pour la multitude, on érige un autel en plein air. Une petite enceinte, marquée par un simple fossé, est réservée au clergé autour de l'autel. Les gendarmes contiennent la foule autour de ce fossé ; et la messe solennelle est chantée *sub divo*. On se porte ensuite à la fontaine miraculeuse. Je fais grâce des détails à mes lecteurs.

J'ai beaucoup examiné la fameuse statue de Vassivière et je l'ai tenue entre mes mains. C'est une sculpture byzantine dont il n'est pas possible de faire remonter l'antiquité au delà du douzième siècle. Elle est d'un bois noir. On la dit d'ébène ou de cèdre. Je la crois tout simplement en chêne que le temps, la fumée des lampes ont noirci. Elle a quarante centimètres de hauteur. Elle porte l'enfant Jésus, non pas, comme la plupart des

madones, sur le bras gauche, mais devant elle. Elle est vêtue d'un riche ornement qui lui tombe de la tête en forme de voile, mais qui la couvre tout entière. Une couronne royale est sur la tête. L'enfant Jésus est couronné comme sa mère. Un gros cœur en vermeil autour duquel rayonnent neuf cœurs aussi en vermeil mais beaucoup plus petits se trouve au-dessous de l'enfant Jésus, vers le milieu du corps de la Vierge.

Evidemment la statue est attribuée à saint Luc. Le clergé ne veut pas en démordre. « C'est une pieuse tradition, sinon fondée, du moins respectable, » a écrit l'abbé E. F. C. Si la tradition n'est pas fondée, comment est-elle respectable? Je ne comprends pas. Mais mes collègues comprennent probablement.

Peu de jours après la grande solennité, nous étions réunis, entre confrères, à un dîner que donne annuellement le curé de Besse au sujet de ces fêtes. Naturellement on parla de la madone.

— C'est bien précieux, dit un de nos mystiques, une œuvre sortie des mains de l'évangéliste saint Luc!

Cela avait été dit d'un ton si singulier que je partis d'un éclat de rire.

— Vous en êtes là! répondis-je à mon naïf collègue.

— Mais certainement, me dit-il.

— Vous avez la foi robuste.

— Pourquoi ne croirais-je pas cela?

— Par cette simple raison que les images taillées, les statues, les sculptures de toute espèce ont été absolument inconnues aux premiers siècles de l'Eglise; que les Juifs surtout, et les premiers chrétiens étaient Juifs ou instruits par les Juifs, avaient horreur de la statuaire; que nul portrait de Jésus, de Marie, des Apôtres n'a jamais été fait; que l'usage des images peintes ne s'établit que lentement, et encore avec beaucoup de résistance de la part des conciles, qui finirent par céder, sur ce point, aux entraînements populaires. Voilà pourquoi vous ne pouvez pas croire cela.

— Des hommes aussi habiles que vous l'ont pourtant écrit.

— Oh! je n'en doute pas : on a écrit tant de pieuses sottises.

Mon homme se tut, et le dîner continua.

Un autre de mes confrères, aussi savant que le premier, prétendit que l'inscription peu lisible, de la vieille croix du seizième siècle, que j'ai reproduite plus haut, était en caractères hébraïques.

Je sortis un crayon, et je la reproduisis sur un morceau de papier.

— Voilà vôtre hébreu, lui dis-je, lisez cela.

C'est tracé de la main de Julien Guitard, maçon de Besse, l'an 1519.

On parlait déjà, dès cette époque, des quatorze croix qui ont été érigées plus tard sur le chemin qui monte à Vassivière (1).

— Il faudra que le nom de chaque curé soit gravé sur une plaque de marbre blanc avec celui de sa paroisse, au socle de chaque croix.

— L'idée est bonne, dirent quelques-uns.

— Elle n'est pas trop modeste, repris-je.

— Que voyez-vous à reprendre à cela?

— Nos prédécesseurs pensaient autrement que nous. Ils laissaient la gloire de ces inscriptions à l'ouvrier qui avait travaillé le monument. Jugez-en par cette autre inscription placée sur une base de croix, auprès de celle de Julien Guitard : CESTE CROIX A ESTÉ ÉRIGÉE PAR M. IEAN B. CVRÉ ET IEAN BARVSSON, 1635. Le bon curé, qui a fait placer la croix n'a voulu y mettre que son initiale. Vous voyez qu'on ne songeait pas encore aux inscriptions de marbre blanc.

— Aujourd'hui nous avons une raison : c'est pour relever l'influence du prêtre.

— Instruisez vos peuples; faites-en des croyants

(1) Le nom de Picherande se lit maintenant sur le socle de la quatorzième.

sérieux et non pas de misérables païens encore dans leurs superstitions, et vous aurez de l'influence.

— Oh! voilà bien les utopies du curé de Picherande! Il voudrait que nous fissions de nos paysans des philosophes. Nous aimons mieux qu'ils croient à la sainte Vierge.

— On ne croit pas à la sainte Vierge, mon cher collègue. On croit en Dieu et on invoque la Vierge et les saints. L'invocation n'est pas une foi. Et c'est sur cette erreur, comme sur beaucoup d'autres, que vous laissez le pauvre peuple glisser tout doucement du christianisme au marianisme.

— Tiens, voilà du nouveau! Où a-t-il trouvé cette jolie expression, le curé de Picherande? Le marianisme! qu'est-ce que cela?

— Oh! mon bonhomme, vous n'êtes pas si ignorant que vous n'en sachiez très-bien le sens.

— Des protestants peuvent seuls nous reprocher notre prétendue adoration de la Vierge.

— L'argument n'est pas fort. Quand les protestants nous voient faire des sottises, ils le crient tout haut; c'est de bonne guerre. Si nous ne prêtions pas le flanc à leurs attaques, ils se tairaient.

— Oh! cher curé de Picherande, laissez nos

peuples avec leur foi dans la sainte mère de Dieu. Cela les encourage, cela les console.

— Je n'ai pas la prétention d'empêcher le peuple de prier la Vierge; mais pas de superstition.

La bataille était engagée. Et quoique les morceaux passassent rapidement sous les fourchettes, et que nul ne perdît un coup de dent; quoique les rasades encore moins ne s'arrêtassent, nos curés auvergnats sont de solides buveurs, l'entretien continua et presque tous s'y mêlèrent.

Du reste, il faut le dire à leur éloge, la conversation peut être vive, on peut en arriver jusqu'à lâcher le gros mot, nul ne s'en choque. C'est reçu en bonne camaraderie. Les petits saints eux-mêmes, qui sont toujours en minorité dans ces grandes réunions sacerdotales, se font à la loi commune. On se donne des gourmades : on ne se fâche jamais sérieusement. Ceci explique la grande liberté les conversations entre prêtres.

— Je gagerais que le curé de Picherande, qui ne croit pas que la bonne Vierge de Vassivière soit due à saint Luc, ne croit pas à un seul des miracles qui lui sont attribués.

Cette provocation vigoureuse piqua l'attention de tous. Le bruit des fourchettes s'arrêta une seconde. On attendait ma réponse.

— Pourquoi y croirais-je?

— Je l'aurais juré.

— Oh! curé de Picherande, ce n'est pas bien, dit le curé de Besse. Nous avons nos archives pleines des attestations juridiques constatant tous ces miracles.

— Je le sais; je les ai lues.

— Eh bien! dès lors, reprit un autre, pourquoi douteriez-vous? Ce sont des témoins très-peu récusables. Ils ne sont ni trompés ni trompeurs. Des faits si nombreux, attestés depuis trois siècles, par une continuité de pareils témoignages, bravent toute critique.

— Allons, curé de Picherande, tire-toi de là!

— Monsieur le philosophe, répondez!

— *Latine et in forma!*

— Pas nécessaire, mes amis. Parlons un peu de français raisonnable, si nous pouvons. Eh bien! j'ai lu, avec le plus grand soin, tous les procès-verbaux des miracles de Vassivière, et je dois déclarer devant Dieu, et en conscience, qu'il n'y en a pas un qui réponde aux conditions rigoureuses du miracle.

— Nous savons très-bien que ce ne sont pas des articles de foi. Mais enfin il est permis d'y croire.

— Oh! très-permis; mais ce n'est pas la question. Celle-ci est d'une plus haute portée. Prenez les miracles de Vassivière, et ils sont rapportés

par dom Cladière, dans son histoire qui embrasse plus d'un siècle, depuis l'an 1547 jusqu'au mois de septembre 1687, où lui-même se déclare guéri miraculeusement de ses fièvres, en raison d'un vœu fait avant sa maladie, vous n'en trouverez pas un seul qui ne puisse s'expliquer naturellement.

— Vos preuves seront curieuses. Voyons cela.

— Oh! je ne demande pas mieux.

Conviendrez-vous d'abord avec moi que les miracles ridicules ne sont pas des miracles? Un calviniste entre dans la chapelle de Vassivière. L'image miraculeuse lui tourne le dos. Le calviniste lui répond : Tournez le dos si vous voulez, mais je boirai de l'eau. Et, en même temps, portant à sa bouche de l'eau qu'il avait puisée à la fontaine, il trouva que cette eau s'était corrompue et qu'elle était devenue toute rougeâtre. Trouvez-vous là les caractères sérieux d'un miracle? Cela serait-il digne de Dieu? Et n'est-ce pas un bon conte, quoique raconté dans un acte juridique?

Que le calviniste se soit converti plus tard et ait raconté cette histoire, là n'est pas la question. Au dix-septième siècle, beaucoup de conversions se faisaient par des motifs purement humains. Le fait en lui-même, rapporté par l'acte juridique, a des caractères intrinsèques de fausseté.

— Cette Vierge qui tourne le dos au calviniste, c'est pour lui faire voir la fausseté de sa religion.

— Oui, cher collègue, c'est bien l'explication donnée alors. Mais ce sans-façon de faire des miracles, en faisant tourner une statue de devant derrière, est trop comique pour que nous puissions l'attribuer sérieusement à Dieu. M'abandonnez-vous ce fait et tous ceux qui lui ressemblent?

— Oui, oui, passez! Il y en a bien assez d'autres.

Le feu est à la maison d'un brave homme qui se met dévotement à genoux et fait un vœu à Notre-Dame-de-Vassivière. Aussitôt le vent qui poussait la flamme vers la grange, tourne, et elle est ainsi préservée de l'embrasement.

Vous reconnaîtrez bien avec moi que ce changement subit des vents a pu se faire d'une manière purement naturelle; que là, par conséquent, il n'y a pas caractère de fait surnaturel. Cela se voit tous les jours dans les incendies où l'on n'invoque aucune madone.

— Nous vous accordons cela.

— Très-bien. Je continue :

Un homme reçoit des coups de pierre violents sur la tête en pleine place publique. Les mœurs étaient telles sans doute alors. Il se croit mort. Il fait un vœu à Vassivière, et il se trouve à l'instant guéri.

Convenez que ce miracle n'a rien de bien extraordinaire. Le cerveau de cet homme n'ayant eu aucune lésion organique, la guérison allait toute seule. Là encore rien qui ne s'explique bien par les moyens naturels.

— Il y en a de bien plus forts!

— Sans aucun doute.

Un très-grand nombre d'enfants noyés, les uns tombés dans des fontaines, les autres sous des roues de moulins qui auraient dû broyer leurs petits membres, après un vœu de leurs mères à la sainte image, reviennent à la vie.

Autrefois, quand on ignorait que l'asphyxie peut durer plusieurs heures sans amener la mort, que les corps traînés par un courant même rapide se heurtent moins violemment qu'à l'air libre, surtout les membres si flexibles des enfants, on devait voir un miracle dans tout enfant retiré de l'eau et respirant ensuite. Vous m'accordez, j'espère, que nous pouvons hardiment retrancher tous les faits de ce genre des miracles réels opérés par la sainte Vierge.

— Pourtant...

— Pourtant! Voyez. Il y a mille faits naturels de ce genre relatés chaque jour.

— Eh bien, à d'autres.

— Un marchand forain traverse un torrent

débordé; sa bête, chargée de marchandises, est emportée par l'eau; lui-même tombe. Il fait vœu de soixante et dix livres de cire à Notre-Dame de Vassivière, et il sent comme une main invisible qui le porte au rivage, et, à son grand étonnement, il trouve sa bête saine et sauve. Il fait sa déclaration, elle est mise au procès-verbal des actes miraculeux. Il ne faut pas être grand Grec pour comprendre que la violence du courant, dans une rivière étroite et tortueuse, l'a jeté lui-même sur l'un des bords, et que la bête vigoureuse, se laissant porter sur l'eau, est arrivée de son côté. Quel miracle là, je vous le demande?

— Oh! à votre compte, il n'y aurait jamais rien de miraculeux au monde.

— Non pas pour les faits de ce genre, assurément. On en voit de semblables à chaque débordement des rivières. La main invisible qui porte un corps sur l'eau, c'est la violence même du courant, rien autre chose. Donc encore ici, pas de miracle.

Quelquefois même, dans les actes juridiques, le pauvre homme qui se noie trouve une petite branche d'arbre du rivage à laquelle il s'accroche. Miracle! s'écrie-t-il. La Vierge aura tant de livres de cire. Coïncidence naturelle, devons-nous dire, et de miracle, point.

— Il est intraitable, ce curé de Picherande!

— Je continue... Ce jeune garçon de vingt-cinq ans qui a un serpent dans le corps, et que votre vénérable prédécesseur du seizième siècle déclare un possédé, était possédé comme vous et moi, cher monsieur le curé de Besse; et vous ne pensez pas que l'odeur du soufre, qui suivit un orage terrible s'élevant tout à coup, fut la preuve que le diable était sorti du corps de ce jeune homme? Seulement l'effroyable tempête, et elles sont terribles aux contre-forts du puy de Paillari, avait tellement bouleversé les sens du prétendu démoniaque que, se relevant après le vacarme de l'orage, il se trouva trop heureux de vivre, et ne songea plus à son serpent. La guérison ne fut pas plus miraculeuse que ne le fut l'ébranlement de la tempête.

Effets physiques çà et là.

— Bon! bon!... Mais venez-en donc aux aveugles guéris.

— Je ne demande pas mieux.

Maître Get, qui fait l'indévot pendant que ses amis récitent leurs *Ave Maria*, s'arrête au bord du petit ruisseau de Vassivière, pris d'un éblouissement. Il y voyait très-bien un quart d'heure auparavant; mais nous sommes au temps des grandes chaleurs : le sang lui porte à la tête, il n'y

voit plus. Sa conscience aussi lui dit bien qu'il n'a guère été poli envers la bonne Vierge. Il pourrait se faire que son éblouissement soit un châtiment de Dieu. Il se trouble; le mal augmente. Tant et si bien que ses camarades arrivent : — Misérable pécheur, lui disent-ils, la sainte Vierge t'a puni! Retournons!... On le ramène, il prie de grand cœur, l'espérance revient, la réaction se fait, le sang se calme. Le miracle est fait.

— Avec cette manière d'expliquer les choses, vous aurez toujours raison.

— Mais sans aucun doute. Tout ce qui peut être expliqué naturellement ne peut pas être mis au rang des faits surnaturels. C'est une règle absolue.

Qu'une tête roule sur l'échafaud, et que l'intercession d'une madone remette cette tête et fasse vivre le supplicié. Ce sera un éclatant miracle, cela est évident.

Qu'un homme suspendu à la potence soit détaché le soir, à petit bruit, et ramené de son asphyxie, cela est possible, cela s'est vu.

Mais le miracle que nulle madone au monde n'a jamais fait, c'est celui de faire vivre un décapité. Si Notre-Dame de Vassivière avait fait cela une seule fois, je la tiendrais pour miraculeuse, je vous le jure.

— Dieu cependant, monsieur le difficile, pourrait très-bien faire revivre un décapité.

— Sans aucun doute, il le pourrait. Seulement, je dis que nous ne voyons pas qu'il le fasse. Nous ne discutons pas ici de la puissance de Dieu. Mais enfin, s'il m'est démontré que tous les faits miraculeux, attribués aux madones, peuvent avoir une explication naturelle, je suis forcé de m'arrêter à cette conclusion que Dieu ne s'en est pas mêlé et que ce sont des faits singuliers, inexpliqués pour le vulgaire, que la crédulité, ne pouvant s'en rendre raison autrement, a appelés des miracles.

Nous étions arrivés au dessert. Le curé de Valbelais, gros Auvergnat que nous appelions Valbelais-Tonneau, frappa du poing sur la table.

— Ah ça ! vous autres, vous m'ennuyez, entendez vous, avec vos miracles ! Nous sommes ici pour boire et non pas pour disputer. Croyez-vous que vous amusez notre brave curé de canton qui nous sert de si bon vin ? Trinquons, morgué, trinquons ! A la santé de notre hôte ! A votre santé, monsieur le curé ! N'écoutons plus ces bavards. Voyons, curé de Picherande, tais-toi !

Devant l'autorité de cette voix, j'avais baissé de ton, et ma dissertation avait pris fin. On trinqua en effet, et on trinqua à plusieurs reprises.

— Voyons, *fouchtri !* continua le gros curé de

Valbelais, avant de nous séparer, trinquons à la bonne sainte Vierge!

Que ce qu'elle fait soit naturel ou non naturel, que nous importe! On la mêle là-dedans; elle s'en tirera comme elle pourra. Voyons, trinquons! Vive Notre-Dame de Vassivière!

Curé de Picherande, pas de rancune! Allons, trinquons!

On trinqua une dernière fois en l'honneur de la Notre-Dame à laquelle nous devions de si bon vin. Quelques-uns des nôtres étaient à pied, d'autres étaient de loin. Beaucoup partirent après le dîner. J'avais à faire, comme eux, une assez bonne course. Je me rendis à Picherande.

XVIII

LE MANÉ THÉCEL PHARÈS DU PRÊTRE

L'été se passa. Mesdames de Lazerat quittèrent la Bourboule dans les premiers jours de septembre. Ses eaux semblaient avoir amélioré quelque peu la santé délabrée de ma bienfaitrice. Félicie était heureuse.

Je fis mes préparatifs pour l'hiver. Le presbytère fut largement muni de bois; deux pièces de vin, d'un assez bon cru de Limagne, me furent amenées; et comme j'étais le pharmacien, je ne dis pas le médecin, Dieu m'en préserve, de mes pauvres gens, je fis venir de Clermont un petit assortiment des remèdes usuels que je devais délivrer sur l'ordonnance du médecin. Je dois dire que cette pharmacie de village était due à la générosité de

Félicie, qui avait voulu laisser ce souvenir à la montagne, en reconnaissance du bien que sa bonne mère y avait éprouvé. Elle m'avait dit :

— Ce sera mon *ex voto* à Notre-Dame de Vassivière.

J'eusse été assez disposé à faire le médecin.

Félicie m'en avait détourné.

— Soyez la sœur de charité de vos malades, rien de mieux : c'est le beau rôle du prêtre dans les villages. Mais, à l'exception d'indispositions évidemment légères, ne prenez jamais sur vous de médicamenter. La médecine est d'une difficulté extrême. On ne la fait pas toujours bien, même avec des études et une longue expérience. Que serait-ce quand toute notre science se borne à de la bonne volonté?

Félicie avait raison.

L'homme des champs ne redoute rien tant que de dépenser pour ses maladies ; il est enchanté que son pasteur lui administre quelque médicament. Il s'en tiendra là. Ce prêtre, selon lui, doit en savoir long ; en attendant, la fluxion de poitrine marchera, ou tout autre mal interne fera des progrès. Bientôt il y a aggravation, l'oppression est à son comble. Le médecin est mandé à la dernière heure.

Il ordonne des remèdes appliqués trop tard.

et l'homme confiant dans son curé-médecin part pour l'éternité (1).

Bien convaincu que toute médecine populaire est plus nuisible qu'utile, je crus mieux faire : je donnai en chaire à mon peuple des notions d'hygiène pratique. J'insistai sur la nécessité d'appeler le médecin dès le début des maladies. Je combattis ensuite les moyens superstitieux de guérison. Bientôt, je vis que j'étais compris, et Picherande perdait moins de malades que beaucoup d'autres paroisses.

J'arrivai, en peu de temps, à être aimé de tout mon peuple. L'expression de la satisfaction d'une paroisse se rend d'ordinaire par cette phrase : « Oh! notre curé, nous ne le garderons pas! Il a trop d'esprit. On lui donnera une meilleure cure. »

Ce mot m'impatientait. Bien convaincu qu'aucune autre paroisse plus importante ne m'était réservée, trop heureux d'être oublié, par cette bonne raison que je ne pouvais guère descendre

(1) Les conciles et Benoît XIV interdisent l'exercice de la médecine aux prêtres, même à ceux qui, antérieurement à leur sacerdoce, auraient fait des études médicales; cette loi ne devrait pas être maintenue si plus tard l'Église appelait au sacerdoce des hommes mariés. Elle ne pourrait mieux confier l'apostolat des champs qu'à des membres, sérieusement chrétiens, du corps médical. Avec le célibat, l'exercice de la médecine est impossible au prêtre.

plus bas en hiérarchie, je craignais que le compliment de mes braves gens ne me portât malheur.

Vers la fin du mois de septembre, j'eus un jour à dîner ceux de mes confrères du pays dont je connaissais à fond la pensée, et qui partageaient mes idées sur la plupart des questions.

Nous causâmes longtemps, dans une intimité absolue, et ce jour-là, plus encore que jamais, je pus me convaincre que le sacerdoce, dans cette nombreuse tribu des curés de villages, a des natures élevées, des esprits droits et de nobles cœurs. Là, l'enveloppe étant toujours un peu rude, le contact avec l'homme de la campagne fait perdre beaucoup des formes polies qu'on aime à trouver dans le prêtre; mais le fond reste bon et juste. Ces hommes comprennent par instinct quelles sont les plaies profondes qui rongent l'Église. Ils en désirent ardemment la guérison, et s'ils pouvaient être écoutés, un monde religieux nouveau sortirait des aspirations de cette démocratie du sacerdoce, comme des immortels cahiers des communes de 1789 sortit le monde social nouveau qui en est encore à ses premiers tâtonnements.

Il faut voir comme ces hommes, dans leur simple bon sens, jugent le despotisme légal sous lequel est écrasé le prêtre, comme ils aspirent à

des temps où des garanties d'indépendance seront données à ce pauvre ilote appelé le curé de village.

Nous fîmes chorus, *inter pocula*, pour flétrir ce dévotisme qui ronge le peu d'âmes chrétiennes demeurées croyantes; ce formalisme qui étouffe les idées élevées de l'Évangile; ce pharisaïsme qui domine maintenant l'Église et en prépare rapidement la dissolution.

On avait trinqué, à Besse, après la fête de Vassivière, à la bonne Notre-Dame. On trinqua chez moi à la haine de l'hypocrisie, à la guerre au pharisaïsme. Là-bas, nous étions le clergé officiel; ici, nous étions une assemblée de frères : *idem velle, idem nolle*.

J'ai gardé un bien doux souvenir de ces humbles amis, porteurs comme moi du bât pesant dans l'Eglise. Je dois dire que, tout en gémissant sur notre servage, en relevant avec vigueur le système d'oppression que les temps modernes ont organisé sur le prêtre, comme sur l'esclave antique qu'il fallait tenir sous le pied pour qu'il ne se soulevât pas, à toute heure, à la voix de quelque Spartacus, il n'y avait pas de fiel dans notre langage. Nous haïssions ce qui est éternellement odieux, ces vices d'ambition, de délation, de flatterie basse qui souillent le clergé. Mais nous n'avions, pour la per-

sonne de nos chefs dans la hiérarchie que de la déférence et du respect. Le vieil évêque auquel presque tous nous devions le sacerdoce était pour nous l'objet d'une grande compassion. Nous le plaignions d'être tombé sous le joug du terrible Dumoyen, qui était son tyran et le nôtre.

Le soir même où nous nous étions épanchés si librement, et où nous nous étions donné, loin des mouchards, la seule joie qu'éprouvent les natures indépendantes, quand elles sont sous le joug, la joie au moins de se plaindre, cette dernière consolation des faibles, il m'arriva une grosse lettre, envoyée par un exprès au curé de La Tour, et que celui-ci m'expédiait à l'instant même. Elle portait le grand cachet de cire de l'évêché de Clermont.

J'eus un coup au cœur; et, avant d'avoir brisé le cachet, une voix intérieure me dit :

— Tu es perdu!

Ah! pauvre prêtre, tu n'as pas assez de toutes tes autres souffrances, de ton isolement, de ta pauvreté, des impuissances de ton ministère, il faut de plus que ce misérable presbytère ne soit pas à toi! Il faut que tous soient libres et que, seul, dans cette Europe civilisée, tu ne sois pas libre, et qu'un caprice, une inimitié, une dénonciation t'arrachent, à l'heure où tu y penses le moins, au petit asile que tu t'es fait, que tu as essayé d'em-

bellir, à ce pauvre jardin que tu as planté, où il est tombé de tes sueurs, où tu as donné de ton amour à cette terre féconde, notre première mère, dans le sein de laquelle il faudra revenir ! Il faut cela, et c'est l'horrible misère de l'Église, inconnue jusqu'à ce siècle, jusque sous l'ancien régime où des droits sérieux rendaient tout pasteur d'âmes inamovible dans son presbytère.

— Dans quel autre recoin du diocèse va-t-on me renvoyer?

Picherande, à ce moment, me parut une grande ville, mon presbytère un palais. On voulait que je fusse moins bien encore.

Je m'étais trompé : je me flattais. Ce que je lus était ceci :

« Monsieur Berthomieux,

« Sur différentes plaintes arrivées à monseigneur, le conseil rassemblé a décidé que votre *exeat* vous serait délivré.

« Vos pouvoirs cessent dès ce jour. Votre successeur est nommé. Le presbytère de Picherande doit être libre pour vendredi prochain, où votre successeur en prendra possession.

« Rendez-vous à Clermont; votre *exeat* est au secrétariat.

« Monseigneur, qui est bon, veut bien vous recommander à l'un de ses révérendissimes collègues.

« Recevez l'expression de mes vifs regrets de vous adresser cette triste nouvelle, que plus de retenue dans votre langage, sur ceux qui sont au-dessus de vous, pouvait facilement vous faire éviter.

« Votre serviteur,

« DUMOYEN, vic. gén. »

— Très-bien! *In cauda venenum.* Souvenir de l'affaire Houpillard! Il m'avait tenu à l'œil, maître Dumoyen.

Ce fut un moment terrible pour moi que celui où j'annonçai cela à ma mère.

Ma mère fut courageuse.

— Il faut se courber, mon fils! Adorons la Providence et ne nous irritons pas.

Sa résignation, si douce, m'arrêta dans ma fureur.

Je sentais mugir en moi la tempête.

— Quel intolérable régime! O pauvre Église, voilà le sort de tes prêtres!

Mais je ne pouvais pas être moins fort que ma mère.

Je dévorai ma honte, et je préparai notre départ.

Nous quittâmes immédiatement Picherande, emmenant notre mobilier sur cette même route que nous avions eue déjà à parcourir, et où ma mère et moi nous avions manqué trouver la mort.

Je jetai en passant un dernier regard sur la majestueuse solitude du lac Pavin, où j'avais eu de si grandes joies de cœur et un moment de profonde faiblesse.

Nous arrivâmes à Clermont.

Ma sentence de proscription, sous le nom d'*exeat*, m'attendait au secrétariat. M. le secrétaire me remit cela avec la même indifférence qu'il l'eût fait d'une dispense de bans ou de tout autre papier d'administration diocésaine. Son visage resta paisible et souriant. L'air des évêchés produit ce phénomène. Le prêtre étant considéré là comme de la chair à paroisses, on jette cela où l'on veut, à droite, à gauche. Sur une recommandation, sur un caprice, en souvenir d'un bon dîner reçu à une cure ou de la garde nationale amenée à la rencontre de Sa Grandeur, l'un sera élevé. Pour une dénonciation, pour un rien, surtout pour une haine, l'autre sera flétri. Comme on a droit de vie et de mort sur ce misérable prolétariat, on ne perd pas une seconde de sa quiétude à se faire l'exécu-

teur de ces hautes œuvres. On est monté le matin à l'autel, très-pieusement, on a parlé d'amour au bon Jésus; puis on a savouré un petit déjeuner confortable, sans s'inquiéter des désespoirs et des souffrances de cet obscur soldat de l'Église, arraché violemment à ses habitudes, à son foyer.

On ne peut pas en vouloir à de tels hommes, qu'ils soient évêques, vicaires généraux, secrétaires intimes ou non intimes, pas plus que le flétri du bagne ne peut en vouloir au garde-chiourme et à l'argousin. C'est le système. On l'a vu appliquer dans l'administration précédente. A part quelques honorables exceptions, cela se pratique ainsi généralement. Une iniquité universelle, quand elle est pratiquée par les représentants de Dieu sur la terre, est réputée une justice.

Il me fallut aller demander à ce pauvre et faible évêque la lettre dont il voulait bien, dans sa profonde charité, me faire l'aumône.

Comme il avait du cœur, et qu'il sentait les sottises que lui faisait faire son vicaire général, il fut réellement affectueux pour moi.

— Vous avez été souvent imprudent, me dit-il, et cela, dans le for extérieur, vous est compté pour des crimes. L'administration ne juge que sur des faits qu'on lui signale et qu'elle peut mal vérifier. Le conseil, je le crois, a été sévère pour

vous. Ne m'en veuillez pas, mon enfant. Je ne puis pas toujours lutter; on me dirait : Gouvernez seul votre diocèse! et cela est au-dessus de mes forces. Je dois donc subir beaucoup de choses. J'ai eu un véritable chagrin de la mesure qui vous a frappé.

Mais je puis adoucir le coup. Un de mes plus dignes amis, auquel j'ai rendu quelques services, et qui ne me refusera pas, vient d'être nommé évêque de Rennes. C'est un pays de foi, comme notre Auvergne. Je vous recommande à lui. Vous serez reçu, je n'en doute pas, dans son beau diocèse.

Ce qui sera capital pour vous, c'est que là vous n'aurez pas à lutter contre la prévention et l'inimitié. Je puis vous parler à cœur ouvert. Dans notre diocèse, vous eussiez eu longtemps à souffrir; là-bas, vous vous ferez une nouvelle patrie. Avec un peu de réserve, et l'expérience par laquelle vous passez vous en donnera, vous serez paisible. Adieu, mon enfant, soyez heureux et pardonnez-moi.

Puis le vieillard m'attirant à lui m'embrassa paternellement et me bénit.

Je sortis, le cœur gonflé, de cette maison épiscopale où je ne devais plus remettre le pied.

La lettre de monseigneur n'était pas cachetée :

c'était une attention délicate du digne évêque. Elle était ainsi conçue :

« Cher monseigneur,

« J'ai à réparer ce que je crois une erreur d'administration ou une sévérité extrême envers l'un de mes prêtres. Vous savez qu'il y a des misères dans tous les évêchés. J'ai dû céder par amour pour la paix. Mais ma conscience me défend de faire une victime. Je vous adresse M. l'abbé Berthomieux, porteur de la présente. C'est un prêtre de mœurs irréprochables. Soyez assez bon pour lui donner un petit poste agréable dans votre diocèse. Vous m'aviez permis de compter sur ce que vous vouliez bien appeler votre reconnaissance. Je la mets à l'épreuve aujourd'hui, bien convaincu que je n'aurai pas fait appel en vain à votre si bonne amitié.

« M. Berthomieux est porteur d'un *exeat* en règle.

« Recevez, cher monseigneur...

« L G., évêque de Clermont. »

Je ne sentis bien toute l'horreur de ma position qu'au moment où il fallut partir. Ma mère s'était

obstinée à me suivre, mon père que ce coup avait frappé, mais qui comptait des protecteurs dans le chapitre, voulut rester quelques années encore à son poste, se promettant de venir finir ses jours auprès de moi en Bretagne.

Je ne dirai pas ce qu'il y eut de douloureux dans ma séparation avec Félicie. Ces déchirements de cœur ne se rendent pas. Quand nous verrions-nous? Nous verrions-nous jamais? Il semblait que tout était calculé par une fatalité cruelle, pour mettre de longues distances entre ces âmes qui se sentaient créées l'une pour l'autre. Madame de Lazerat pleura beaucoup son Lioune. Il vint un moment où, dans nos épanchements intimes, elle laissa percer assez clairement son regret de m'avoir dirigé vers le sacerdoce.

— Oh ! non, mère aimée, reprit vivement Félicie, ne regrettez rien. Il lui manquait pour être plus grand l'auréole de la persécution. Dieu la lui donne, mère, comptons sur sa providence! Il y a souvent, même dès ce monde, une justice.

— Ce sera toujours, dis-je tout bas à Félicie, une expiation.

— Oh ! cruel, ne dites pas cela !

La veille de notre départ, je pris quelques heures pour aller faire mon pèlerinage d'adieu aux lieux de mon enfance que j'avais tant aimés. Je

gravis les pentes escarpées de Royat, j'allai voir les cascades, la belle fontaine, la place et la belle croix gothique, l'église où j'avais été enfant de chœur, le presbytère qui me rappelait tant de souvenirs, la maison de ma grand'mère, où l'on avait dépensé sur ce cher Lioune tant d'amour maternel; je remontai ensuite jusqu'à Fontanet. Mon grand-père n'y était plus. Je retrouvai mes oncles, déjà des vieillards. Je voulus revoir ces prés à pic aux bords du torrent tombant en écumes, dont la grosse voix m'avait si souvent émerveillé. Je me rendis au pied du Puy-de-Dôme. La cabane en planches de Berthomieux, l'ancien guide, était encore là. J'allai baiser, comme un enfant, la pelouse où avaient posé les pieds de Félicie, quand cette âme d'ange avait décidé de mon sort, et m'avait appelé à la grande vie de l'intelligence parmi les hommes.

Je redescendis à Clermont le cœur broyé. Ah! quitter la patrie, la douce patrie! quitter ce sol dont votre chair a été tirée, cet air qui allait à votre poitrine, ces arbres, ces plantes qui étaient la joie de vos yeux, ces chemins familiers à votre enfance, la ville, la grande ville où l'adolescent avait eu tous les enivrements, toutes ces chaudes aspirations d'un cœur qui s'ouvre à l'existence, à l'avenir, après s'être dégagé des ignorances du

premier âge, quitter tout cela! et aller sous un autre ciel où tous vous seraient étrangers, où nul parent ne se retrouverait pour vous, où votre main n'aurait à serrer la main de nul ami; aller là comme un transfuge, reçu par pitié, comme un flétri repoussé de son diocèse, et subissant une sentence pour quelque turpitude de son premier sacerdoce, quelle douleur!

Et ce fut la mienne.

Le roulage emmenait le mobilier de mon presbytère. Il fallut monter dans la lourde diligence de Clérmont qui devait nous conduire à Tours. De là nous prendrions la diligence de Rennes.

J'avais le cœur si oppressé que je traversai Tours sans y voir autre chose que le bureau où nous descendîmes, le restaurant voisin où ma mère et moi prîmes tristement notre nourriture. Quelques heures après, déjà brisés de fatigue, mais ayant hâte de voir fixer notre sort, nous étions sur la route de Bretagne.

DEUXIÈME PARTIE

UN EXIL EN BRETAGNE

MONSIEUR DE RENNES

Monsieur de Rennes, comme on nommait autrefois les évêques en France, me reçut d'abord avec cette politesse gracieuse qu'on a pour les étrangers. Mais à la lecture des premières lignes de la lettre de son collègue de Clermont, il se renfrogna, et jetant presque le papier sur le bureau du cabinet d'affaires où il m'avait reçu :

— Mais, il n'y pense pas, ce cher monseigneur! Nous sommes ici dans le pays des prêtres; nous en produisons au delà du besoin! Il ne m'est pas possible... Mon Dieu! que je suis contrarié! Je voudrais pourtant bien être agréable à ce saint évêque.

Puis s'arrêtant, il me regarda.

— Puisqu'il n'y a rien sur vos mœurs, c'est probablement quelque lutte pour affaire administrative ?

— Nullement, monseigneur.

— A quoi votre évêque fait-il donc allusion ?

— Je vous le dirai franchement, monseigneur, j'avais un ennemi personnel dans le vicaire général dirigeant.

— Tant pis ! Il faut toujours être soumis. Ce n'est pas une très-bonne note.

Il s'arrêta encore. Il feuilleta quelques papiers, regarda une carte du diocèse de Rennes.

J'étais là debout. Il ne me fut pas dit : asseyez-vous !

— Oui, reprit-il, vraiment le vénérable évêque abuse. Sans doute, je lui suis reconnaissant ; mais je suis administrateur avant tout.

Il y a tant de diocèses qui ont peu de prêtres. Vous ne connaîtriez ailleurs personne qui put vous protéger ?

— Non, monseigneur.

— Vous comprenez mon embarras...

C'était le moment de la crise. J'étais perdu. Où aller, si j'étais repoussé de Rennes ?

— Enfin ! reprit-il, je vous placerai. Je ne puis pas refuser ce vieil ami.

Je respirai.

Puis reprenant quelques papiers qu'il feuilleta encore :

— Vous avez de la chance. Le seul poste vacant dont je puis disposer est Servon. C'est joli : bonne paroisse, beau presbytère. Revenez dans une heure au secrétariat ; vous y trouverez votre nomination. M. le curé de Châteaugiron, votre doyen, vous installera dimanche. Je vais lui écrire. Adieu, monsieur le curé. Tâchez de faire le bien.

M. Bouville, que les âmes pieuses de Rennes appelaient monseigneur de Bouville, était, comme la plupart de nous tous dans le clergé, le fils d'un paysan. Il était de Normandie, un peu hybridé de Bretagne. Il mêlait la vivacité bretonne à l'habileté proverbiale des Normands. C'était un homme grand, à figure osseuse, aux cheveux plats et blonds, portant sûr son visage son passe-port de vraie paysannerie, mais masquant avec adresse ce vice originel par un aplomb parfait, qui lui donnait une singulière aisance : on pouvait prendre cela pour de la dignité.

C'était un homme assez ignorant sur beaucoup de choses; mais administrateur, nullement homme de parole, nullement homme de plume, sinon pour les paperasseries administratives; tel absolument que les aimait pour l'épiscopat le gouvernement de Louis-Philippe. Il devait faire rapidement

fortune. Après quatre ans d'épiscopat, nous le vîmes quitter la Bretagne, qu'il trouvait trop froide, avait-il représenté humblement à la pieuse reine Amélie, pour sa petite santé. On ne voulait pas se priver d'un homme si dévoué, dont les préfets de Rennes, les généraux de divisions, les présidents de cour, les recteurs d'académie faisaient un si grand éloge. Il fallut lui donner de l'avancement. Il fut nommé archevêque de l'une de nos plus grandes villes de France. Dès lors il se porta mieux, et, trois ou quatre ans plus tard, il reçut la barette de cardinal.

C'était maintenant mon seigneur et maître. Il ne me parut pas méchant. Seulement, il avait un programme, et malheur au prêtre qui le gênait dans ce programme, c'était de n'avoir jamais un conflit avec l'autorité, au sujet de ses curés. Pas de conflits, c'était une bonne note permanente au ministère ; c'était l'archevêché, le cardinalat.

Cet ambitieux qui convoitait la pourpre et trouvait Rennes trop peu de chose pour sa grandeur, ne parlait dans ses mandements, dans ses lettres circulaires au clergé, dans ses allocutions pendant ses tournées épiscopales, que de sa tendresse pour cette chère Bretagne, de son bonheur de vivre dans cette contrée si catholique, et d'y dormir un jour en paix, en mêlant sa cendre à

celle de ses saints et illustres prédécesseurs. Style de mandement. Mais les bonnes femmes étaient édifiées. Elles disaient, avec une componction touchante : Oh! il n'est pas ambitieux, monseigneur!

J'écrivis à la hâte, de Rennes même, à Félicie, que le pauvre exilé avait provisoirement un abri, pour lui et pour sa mère, et qu'elle pouvait m'écrire à Servon.

Tout se passa bien. Mon installation se fit; et je me trouvai dans un monde nouveau.

Cette partie de la Bretagne est peu accidentée. Elle est traversée par la Vilaine, petite rivière qui a de petits affluents, mais dont le large bassin est occupé par de nombreuses prairies, ce qui fait, avec des bois assez garnis, la richesse de la contrée. Un pays boisé, qui a des prairies émaillées de fleurs est toujours beau. Je vis que je me plairais à Servon. Je vois encore de là mon église fort insignifiante, que dominait un clocher pointu comme une broche, tout en bois et recouvert d'ardoises noires. L'évêque ne m'avait pas menti, j'avais un joli presbytère. Il faut même dire à l'éloge de l'évêque qu'il m'avait été favorable. Il pouvait déplacer un autre curé, mal logé dans une paroisse misérable, lui donner de l'avancement, et me jeter à sa place dans un bouge.

J'eus un moment la pensée outrecuidante que ma mine ouverte, mon regard franc lui avaient plu. Je sus plus tard que je me vantais à tort, et que je n'avais exercé sur lui aucune séduction. Seulement la lettre de son digne collègue de Clermont était venu le prendre à l'improviste. Dans sa mauvaise humeur, pressé d'en finir, il n'avait pas même voulu porter l'affaire au conseil. J'avais bénéficié de son impatience.

Je sus qu'on avait dit au conseil : Monseigneur pouvait donner Servon à un diocésain, et jeter ailleurs cet étranger.

Sainte fraternité sacerdotale!

II

LA CIRCULAIRE ÉPISCOPALE

Le curé de Château-Giron était mon supérieur dans l'ordre hiérarchique, puisqu'il était curé du canton dont Servon est une succursale. J'acquis la certitude, au premier coup d'œil, que je ne trouverais pas en lui un ennemi. C'était un excellent homme, il s'occupait de sciences, de recherches archéologiques et littéraires; or les savants sont, en général, une espèce très-inoffensive.

L'accueil que je reçus de MM. les succursalistes mes voisins fut assez froid. Les Bretons se souviennent encore que la Bretagne était autrefois une nation, et ils n'aiment pas voir arriver parmi eux des étrangers.

Quelques jours après mon arrivée à Servon, le

vieux curé de Château-Giron m'invita à dîner avec quelques-uns de mes confrères. Pendant que nous étions à table, le facteur arriva avec une missive cachetée aux armes de Sa Grandeur le nouvel évêque de Rennes. Le curé en prit immédiatement connaissance, et nous nous aperçûmes qu'à mesure qu'il la lisait, il fronçait légèrement le sourcil.

— Messieurs, nous dit-il, Monseigneur m'envoie une lettre destinée à être lue en chaire, dimanche prochain, à la messe de paroisse. En rentrant dans vos presbytères, vous en trouverez une semblable.

— Ah! ah! dit le curé de Dingé, mon prédécesseur à Servon, et quel est l'objet de la circulaire de notre pieux et savant évêque?

Pour le curé de Dingé, tous les évêques étaient savants et pieux.

— Pieux, je n'en doute pas, dit le curé; mais pour savant, c'est autre chose. Je lui ai parlé de mes travaux sur les différents dialectes bretons. Je lui ai démontré que nous avons une langue nationale; j'ai établi la parenté de cette langue avec le latin, le grec et le sanscrit. Au quinzième siècle, nous avions des dictionnaires et une littérature. Nous possédons des traités de casuistique plus anciens encore, et ils valent certainement la *Somme* de saint Thomas. Il m'a paru très-indifférent à ces

questions d'un si grand intérêt, et il m'a avoué qu'il n'avait jamais lu une ligne des travaux de dom Lobineau et de dom Maurice sur la Bretagne.

Le curé de Château-Giron, comme tous les savants qui se sont consacrés à une seule étude, et ne voient rien au delà, ne comprenait pas qu'on pût être savant sans connaître à fond l'histoire de la Bretagne et des antiquités celtiques.

— Quant à la circulaire, messieurs, continua le bon curé, voici ce dont il s'agit. Vous le savez, nos excellents Bretons n'ont qu'un seul défaut : celui de s'enivrer toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion. Nous n'avons pas de vignes en Bretagne, et ce vin, que notre sol se refuse à produire, leur paraît, ce qu'il est en effet, quelque chose d'excellent.

Et, disant cette parole, M. le curé, comme pour s'en affirmer à lui-même la vérité, se versa un verre de vin de Saumur et le savoura lentement; et reposant son verre, il ajouta :

— Si nos paysans connaissaient la Bible, ils diraient, avec le Psalmiste, que « *le vin réjouit le cœur de l'homme.* » Malheureusement pour eux, aux foires, dans les cabarets, où ils vont les dimanches, après vêpres, ils boivent d'affreux vin frelaté qui réjouit peu le cœur, mais qui porte beaucoup à la tête. Il arrive souvent qu'en ren-

trant chez soi les jambes chancelantes, les yeux troublés par les fumées de l'ivresse, on veut soit franchir un *échalier* un peu élevé, soit passer à gué un ruisseau auquel aboutit le sentier qui doit abréger le chemin; le pied, posé à faux, glisse; l'homme tombe; et dans ce ruisseau, où il n'y a pas quelquefois deux pieds d'eau, la mort devient inévitable. Les chutes, quelles qu'elles soient, déterminent souvent des congestions cérébrales, et cette année, dans le diocèse, il y a eu un grand nombre de morts subites qui n'ont pas eu d'autre cause.

Notre évêque, connaissant l'esprit profondément religieux des Bretons, sachant quelle importance ils attachent aux honneurs de la sépulture chrétienne, croit faire merveille en nous intimant l'ordre de ne pas enterrer à l'église ceux de nos paroissiens morts par accident, toutes les fois que cet accident aura été la suite d'un état d'ivresse.

— Cela, dis-je, n'est pas toujours facile à constater.

— Non, sans doute, répondit le curé, et sa circulaire n'est bonne qu'à nous créer de nouveaux embarras.

— Il faudra pourtant bien se conformer aux ordres de Sa Grandeur, dit le curé de Dingé.

— Sans doute on s'y conformera quand il y

aura lieu et qu'on ne pourra pas faire autrement, mais cette belle ordonnance n'empêchera pas un homme sur mille de s'enivrer.

En rentrant à la cure, j'y trouvai la circulaire. Je la lus en chaire, à la messe paroissiale, le dimanche qui en suivit la réception. Je fis ensuite un petit sermon contre l'ivrognerie; il fut écouté avec beaucoup d'attention; et comme mes paroissiens étaient d'excellents chrétiens, tous se promettaient, j'en suis sûr, d'éviter les séductions du cabaret. Mais, hélas, je pus me convaincre le soir, que ceux-là mêmes qui m'avaient paru le plus touchés par mon exhortation pathétique, corollaire de la lettre de Sa Grandeur, avaient oublié complétement et les prescriptions de l'évêque et le sermon.

Il faut autre chose que des circulaires pour changer les mœurs d'un peuple; il faut avant tout l'arracher à l'ignorance, cette ennemie mortelle de toute civilisation.

J'étais depuis trois mois à Servon : mes Bretons continuaient à être assidus, tous les dimanches, le matin à l'église et le soir au cabaret. Mais, somme toute, c'étaient des cœurs honnêtes. Leurs mœurs étaient pures; et si je ne disais pas avec un homme de beaucoup d'esprit : « Saints ivrognes, priez pour nous! » je n'en rendais pas moins justice à

mes paroissiens et je me plaisais au milieu d'eux.

J'aimais surtout un beau vieillard, le père Yvon; il avait élevé, chrétiennement, une nombreuse famille, et la commune, tout entière, le tenait dans une grande estime. Il avait un bon sens pratique qui lui faisait donner dans les circonstances difficiles d'excellents conseils, et à Servon on ne décidait rien de grave sans dire auparavant : — Allons consulter le père Yvon.

Je voudrais pouvoir dire que ce modèle des patriarches, ce Nestor breton, était tout à fait exempt du vice de l'ivrognerie; hélas! il n'en était pas ainsi. Le père Yvon n'allait jamais le dimanche au cabaret; mais sa vertu ne pouvait atteindre un degré plus héroïque. Quand il assistait à un mariage, voire même à un enterrement, suivi ou précédé d'un repas, quand il allait aux foires vendre ses bestiaux, le brave homme ne se refusait pas le plaisir de boire à la santé de ses hôtes et de se rafraîchir après une marche pénible. Il finissait par ne plus compter les rasades, et le pauvre père Yvon, en sortant de table, avait les yeux hors de la tête. Son chapeau à larges bords était crânement mis de travers; sa belle chevelure blanche flottait en désordre; il chantait des refrains guillerets et essayait quelques pas des

danses bretonnes dans lesquelles il avait excellé autrefois; mais comme les jambes manquaient de solidité, il lui fallait se retenir au bras d'un voisin réduit à peu près à l'état où il se trouvait lui-même.

Le lendemain, le père Yvon se souvenait confusément de ce qui s'était passé la veille. Il en était un peu honteux; mais comme il était reconnu qu'il avait toujours été le plus sobre des habitants de Servon, il n'en avait pas moins, malgré ses peccadilles, le sentiment de sa supériorité morale.

Le père Yvon m'était très-utile; il me faisait connaître le pays, le caractère de ses habitants. Tous les dimanches soirs, il venait à la cure; je lui faisais toujours boire un verre de vin de Chanturgue, il le savourait avec volupté; mais quand je lui en offrais un second, il refusait. — Non, non, monsieur le curé, ce vin-là est trop précieux pour le prodiguer ainsi. Ah! si notre chère Bretagne en produisait de semblable!

Depuis la circulaire de l'évêque de Rennes, pas un prêtre ne s'était encore trouvé dans la nécessité d'en faire exécuter les prescriptions; on s'était beaucoup enivré; mais le Dieu des ivrognes avait jusque-là préservé ses dévots de tout accident.

Nous étions arrivés au mois de septembre,

époque où se tenait, à Château-Giron, l'une des foires les plus importantes de la Bretagne.

Le père Yvon exploitait une ferme considérable. Il s'était rendu à la foire pour vendre ses bœufs. Le soir, assez tard, un de ses fils vint à la cure pour me demander si j'avais vu son père.

— Non, lui dis-je. Comment n'êtes-vous pas revenus ensemble de Château-Giron?

— Monsieur le curé, vous savez que ma femme est malade. Notre marché terminé, j'ai laissé mon père pour recevoir l'argent, et, sans prendre même le temps de boire un verre de cidre, je suis revenu chez moi.

— Quelle heure était-il?

— Quatre heures. Il en est bien neuf à présent. Tous nos voisins sont revenus; ils m'ont dit qu'ils avaient laissé mon père à l'auberge. Le grand Pierre voulait l'attendre : — Je reviendrai seul, lui a dit mon père.

— Seul! avec une forte somme d'argent sur lui, ce n'est pas prudent.

— Oh! monsieur le curé, il n'y a pas de voleurs dans le pays. J'espérais que mon père était entré chez vous. Je vais à présent voir sur la route si je le rencontrerai.

— Je vais y aller avec vous.

Comme nous sortions du presbytère, nous ren-

contrâmes le percepteur. Il revenait, lui aussi, de Château-Giron. Il avait trouvé le malheureux Yvon mort dans un fossé. Son corps ne lui parut porter aucune trace de violence. Dans une de ses poches était la bourse de cuir renfermant, intacte, la somme qu'il avait touchée.

On comprend la douloureuse émotion causée par le récit du percepteur. Le maire, le garde-champêtre, le médecin, les enfants d'Yvon, moi et une grande partie des habitants du village, nous nous rendîmes au lieu désigné. Nous retirâmes le cadavre du fossé, car c'était bien un cadavre, et le médecin déclara qu'Yvon était mort d'une attaque d'apoplexie déterminée par l'ivresse, ce qui n'étonna pas ceux de ses voisins qui l'avaient laissé à Château-Giron. Tous s'accordèrent à dire qu'après avoir été payé, il s'était remis à table et avait demandé à boire, bien qu'il eût déjà, selon l'expression du pays, attrapé une *fameuse pomme*. Malgré leurs instances pour le faire revenir avec eux, il s'était obstiné à rester là.

— Ah! Seigneur mon Dieu! vint me dire le lendemain une dévote, mademoiselle Perrin, qui marchait entre la quarantaine et la cinquantaine; mais qui pour rien au monde n'eût consenti à dire son âge. Ah! mon Dieu, quel malheur pour la paroisse que le père Yvon soit mort ainsi!

— C'est en effet un très-grand malheur, mademoiselle.

— Et quand on pense qu'il ne pourra pas être enterré à l'église !

— Eh ! pourquoi donc, mademoiselle, Yvon ne serait-il pas enterré à l'église?

— Comment, monsieur le curé, avez-vous donc oublié la lettre de Monseigneur, et devant un scandale aussi patent, pouvez-vous vous dispenser de faire votre devoir?

Mademoiselle Perrin, toute-puissante sur l'esprit de mon prédécesseur le curé de Dingé, avait la prétention de se mêler des affaires de la paroisse et de gouverner le curé. Cela ne pouvait pas me convenir; et je lui répondis fort sèchement.

— Je vous ferai observer, mademoiselle, que c'est ici le cas de dire : la lettre tue et l'esprit donne la vie. Yvon a été pendant soixante ans l'exemple de Servon. Ses fils sont, comme lui, de bons et honnêtes chrétiens; ses filles, de respectables mères de famille, je n'irai certes pas contrister ces braves gens, en refusant à leur père la sépulture ecclésiastique.

— Yvon est pourtant mort en état de péché mortel !

— Mademoiselle, si vous n'étiez pas très-ignorante, du moins je le suppose, en théologie, je

vous ferais comprendre que l'acte qui a déterminé la mort d'Yvon n'est probablement pas un acte humain; donc, il n'y a pas eu péché mortel. D'ailleurs, mademoiselle, Dieu seul a le droit de juger les morts.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire avec votre acte humain.

— Je n'en suis pas surpris,

— Si vous vouliez m'expliquer votre pensée?

— C'est inutile, vous n'en deviendriez pas plus tolérante pour cela.

— Mais enfin la circulaire de monseigneur de Bouville!

— Monseigneur Bouville me jugera. Je vous prie d'avoir un peu moins de zèle dans des choses qui concernent seulement votre curé. Ce zèle pourrait bien n'avoir pas un mobile aussi pur que vous voudriez me le persuader.

— Comment, monsieur le curé! Que voulez-vous dire par là?

— Eh bien! le père Yvon n'aimait pas les dévotes : il vous a souvent dit, car il avait une rude franchise, une franchise bretonne, que vous feriez mieux de soigner votre père et votre grand-père que de passer toute la matinée, et de longues heures de l'après-midi, à l'église. Et il avait raison. Il aurait pu ajouter que vous feriez mieux aussi de

vous occuper beaucoup de l'intérieur de votre maison et pas du tout de la paroisse. En vous disant cela, je sais très-bien que je vous mets en colère; mais que voulez-vous? les Auvergnats ne sont pas beaucoup plus traitables que les Bretons.

Ma dévote me lança un regard foudroyant et sortit sans ajouter une parole. Je m'étais débarrassé de ses importunités, mais je m'étais fait d'elle une ennemie implacable.

Le lendemain, le père Yvon fut enterré à l'église, et tout le village assista à la cérémonie.

Je n'avais nullement eu l'intention de faire un acte d'insubordination, j'avais suivi les inspirations de ma conscience. Je croyais avoir rempli mon devoir et je fus très-surpris en recevant, huit jours après, une lettre du secrétaire de monseigneur. On m'intimait l'ordre de me rendre immédiatement à l'évêché.

Tout prêtre qui reçoit une semblable missive commence d'abord par trembler : il est si rare qu'on nous appelle pour recevoir des compliments! On fait bien vite son examen de conscience, et si l'on y trouve quelque chose de grave, on se dit :

— Comment diable a-t-on pu savoir cela? Allons! je suis perdu. Quel parti prendre? Nierai-je ou me rendrai-je à merci? Le premier parti est le

plus sûr. Il suffit pour se décider à le prendre de se reconnaître une dose suffisante d'effronterie, et, neuf fois sur dix, on réussit.

Quant à moi, mon examen de conscience fait, je ne trouvai rien dans ma conduite qui me parut mériter une semonce épiscopale, et je partis pour Rennes, avec la satisfaction de me sentir, comme Bayard, sans peur et sans reproche.

L'abord de Sa Grandeur fut froid et hautain. Lorsque j'entrai, il me toisa de la tête aux pieds ; et, sans m'inviter à m'asseoir, il me dit du ton le plus sec ;

— Monsieur Berthomieux, avez-vous reçu ma circulaire datée du 24 mai?

— Oui, Monseigneur.

— Vous l'avez lue en chaire?

— Oui, Monseigneur.

— Vous connaissiez donc parfaitement mes intentions?

— Oui, Monseigneur, dis-je cette fois avec un peu d'hésitation.

Je commençais à comprendre.

— Alors, monsieur, comment se fait-il que vous ayez enterré, il y a huit jours, un de vos paroissiens mort par un accident qui n'a pas eu d'autre cause que l'ivresse?

— Monseigneur, je n'avais pas cette certitude.

— Le médecin a déclaré devant tout le village que la mort de ce malheureux était la suite de son intempérance.

— Les médecins n'ont pas le privilége d'être infaillibles. La constitution du père Yvon était apoplectique au plus haut degré : je lui avais conseillé de se faire saigner. Il m'était donc permis de supposer que sa mort avait été très-naturelle, et j'ai cru, dans cette circonstance, devoir interpréter votre circulaire d'après la maxime : *Favores sunt ampliandi, odia sunt restringenda.*

— Monsieur, vous n'êtes pas à Servon pour faire de la science médicale, ni pour interpréter mes circulaires. Votre vénérable évêque de Clermont manque d'énergie avec ses prêtres, et, sans son grand vicaire, sa faiblesse produirait des effets déplorables. Sachez que je suis d'un tout autre caractère. Pour moi, mon clergé est un régiment, et quand je lui dis de marcher, il faut qu'il marche.

— Je conviens, Monseigneur, que je n'avais jamais envisagé les rapports des curés avec leurs évêques sous ce point de vue.

— D'abord, monsieur l'abbé, vous n'êtes pas curé : vous êtes desservant, rien de plus, veuillez vous le rappeler. Ceci posé, je vous prie de me dire comment, dans votre sagesse, vous comprenez vos rapports avec l'autorité supérieure.

— Monseigneur, il me semble que la formule même des lettres que vous nous adressez indique ces rapports. Nous y sommes désignés, même nous, humbles desservants, comme vos chers coopérateurs.

— Et c'est en raison de cela que vous m'avez désobéi?

— Je n'ai pas eu la pensée de vous désobéir. J'ai cru, qu'appelé à coopérer avec mon évêque, en cherchant à faire le bien des âmes, dans la petite localité qui m'est confiée, je pouvais, en raison de cette coopération, avoir une certaine initiative.

— Vous vous êtes trompé,

— Je m'en aperçois. Toutefois permettez-moi de faire observer à Votre Grandeur qu'Yvon n'avait point l'habitude de s'enivrer, qu'il avait toujours été le modèle de la paroisse, et que j'aurais mécontenté toute la population si j'avais refusé les prières de l'Eglise à cet honnête homme.

— C'est précisément parce que cet homme jouissait de l'estime générale que le refus d'inhumation eût été une leçon terrible et salutaire.

Une autre fois, monsieur Berthomieux, souvenez-vous que je ne connais qu'une manière de coopérer avec moi : c'est l'obéissance. Voilà ce que j'ai voulu vous dire moi-même. Retournez dans votre paroisse et tâchez de faire oublier le

scandale de votre insubordination. Je sais que vous avez contristé les âmes pieuses de Servon.

Et, se levant, l'évêque me salua.

Mon audience était terminée.

Je me retirai en me disant : Je les connais les âmes pieuses de Servon : ce sont mademoiselle Perrin, sa noble amie madame Thorin de Kérouare, et deux ou trois autres femmes de cette espèce.

Je rentrai chez moi avec une expérience de plus. Je savais à n'en pouvoir douter ce que sont, pour les évêques, leurs chers coopérateurs. On les nomme ainsi en langage officiel, mais il ne se rattache à cette formule aucun sens pratique. L'esprit de la Compagnie de Jésus a passé dans le clergé séculier, et le *perinde ac cadaver* nous est imposé, par les hauts et puissants seigneurs, comme aux moines dans le cloître.

Je me consolai de ma mésaventure, en espérant qu'un cas semblable à celui qui m'avait valu une si rude mercuriale ne se présenterait plus dans ma paroisse. Je me rappelai le proverbe : *Il y a un Dieu pour les ivrognes.* Il ne me restait plus qu'à le prier pour les miens. Sans doute mes prières ne furent pas très-ferventes : car, trois semaines plus tard, je me trouvai dans un nouvel embarras.

III

DEUX DÉVOTES

Il y avait, à un kilomètre de Servon, un petit château d'architecture moderne appartenant, depuis trois ans, à un industriel enrichi qui avait épousé la fille d'un pauvre gentilhomme breton. Il avait obtenu l'autorisation de joindre à son nom celui de sa femme; et il avait fait sculpter les armoiries de celle-ci sur toutes les portes de son château, voire même sur celles de ses écuries et de ses granges. Après cela il se crut d'aussi bonne maison que pas un des gentilshommes ses voisins, et il trouva que pour vivre noblement il lui fallait devenir, comme Nemrod, un grand chasseur devant Dieu, et de plus un buveur déterminé.

Sa femme était une créature des plus insigni-

fiantes. Sa misère lui avait fait contracter, dans sa jeunesse, des habitudes parcimonieuses qu'elle avait conservées dans sa nouvelle position. Le luxe qui l'entourait l'effrayait. On ne pouvait pas faire, disait-elle, de semblables dépenses sans se ruiner : et tandis que M. Thorin de Kérouare, son mari, menait la vie à grandes guides, elle économisait, sur tous les détails dont elle était chargée, d'une manière sordide. Il en résultait que le peuple la détestait à cause de son avarice et qu'il méprisait son mari, qui ne se contentait pas de chasser et de boire, mais encore cherchait à mettre à mal la vertu de ses vassales et prétendait exercer le droit du seigneur.

J'allais très-rarement au château, bien que M. Thorin de Kérouare m'eût fait l'honneur de me dire que lorsqu'il était dans ses terres le couvert du curé était mis tous les dimanches à sa table. Je l'avais remercié, me promettant bien de ne pas abuser de cette faveur.

Il faut convenir qu'il était aussi généreux que sa femme était avare, et, comme il tenait à jouer au grand seigneur, il ne calculait pas la dépense quand il s'agissait de se donner ce plaisir. Or, un dimanche qu'il assistait à la messe, il remarqua que l'église de Servon était pauvre et qu'elle n'avait d'autre luxe qu'une excessive propreté. M. Thorin

de Kérouare se prélassait ce jour-là dans un banc seigneurial qu'il avait fait sculpter à Paris. Les armoiries des Kérouare n'y avaient pas été oubliées. Il trouva que cette magnificence contrastait trop avec la simplicité de l'église; et comme le marquis de C... et le comte de B..., ses voisins, avaient fait restaurer leurs églises paroissiales, il résolut de les imiter et surtout de les surpasser. En conséquence de ce beau zèle, nous eûmes un autel en marbre, des vitraux de couleur, de beaux chandeliers, un ostensoir en vermeil et des ornements plus beaux que ceux des chanoines de la cathédrale de Rennes. Ma mère, je le remarquai, fut singulièrement flattée, en me voyant officier avec une chasuble en drap d'or.

Mademoiselle Perrin était l'amie intime de madame Thorin de Kérouare. La noble dame n'avait jamais vécu dans le grand monde; elle avait conservé les habitudes de commérages qu'elle avait prises à Château-Giron. Elle avait été élevée là avec mademoiselle Perrin, et quand elle arrivait au château, son ancienne amie allait s'y établir des semaines entières. Comme elles étaient très-dévotes, je devrais dire très-bigotes, elles s'occupaient à toutes sortes de petites pratiques religieuses. C'était le moment où, grâce à l'intervention des jésuites, on commençait, en France, à

tourner les esprits vers le dévotisme. On venait d'inventer sainte Philomène et la médaille miraculeuse auxquelles devaient succéder Notre-Dame de la Salette et Notre-Dame de Lourdes. Madame de Kérouare et mademoiselle Perrin lisaient ensemble les petits livres, répandus à profusion, qui traitaient des merveilles de la médaille et des mérites de sainte Philomène. Les deux dévotes acceptaient sans broncher les faits les plus étranges. Elles croyaient fermement que sainte Philomène allait porter la nuit des bonbons aux petites filles bien sages et que d'horribles mécréants s'étaient convertis uniquement parce que leurs femmes avaient placé, à leur insu, la médaille miraculeuse dans la doublure de leurs vêtements.

— Hélas! disait madame de Kérouare en soupirant, j'ai mis dans tous les habits de mon mari non-seulement la médaille, mais encore une image de sainte Philomène, et pourtant il ne se convertit pas!

— Il faut toujours espérer, madame. Sainte Philomène est bien puissante, et la médaille a fait de plus grands miracles que celui-là. D'ailleurs, M. de Kérouare n'est pas précisément un impie; il ne pratique pas encore, c'est vrai; mais, voyez quel zèle il a mis à réparer et à embellir notre église!

— Oui, répondait en soupirant encore plus fort madame Thorin de Kérouare, et Dieu sait l'argent que tout cela a coûté! Une bonne confession aurait bien mieux valu. Quand je pense, ma chère amie, qu'il me faut toujours trembler pour mes femmes de chambre et pour les filles de mes fermiers. Je ne puis pas tout vous raconter, vous le comprenez.

— Oh! certainement, il y a de ces choses...

Et la vieille fille baissait modestement les yeux.

Des entretiens pieux, on passait à la médisance.

Pour les dévotes, la transition est facile, et lorsque le curé n'est pas dans les bonnes grâces de ces saintes âmes, il peut être certain qu'il a toujours une large part dans leurs conversations.

— Oh! madame, disait mademoiselle Perrin, nous avons bien perdu quand on nous a ôté le pieux abbé Rival pour le mettre à Dingé.

— C'est un avancement pour lui, chère amie. Dingé est bien plus considérable que Servon.

— Sans doute, il pourra là, faire immensément de bien. Mais, mon Dieu, quel homme on nous a donné ici pour le remplacer. Il manque de zèle, madame, je dirai même qu'il manque de piété. J'ai voulu lui parler des projets de son prédéces-

seur au sujet de différentes confréries qu'il voulait établir dans la paroisse, de pieuses associations à former. Que croyez-vous qu'il m'a répondu?

— Je n'en sais rien. Peut-être qu'il n'avait pas le temps de s'en occuper. Il aime mieux cultiver les fleurs de son jardin que de travailler à la vigne du Seigneur.

— Sa réponse ne signifiait pas autre chose. Mademoiselle, m'a-t-il dit, il y a une confrérie, une association qui existe dans l'Eglise depuis dix-huit cents ans. C'est celle-ci, que le prêtre doit tenir à consolider dans les contrées où il en reste encore quelques vestiges, comme dans notre pieuse Bretagne, et à prêcher dans les pays où elle a disparu, et où l'on ne comprend plus le sens de la parole qui l'a établie.

— Que voulait-il dire par là?

— Je le lui ai demandé.

— Et que vous a-t-il répondu?

— « Cette association, cette confrérie, m'a-t-il dit, c'est celle que le Christ a établie, dans le monde, en créant la société chrétienne. Sa formule est celle-ci : Aimez Dieu, aimez vos frères. Les premiers chrétiens n'ont pas connu d'autre manière de s'associer. Cependant, comme l'amour de la nouveauté est une des passions du cœur humain, alors que depuis plus de soixante ans le chris-

tianisme était établi et que le dernier des apôtres vivait encore, les chrétiens lui disaient : — Père, enseignez-nous quelque chose de nouveau. Et l'apôtre leur disait : — Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. Plus tard, on revenait à la charge, le zèle indiscret de ceux qui veulent faire la loi à leurs pasteurs est de tous les temps; mais l'apôtre, qui ne savait rien de mieux que l'enseignement de son divin maître, répétait : — Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. Eh bien, mademoiselle, je n'en sais pas plus long que l'apôtre saint Jean, je ne vois rien au-dessus de la parole du Christ. Et quand l'humanité aura compris cette parole, il y aura une grande et belle confrérie, et c'est celle-là que nous devons chercher, avant tout, à réaliser. »

Voilà, chère amie, la réponse de M. l'abbé Berthomieux.

— Allons, nous avons un curé bel-esprit et philosophe.

Mademoiselle Perrin et le curé de Dingé savaient mieux que personne, et pour cause, quels désagréments m'avait valus à l'évêché mon interprétation de la circulaire épiscopale, et l'on peut croire que cette aventure défraya, pendant plusieurs jours, l'entretien des deux dévotes.

Il serait difficile de s'imaginer quelle place les

petites choses tiennent dans la vie de certaines femmes. On connaît les procédés de la pharmaceutique des homœopathes, et comment on arrive, de dilution, en dilution à des doses infinitésimales. L'acte le plus insignifiant, une parole provoquent dans les petits esprits un travail en sens inverse : la dose infinitésimale, en s'éloignant du point de départ, prend des proportions étranges, et parce que je m'étais un peu moqué de mademoiselle Perrin et de ses grimaces dévotieuses, je ne pouvais être, à ses yeux et à ceux de son amie, qu'un mauvais prêtre.

Mais pendant que les deux femmes devisaient des intérêts spirituels de la paroisse, compromis par mon peu de zèle, M. Thorin chassait et donnait des repas homériques auxquels il convoquait le ban et l'arrière-ban de la noblesse et de la bourgeoisie : car il faut rendre cette justice à M. Thorin que, malgré sa manie des écussons, il condescendait volontiers à se griser avec ses anciens amis. Sa femme faisait froide mine à ces petites gens ; mais M. son époux lui disait : — Ils sont riches, ils sont de bons vivants; et je ne vois pas pourquoi vous me chercheriez querelle au sujet de mes amis, lorsque je vous passe votre bigote. Mademoiselle Perrin ne descend pas de Conan Mériadec, que je sache.

Or, il arriva qu'un de ces festins de chasseurs se prolongea fort avant dans la nuit. M. Thorin de Kérouare avait laissé sa raison au fond de son verre dès le commencement du repas. Jamais il n'avait débité tant d'extravagances, de propos libertins, de railleries sur les choses les plus sacrées. Plus il buvait, plus il prétendait, malgré les observations de quelques-uns de ses convives, qu'il pouvait boire encore, et au dessert, pour couronner le tout, il saisit un flacon d'eau-de-vie et paria qu'il le viderait d'un trait sans que sa raison en fût troublée. Un de ses dignes amis ne manqua pas de tenir le pari. M. Thorin prit le flacon, but l'eau-de-vie sans en laisser une goutte, et il se leva en disant :

— J'ai gagné cent louis.

Puis il chancela, s'affaissa sur lui-même. Quand on le releva, il était mort.

On comprend l'impression produite par ce triste événement, dont tous les détails furent connus le lendemain.

Madame Thorin ne supposa pas, un instant, qu'un petit curé de village pût concevoir la pensée de refuser l'entrée de son église à la dépouille mortelle de très-haut et très-puissant seigneur Thorin de Kérouare. En principe, elle avait raison, les refus de sépulture me paraissent odieux,

c'est un reste de la barbarie du moyen âge. Heureusement que les lois canoniques, promulguées à cette époque, tombent de plus en plus en désuétude. Je n'admets le refus de sépulture que dans le cas très-rare où le défunt a, pendant sa vie, constamment vécu en dehors de l'Eglise et a déclaré, formellement et publiquement, dans sa dernière maladie, ne vouloir ni du prêtre à son lit de mort, ni des prières de l'Eglise après son décès. Dans ce cas, la volonté du mourant doit être respectée, et, si la famille en juge autrement, le prêtre est dans son droit en refusant d'admettre aux honneurs de la sépulture catholique, celui qui n'a voulu ni vivre ni mourir en catholique et dont le dernier mot a été celui-ci : Pas de prêtres à mon enterrement.

Mais pour le malheureux Thorin, il n'était impie que sous l'influence de l'ivresse. A la vérité, il ne paraissait guère à l'église que deux ou trois fois pendant les six mois de sa villégiature, et une partie de chasse lui paraissait préférable à une messe; mais il ne se posait nullement en ennemi de l'Église, et quand le prêtre faisait un appel à sa bourse, soit pour une œuvre de charité, soit pour une œuvre pieuse, il le trouvait toujours bien disposé. Pourquoi donc me serais-je refusé à prier publiquement pour cet homme?

Mais la circulaire, cette fameuse circulaire! Mais les ordres si précis de mon évêque, était-il possible de les éluder?

Après y avoir mûrement réfléchi, je me dis que si l'on devait bannir un cadavre de l'Église pour donner une leçon aux ivrognes présents et futurs, mieux valait encore que ce fût un homme riche, ayant reçu de l'éducation, et par conséquent plus coupable que nos pauvres paysans, qui servît d'exemple. Comme me l'avait dit Mgr Bouville à propos d'Yvon, la leçon n'en serait que plus salutaire et plus terrible. Je déclarai donc à madame Thorin de Kérouare, qui m'avait fait appeler, que devant me conformer aux ordres de mon évêque, son mari ne serait point enterré à l'église.

Le désespoir de cette pauvre femme devant une décision semblable me fit beaucoup de mal. Malgré cela, je ne me rétractai point, et je la quittai le cœur serré et maudissant de tout mon cœur, je l'avoue, la circulaire épiscopale.

M. de Kérouare était mort le dimanche à dix heures du soir. Vu le cas de mort subite, quarante-huit heures devaient s'écouler avant l'inhumation: elle ne pouvait donc avoir lieu que le mercredi au matin.

J'appris le lundi que mademoiselle Perrin était allée à Dingé et que son cher directeur, immé-

diatement après la visite de sa Philotée, était parti pour Rennes. Je devinai bien le motif de ces allées et venues, je prévis même quel en serait le résultat, et je puis dire, en toute conscience, que ce résultat, je le désirais. J'aurais fait acte d'obéissance; mon évêque, satisfait de ma conduite, ne me croirait plus un prêtre insubordonné; tout serait pour le mieux.

Le mardi, je reçus une lettre de l'évêché : je l'attendais et j'eus un véritable sentiment de joie en la voyant arriver. Elle était signée du secrétaire intime de Monseigneur.

Voici ce qu'elle contenait :

« Monsieur le curé,

« Monseigneur a été averti que, sous prétexte que la mort de M. de Kérouare avait été causée par l'ivresse, vous prétendiez pouvoir, d'après la circulaire de Monseigneur datée du 24 août, refuser à cet homme si recommandable la sépulture ecclésiastique. Je suis chargé, de la part de Sa Grandeur, de vous dire que vous interprétez très-mal ses intentions. La mort de M. de Kérouare a été la suite d'un pari très-imprudent sans doute. Mais ce pari a-t-il été fait dans un état de complète

ébriété? c'est ce que nous ne pouvons décider. Dans le doute, il était plus prudent de s'abstenir. Voilà, monsieur le curé, ce que le bon sens aurait dû vous dire, quand même la reconnaissance que vous deviez à un homme honorable, au bienfaiteur de votre église, ne vous eût pas dicté une conduite plus convenable. Vous deviez plus de respect à sa mémoire et plus d'égards à sa veuve, cette sainte femme si dévouée aux intérêts de l'Église.

« Monseigneur, monsieur le curé, me charge de vous exprimer le mécontentement qu'il a éprouvé en apprenant votre inqualifiable conduite. »

J'enterrai M. Thorin de Kérouare avec toute la pompe possible. Le curé de Château-Giron fit l'absoute; tout alla à merveille, et il ne me resta plus qu'à réfléchir sur le danger d'interpréter les circulaires épiscopales, et sur celui de ne pas les interpréter. Mon esprit se perdant nécessairement sur une question aussi ardue, je pris le parti de ne plus y penser; mais comme mon refus d'enterrer M. Thorin avait été connu, mes confrères me questionnèrent beaucoup là-dessus. Sans doute je ne mis pas toute la prudence possible dans mes réponses : car, quinze jours après la mort du très-honorable M. Thorin de Kérouare, je reçus une nouvelle lettre de l'évêché.

« Monsieur le curé,

« Après ce qui s'est passé à Servon, Monseigneur pense qu'il vous serait difficile d'y faire le bien. Il me charge donc de vous apprendre que vous êtes nommé desservant à Veneffles. Monseigneur exige que vous soyez à votre poste dimanche prochain. »

Veneffles a un peu plus de 300 habitants; Servon en a près de 1,200; j'étais donc en disgrâce. Mademoiselle Perrin triomphait.

IV

MADAME PUTIPHAR

Ce n'était pas un château ayant quelque architecture, ou rappelant des souvenirs, que celui de Veneffles. Cela s'appelait château, parce que précédé d'une longue allée de vieux arbres, ayant deux grandes cours, un pigeonnier, une immense charpente à tiers-point dont les deux aiguilles supportaient deux anciennes girouettes de fer rouillé, du reste petit fief sous le régime qui a précédé la Révolution, il avait l'apparence d'une ancienne habitation seigneuriale. Les paysans se servaient de ce mot château pour distinguer le logis des fermes du voisinage.

M. Charles Grant, ancien officier de l'Empire, avait eu le domaine de Veneffles par héritage :

son père, maître Grant, huissier à Rennes, avait acheté cela, pour quelques assignats, à la vente des biens nationaux, ainsi qu'une autre terre seigneuriale à Saint-Armel. L'aîné de ses fils, Bernard Grant, avait eu ce dernier domaine. Aussi, depuis trente ans et plus, on disait vulgairement dans le pays : Grant de Veneffles, Grant de Saint-Armel, uniquement pour distinguer les deux frères.

Ernestine Candan, qui avait épousé le capitaine retraité, ne l'entendait pas ainsi. Elle se faisait appeler bel et bien madame de Veneffles. Ce nom roturier de Grant était rejeté bien loin; et tout doucettement le fils de l'huissier, ancien démagogue de Rennes, libéral lui-même aux idées assez tranchées sous la Restauration, s'était laissé appeler, sans protestation aucune de son libéralisme, M. de Veneffles.

M. de Veneffles donc était le personnage marquant de ma paroisse. On le voyait peu chez lui. Marié depuis dix ou douze ans à la belle Ernestine Candan, sa lune de miel n'avait pas été de longue durée; et il était de notoriété publique que le capitaine entretenait, depuis trois ou quatre ans au moins, une maîtresse à Château-Giron. L'argent de Veneffles se rendait là avec le cœur du mari volage. Autrefois d'une beauté remarquable, l'épouse légitime était abandonnée.

Des scènes terribles d'intérieur avaient eu lieu : le résultat naturel avait été un plus grand refroidissement entre les conjoints. On se parlait peu, sauf devant les étrangers. Alors on était presque aimable l'un pour l'autre.

Tel était le château de Veneffles.

Un de mes confrères, chez qui je pris des renseignements avant de quitter Servon, me donna tous ces détails dont je n'ai relaté ici que la substance.

Le château était à deux kilomètres de mon village et, comme Veneffles lui-même, sur la petite rivière de Seiche qui prend sa source au levant d'Argentré, au-dessous de la forêt de Perthe, traverse plusieurs étangs, reçoit les eaux de la forêt de la Guerche, et va se jeter dans la Vilaine au-dessous de Pontréan. C'était un pays plat comme Servon et n'ayant de beau que ses prairies.

Naturellement, après mon arrivée à ma nouvelle cure, j'allai faire visite à mes châtelains. Le capitaine était un excellent homme, très-ouvert, très-hospitalier; il m'accueillit cordialement. Je lui allais, c'était son mot. Il n'aurait tenu qu'à moi d'être tous les jours chez lui : sa table m'était ouverte. Seulement il s'y tenait rarement lui-même, et j'eus bientôt des raisons graves pour user moins fréquemment de cette gracieuse hospitalité.

Mais ne devançons pas les événements.

Si l'accueil de M. de Veneffles fut amical, celui de madame de Veneffles fut presque enthousiaste. C'était une femme un peu excentrique, qui avait adoré le monde, et dont tous les rêves de bonheur et d'avenir étaient venus se perdre dans les tristesses d'un mariage probablement troublé pour longtemps.

Des femmes de cette nature, et dans cette position, cherchent d'ordinaire la religion et par contre les prêtres. Comme celle-ci se rendait le plus possible à Rennes, autant du moins que le permettaient les finances du mari, déjà détournées, on l'a vu, pour les besoins d'un autre ménage, elle n'avait pas manqué de se lier avec Monseigneur, qui allait volontiers dans le monde, surtout dans le monde administratif et financier, celui précisément que pouvait fréquenter madame de Veneffles, mal accueillie, on le pense bien, de la véritable noblesse de Bretagne, qui ne voyait dans les Grant que des intrus.

Comme elle était habile et flatteuse, elle ne tarda pas à prendre sur l'esprit de l'évêque un certain empire. Je fus prévenu par un confrère :

— Si vous voulez être bientôt perdu, et cela pour jamais, auprès de notre évêque, vous n'avez qu'à déplaire à madame de Veneffles. Votre compte sera bientôt fait.

La position était donc délicate. Le problème était de plaire toujours à madame de Veneffles. C'est quelquefois difficile avec les châtelaines. Je fis mes plans, je dressai mes batteries. Voir le château, c'était de rigueur; mais ne pas trop le voir; témoigner de la confiance, et garder en même temps une certaine réserve.

C'était très-beau et facile en théorie.

L'expérience m'avait appris à redouter une cure où serait un château. Je savais que de telles cures sont difficiles, et que les prêtres, quand elles ne sont pas inamovibles et qu'on ne veut pas être homme-lige, y restent peu. Pour mon malheur, c'était mon lot.

J'eusse bien voulu que madame de Veneffles ne m'eût pas pris pour son directeur de conscience. Mon rôle eût été plus facile. Avec beaucoup de prudence, des égards continuels, des politesses, on s'en tire. Le contact plus intime du confessionnal change tout cela. Si vous êtes prudent, vous êtes accusé d'indifférence et l'on se détache de vous; si vous vous tenez dans les limites rigoureuses de la direction, on s'aperçoit que vous ne donnez pas de votre cœur. On veut un ami, plus qu'un sermonneur en spiritualité.

Si j'eusse été, ce que je n'étais pas par nature et par éducation, un esprit retors et délié, ce qu'on

appelle un esprit fin, j'eusse lutté encore. Mais avec ma spontanéité, mon besoin instinctif de dire ce que je crois le vrai, sans chercher d'ambages, je devais bientôt me perdre.

Je l'avoue, je ne me fis pas longue illusion. Je l'écrivis à mesdames de Lazerat, le château de Veneffles serait mon écueil. Je me sentais trop peu diplomate pour lutter, à armes égales, avec une femme ardente, impétueuse, ayant l'oreille de Monseigneur et qui, au moindre mécontentement, me perdrait auprès de lui.

Et cependant, je m'étais trompé. Rien ne se passa comme je l'avais prévu. Au lieu d'une femme altière, voulant me commander, être maîtresse au presbytère et à la sacristie, je trouvai une femme malheureuse, légitimement froissée dans sa dignité d'épouse, et croyant avec raison ne pas mériter un abandon presque public. Sans parler ici des épanchements au confessionnal, sur lesquels je ne puis rien savoir, elle me fit part à plusieurs reprises de ses déchirements de cœur. Quelquefois elle se calmait sous ma parole douce et compatissante; quelquefois je la retrouvais déchirant sa plaie comme le premier jour et se plaignant d'une vie intolérable.

Des amies, mauvaises conseillères, lui parlaient d'une séparation. Je combattais ce remède ex-

trême, et elle m'avouait que j'avais raison. Elle sentait que le devoir comme la dignité la retenaient auprès du mari même infidèle. En brusquant une séparation, elle empoisonnait pour jamais son avenir; en prenant patience, elle se donnait les chances de ramener, tôt ou tard, celui qui l'oubliait pour quelque créature vulgaire.

C'était là mon thème, et elle me remerciait de lui parler ainsi.

Ce manége dura longtemps.

L'intimité, malgré toutes mes belles prudences, s'était établie entre elle et moi. Elle n'avait pas manqué de venir souvent au presbytère, raconter à ma mère ses chagrins. Ma mère, qui était très-bonne, et que ces confidences flattaient probablement un peu, s'était éprise d'une grande tendresse pour la châtelaine. Il s'ensuivait des invitations réciproques au presbytère et au château. Longtemps je me tins sur mes gardes, rendant mes visites au château le moins multipliées que possible. Mais enfin, sans m'en douter presque, sans que ma mère soupçonnât aucun danger, nous nous trouvâmes débordés. Madame de Veneffles ne pouvait plus se passer de moi. Il y eut bientôt des jours de la semaine où j'allai dîner de règle au château. Quelque temps M. de Veneffles, par convenance et aussi parce qu'il m'aimait beaucoup,

ne manqua pas à nos jeudis : c'était le jour de nos dîners. Mais enfin sa passion malheureuse acheva de le dominer, et bientôt ce ne fut que très-rarement qu'il se trouva à notre dîner de semaine.

M'en plaindre à lui eût été inutile.

— De grâce, ne le faites pas, me dit-elle ; je connais son caractère. Ce serait pour lui une occasion de rompre. Il se laisserait emporter par sa brusquerie, et je serais au désespoir. Par pitié, ne m'abandonnez pas !

Ce jour-là, je me sentis pris dans ses liens.

Il m'arriva une fois ou deux de manquer à ce dîner du jeudi. Elle se précipita, comme une bacchante, vers mon presbytère, demandant si j'étais mort ou mourant. Je vis que je ne faisais que l'exaspérer. J'étais devenu, sans le prévoir, une des nécessités de sa vie. Elle me prenait pour un ami sincère ; à ce point de vue, elle ne se trompait pas ; mais plus que cela, à ses yeux, j'étais son bien. Je n'avais pas le droit de me ravir à elle.

Avec une nature aussi ardente que la sienne, il n'était pas possible d'en demeurer toujours à cette affection platonique. Les âmes blessées par un injuste abandon, froissées dans ce besoin d'amour, qui est le grand instinct de la femme, arrivent, par une pente insensible, au rêve d'un autre amour. Il faut du temps pour que la femme, légi-

timement indignée contre l'adultère, consente à le commettre elle-même. Elle cherche d'abord un cœur confident auquel elle puisse s'abandonner dans l'intimité et se plaindre : c'est la première phase. Ces relations, qui sont douces et qui soulagent, ne tardent pas à devenir un besoin, en même temps la joie nouvelle de l'âme. Une heure vient où l'amour pour l'époux infidèle a pris une autre direction. C'est la seconde phase. Là commence pleinement le danger. Ce ne serait rien encore : mais il se présente à l'esprit une tentation peut-être plus dangereuse, pour beaucoup de femmes, que le besoin de trouver un cœur qui soit à elles, c'est l'instinct terrible de la vengeance. Quand la femme qui est jeune et qui est belle encore se compare à la Phrynée vulgaire à laquelle elle est sacrifiée, quand on ne manque pas de lui dire qu'elle est dix fois fois plus belle et plus attrayante que son odieuse rivale, il naît dans l'âme cette pensée, qui devient absorbante parce qu'elle flatte à la fois la vanité féminine et l'orgueil de la nature humaine : Je pourrais me venger!

Ce jour-là, la femme est adultère dans le cœur; et si le confident malheureux se trouve être le prêtre, c'est ce prêtre qui sera follement aimé, autant par l'entraînement naturel, qui demande pour le cœur son aliment, que par le besoin de rendre

mal pour mal, injustice pour injustice. Peine du talion.

Je cherche aujourd'hui dans mes souvenirs en quoi je fus coupable, et je ne trouve rien. J'avais dans le cœur un sentiment trop élevé, épuré doublement et par le drame de Picherande et par les douleurs de mon exil, pour que jamais une affection, quelle qu'elle fût, pût se placer à côté de ce saint amour de plus en plus dégagé des sens, qui se gardait en moi chaud et doux, comme un feu sacré conservé pieusement par une vestale.

Mais ce qui me perdit, en me donnant trop de sécurité, ce fut cette affection même si vive et si persévérante, malgré les distances, pour mon aimable sœur.

Il ne me vint pas à l'esprit que si je ne pouvais plus rien aimer, je pouvais très-bien être aimé passionnément. Dans ma direction spirituelle avec cette femme, j'avais la conscience de m'être renfermé si scrupuleusement dans les limites d'un ministère grave; je m'étais cru à ses yeux élevé tellement haut par ma mission de pasteur, de père, de guide de sa pauvre âme; qu'il y eut un étonnement subit en moi, quand il me fut prouvé que ce respect, qu'elle m'avait si longuement porté, n'avait pas tenu devant son double besoin d'amour et de vengeance.

Je ne raconterai pas ici en détail la scène émouvante où elle me déclara avec beaucoup de larmes, mais avec beaucoup de séduction, la passion ardente qui avait fini par s'emparer de tout son cœur. Je dois respecter en cela mon sacerdoce et les oreilles chastes des jeunes lecteurs qui pourraient parcourir ces pages. La femme, par instinct, déploya toutes les coquetteries dont dispose son sexe ; elle me prit par une arme plus puissante sur moi, la compassion pour ses longues souffrances, le bonheur de pouvoir se dire qu'une dernière fois sur la terre un cœur noble et pur avait battu sur son cœur. J'eus besoin, je l'avoue en toute franchise, que l'image douce mais si pudique de Félicie se présentât devant moi, à cette minute si fascinante où des effluves invisibles d'un amour enivrant me venaient à l'âme et l'amollissaient, pour être digne et fort.

Je le fus.

Je n'eus pas un triomphe de vertu écrasant pour cette malheureuse. C'eût été de la lâcheté. Je fus bon pour elle, et, au moment où il fallut me dégager d'un enlacement de ses bras, par lequel tout son être venait à moi avec le délire d'une passion fougueuse, je pus prendre l'une de ses mains et lui dire avec une douceur de père qui terrassa cette âme emportée hors de sa voie :

— Chère enfant, je vous aime trop pour consentir à vous rendre coupable et à être coupable avec vous.

Ce mot, dit avec un sentiment si vif de compassion et de souffrance, fut pour elle un coup de foudre. Elle s'affaissa sur le canapé où elle était assise. Ses deux mains tombèrent à droite et à gauche comme paralysées. Son visage pâlit. Un silence anxieux se fit entre nous l'espace de quelques secondes.

J'attendais, placé en face d'elle, en lui exprimant par mon regard toute ma douleur de son profond oubli.

— Ah! me dit-elle, vous m'avez maintenant en horreur!

— Non, lui répondis-je, mais je vous plains.

— Dites-moi que vous ne me méprisez pas.

— Oh! non, repris-je, ni horreur, ni mépris. Mais j'ai peur pour vous.

— Mon Dieu! mon Dieu! Ah! où suis-je descendue?

Elle se leva alors ou plutôt elle bondit.

Je compris que, si j'avais excité quelques remords dans la chrétienne, la femme n'était pas vaincue.

Tout ce qui s'exprima alors sur ce visage de sentiments contradictoires, de pudeur humiliée,

d'orgueil furieux, de déception et de honte, je ne chercherai pas à le rendre. Elle me fit pitié.

Le même instinct nous porta à nous rendre sur la terrasse de la maison, où nous serions sous les regards des domestiques : nous changeâmes d'entretien.

Quand arriva l'heure où j'avais coutume de quitter le château, je pris congé d'elle.

— Adieu ! me dit-elle. Continuez à être bon!

Je songeai en chemin à toute l'horreur de ma position. Que pouvait-il arriver de tout cela? Une âme passionnée, qui en était venue à cet excès, s'arrêterait-elle? Pouvais-je espérer que le calme se ferait après cette tempête? Devais-je fuir, rompre avec elle?

On devine mes anxiétés.

J'eus beau me composer, me faire un sourire, en arrivant chez moi : le bouleversement de mes traits n'échappa point à ma mère. Il fallut me plaindre d'un certain malaise général, surtout de la tête, malaise qui, je l'espérais, lui dis-je, céderait à un bon sommeil.

Ma mère accepta l'explication, mais fut inquiète une portion de la nuit. J'avais, le lendemain, repris à peu près mon calme habituel. Mais je n'avais pas moins au fond du cœur de mortelles inquiétudes.

V

LA LINGÈRE DE LA CURE

Nous avions pour lingère, dans le village de Veneffles, une jeune fille fort honnête qui s'appelait Victoire. Ma mère l'aimait beaucoup. Naturellement elle l'employait pour son linge et le mien; et je lui avais donné le soin du linge de l'église. Victoire était universellement respectée de la paroisse ; et je dois dire, contrairement à ce qui se passe dans beaucoup de localités, où une jeune lingère ne met pas le pied dans une cure sans que les gens stupides la donnent pour maîtresse à leur curé, que, dans toute la paroisse de Veneffles, il ne fût venu à l'esprit de personne de soupçonner Victoire, moins par confiance dans le prêtre que par estime profonde pour cette fille.

J'étais pleinement édifié sur cela, et cette conviction faisait ma paix.

Cette innocente créature, trouvée par accident sur ma route, fut pourtant, sans qu'elle l'ait su jamais, l'occasion d'une vive peine dans ma carrière sacerdotale.

Madame de Veneffles, qui l'avait vue quelquefois au presbytère, avait remarqué avec quelle déférence je traitais cette ouvrière. Dans la nouvelle disposition d'esprit où nous savons qu'elle était, il lui vint cette idée singulière qui j'aimais secrètement cette fille, et que cet amour avait été la cause de ma froideur pour elle.

Depuis la grande aventure, j'évitais, on le comprend, tous les tête-à-tête avec cette pauvre femme. Sur cela, mon instinct me servait bien. Car, hélas! elle n'était pas guérie de sa passion insensée pour moi. Mais j'ignorais tout ce que le dépit peut inspirer d'idées folles à une femme qui se croit repoussée. La plus honteuse, parce que c'était d'une complète injustice, fut de me prêter des amours avec la lingère de Veneffles. Elle s'attacha à cette idée : elle vint même m'espionner au presbytère; elle sut combien de fois dans la semaine Victoire se rendait à la sacristie pour les besoins du linge de l'église; elle prétendit savoir qu'elle choisissait toujours le moment où elle

pourrait m'y rencontrer : elle compta les minutes que Victoire restait plus que les autres au confessionnal les veilles de grandes fêtes. Enfin, l'imagination aidant, cette fable misérable se changea chez elle en certitude. Elle eut le triste courage de me le dire. Et, un jour où elle put causer seule avec moi, elle fit des allusions à mes prétendues faiblesses pour Victoire.

Je sus même plus tard qu'elle se crut confirmée dans ses soupçons par deux petits fragments de fin de lettre que j'avais jetés au vent et qui, réunis l'un à l'autre donnèrent cette phrase : « Adieu, mon cher Lioune, votre amie de cœur. » C'était une lettre insignifiante de Félicie que je n'avais pas voulu garder avec les autres si intéressantes de cette chère sœur. Madame de Vereffles avait cru que nulle autre personne que Victoire n'avait pu m'écrire ainsi. Elle ramassa précieusement cela, et bientôt elle en fit un usage honteux pour me perdre.

Disons, pour achever de peindre les misères du cœur humain et les positions si précaires du prêtre dont le sort tient à une jalousie, à une vengeance, qu'elle sut, malgré toute ma vigilance, se ménager une dernière entrevue, avec moi, entrevue à laquelle je n'aurais pu me soustraire que par un éclat aussi compromettant pour moi que pour

elle. Là, elle fut aussi ardente, plus séduisante encore, s'il est possible, que la première fois; là, dans une attitude que je n'oserais décrire, elle espéra triompher de moi par les sens. Puis, doutant enfin de la puissance de ses charmes, elle en vint jusqu'à me menacer de faire usage de ce qu'elle appela une lettre compromettante. Selon elle, il dépendait de moi de me sauver de ce danger.

Cette fois, je n'y tins plus.

— Maintenant, madame, lui dis-je en me levant, je vous méprise.

Je sortis furieux, pour ne la revoir jamais.

Mon compte, dès ce jour, fut bientôt réglé. J'ai toujours ignoré ce qui se passa entre l'évêque et elle, de quelle manière elle me chargea, si elle se posa comme ayant eu à défendre sa vertu contre mes entreprises, si elle prétexta de quel danger était pour moi mon séjour auprès de la jeune lingère de Veneffles; tout ce que je sus, c'est que le mot de « lettre compromettante » avait été prononcé. Cela me fut redit plus tard à l'évêché de Rennes.

Ce ne fut donc pas pour moi une bien grande surprise lorsque je reçus, un beau matin, une lettre du secrétaire de l'évêché, qui m'apprenait en quatre lignes que, « pour des raisons adminis-

tratives, monseigneur me nommait curé d'Aubigné. »

J'admirai ce sans-façon, et je trouvai que c'était chose bien inventée que des raisons administratives. Je m'étais trompé en pensant qu'on ne me ferait jamais descendre au-dessous de Veneffles. Aussi peu prudent que l'araignée, qui refait chaque nuit, sur le linteau de la porte, la toile qui sera emportée le lendemain par le balai impitoyable de la ménagère, je m'étais installé à Venefffes comme à Picherande; j'avais embelli ce que j'avais pu de mon presbytère, et cela évidemment au prix de quelques privations pour ma mère et pour moi.

Je vais donc prier mon lecteur de se transporter avec moi au village d'Aubigné; non pas que je veuille lui dépeindre mon nouveau réduit, les morts ne disent rien de leur tombe; mais pour qu'il sache enfin où m'a jeté ma mauvaise étoile.

Quelle vie sacerdotale que la mienne!

Vicaire, j'ai été chassé du Mont-Dore et de Clermont;

Curé, j'ai été chassé de Picherande, puis de mon diocèse. Accepté je ne sais comment à Rennes, j'ai été chassé de Servon et de Veneffles. Me voilà à Aubigné, une des plus petites, des plus misérables paroisses de la Bretagne, avec cent soixante-

cinq âmes pour troupeau; n'en serai-je pas chassé encore?

Dans ce cas même, il ne faudrait pas trop me plaindre : il y a des prêtres qui ont fait, sous certaines administrations, jusqu'à douze paroisses. Je dois ajouter que souvent il y a de leur faute, et qu'on s'est renvoyé de village en village ces natures inconstantes et difficiles. En était-il ainsi de moi? Je n'avais jamais eu l'ombre d'un conflit avec les maires et les membres des conseils municipaux de mes communes. C'était ma règle et j'y avais été fidèle. J'avais été bon pour le peuple. Etant petit moi-même, j'aimais les petits, les écrasés de ce monde. Le spectacle de leur misère dans la vie civile me faisait supporter ma propre misère dans la vie cléricale. Etais-je plus que le dernier d'entre eux, et Dieu me devait-il plus de joie?

J'étais scrupuleusement fidèle à mes devoirs de curé de paroisse. Etranger dans cette Bretagne, j'en acceptais les coutumes religieuses. Je n'étais plus frondeur, comme à Picherande; et, sans avoir à me reprocher aucune flatterie, j'étais plein de respect pour mes nouveaux maîtres.

Toutes ces précautions que m'avaient indiquées l'expérience ne m'avaient conduit à rien. La lutte était venue. Elle me serait venue pour mes fautes;

elle naissait devant moi pour les fautes des autres. C'est que le mal, quand il est attaché aux institutions, ne s'arrête pas même devant la vertu et devant les prudences de la vie. J'étais la victime évidente d'une discipline à contre-sens.

Si toutes les cures étaient sérieusement inamovibles, je fusse resté à Picherande. Sous l'ancien droit, il eût fallu un procès en règle pour m'enlever mon bénéfice à charge d'âmes. Ce procès ne m'eût pas été intenté pour des bagatelles, pour des propos de dîner entre curés, mais bien pour des actes graves au sujet de la foi et des mœurs, pour un *délit canonique*. Le droit ecclésiastique est précis sur cela. Depuis plus d'un demi-siècle, ce droit que rien n'a pu faire prescrire, puisqu'il est encore en plein exercice, dans le reste du monde catholique, malgré les tendances à l'asservissement du sacerdoce inférieur, ne se trouve complétement méconnu qu'en France. J'ai donc eu raison de m'élever bien haut contre la violation de ce droit, à laquelle, des milliers d'autres comme moi, dans le sacerdoce, nous devons les humiliations les plus douloureuses de la vie. Jamais ce jeu cruel de tant d'existences ne s'était pratiqué dans l'Eglise ; et j'espère bien qu'en publiant ces mémoires, j'arriverai à exciter dans chaque conscience de chrétien, comme cela est déjà dans la

conscience de chaque prêtre de l'ordre inférieur, l'horreur légitime de ce régime nouveau qui est un oubli des droits les plus sacrés, et la négation directe de toutes les lois disciplinaires de l'Eglise tant dans l'Orient que dans l'Occident.

Ma plainte ne se fera pas entendre en vain. On le voit, elle n'est pas accusatrice avec emportement et avec violence contre les hommes. Elle n'attaque qu'un abus criant de discipline. Je n'ai eu de haine ni contre mon persécuteur M. Dumoyen ni contre l'évêque de Rennes. Ils ont disposé de moi comme le laboureur dispose du taureau qui laboure les champs, que l'on vend en foire, quand on trouve qu'il est difficile à se laisser lier. Homme et chrétien, je leur pardonne; membre du sacerdoce, je ne leur pardonne pas. Moins encore je pardonne à tout l'épiscopat français de maintenir, quand les articles organiques leur laissent sur cela toute liberté, une organisation contradictoire avec le droit commun dans l'Église, droit que Rome reconnaît toujours en principe, lors même que, sur la pente glissante de la pratique, elle serait disposée à faire du despotisme et à consacrer celui de l'épiscopat.

Aubigné est un misérable petit village, au nord de Rennes, dans le bassin de l'Ille, ayant dans son voisinage des étangs et des forêts. Un chemin de

fer est venu plus tard traverser le pays. Un petit ruisseau passe à Aubigné se rendant à la rivière de l'Ille. Je me suis toujours bien trouvé, dans mes aventures malheureuses, d'avoir au cœur un saint amour de la nature. En arrivant à chacune des stations où la Providence m'a fait dresser ma tente, j'ai commencé par faire mon pacte d'alliance avec les eaux, les bois, les rochers, les fleurs. J'ai toujours eu ainsi des amis nombreux. Pas un recoin d'un pays, en apparence sauvage, ne m'a été indifférent. Croyez-vous que c'est une petite consolation de se demander si on ne trouvera pas sur les bords des étangs du pays, tels et tels insectes, telles et telles plantes rares; s'ils sont tapissés des larges corolles blanches des nymphéas, si l'on y trouve la vallisnêria, la ményanthe aux pétales ciliées, la grande ményanthe plus belle encore, l'une et l'autre d'une éclatante blancheur? Et puis quelle était la flore de cette partie élevée du plateau breton? Et n'était-ce pas tout un monde à parcourir que les coteaux accidentés de l'Ille dans la direction de Hedé, où il y avait tant à faire pour la géologie? Tous ces petits problèmes me passionnaient; et les six premiers mois étaient une grande occupation pour bien poser mes jalons, et savoir à quoi m'en tenir sur ce monde nouveau qui, tout borné qu'en puisse

être l'étendue, est pour la science une immensité. Ma pauvre mère, qui connaissait toutes mes faiblesses de cœur, se gardait bien de contrarier celle-ci. Je la voyais souvent s'informer avec un sourire de mes joies de la journée, au retour de mes courses sur les coteaux, près des étangs ou dans les bois, exactement comme elle me demandait, quand j'avais dix ans, si je m'étais bien amusé avec mes petits compagnons. Elle n'osait pas me dire que j'étais un grand enfant; mais elle le pensait.

Il me répugnait de recommencer des dépenses pour rendre le presbytère d'Aubigné un peu habitable. Je ne m'étais pas enrichi à mes différents changements de résidence; et, mon désintéressement instinctif avait fait que, nulle part n'ayant pressuré mon peuple, je me trouvais pauvre. Toutefois, malgré les leçons de l'expérience, ce qui nous restait des économies de ma mère y passa. Nous ne pouvions nous résoudre à habiter un galetas sale et ouvert à tous les vents. Puis je tenais, par respect pour ma mère, à lui donner une chambre convenable. C'était se hasarder beaucoup, je le reconnais. Je devais raisonner d'après le passé et me rappeler que chaque matin le facteur pouvait m'apporter un autre changement. Les prêtres comprendront mes anxiétés.

Ma prière de chaque soir se terminait ainsi : Mon Dieu, conservez-moi ma mère et ma pauvre paroisse.

J'avais perdu mon père au moment où je me préparais à le faire venir à Veneffles. Le coup fut dur pour ma mère et pour moi. Vivre de longues années encore avec lui, c'était une douce espérance que nous avions caressée jour par jour. En revenant de Clermont, il nous semblait qu'il nous rapporterait avec lui toute notre Auvergne. Hélas! c'était trop loin, même pour aller chercher ses cendres!

Notre exil nous parut plus triste encore. L'isolement se fit autour de nous. Félicie eut aussi à nous annoncer qu'elle avait perdu sa mère et que je n'avais plus qu'à prier pour celle qui avait été ma bienfaitrice.

J'étais arrivé à Aubigné vers 1845. J'eus enfin quelque repos, et sans une circonstance, que Félicie et moi nous crûmes heureuse, ces mémoires, au lieu d'être datés de Paris et de la rue Montthabor, seraient datés de l'humble village d'Aubigné. Pour cette fois, je n'eus à blâmer ni des persécuteurs ni des haineux. Ce fut bien librement que je quittai le diocèse de Rennes.

VI

UN ÉVÊQUE LIBÉRAL ET GALLICAN

Je savais qu'il existait de par le monde un abbé de Lazerat. C'était un cousin de ma chère bienfaitrice et un oncle, à la mode de Bretagne, de Félicie. Il était chanoine de Dijon, et on en parlait comme d'un homme de valeur. Deux ou trois fois l'an, madame de Lazerat et lui s'écrivaient. Félicie, après la mort de sa mère, continua cette correspondance qui, sous la plume originale et piquante de mon amie, prit pour le chanoine un grand intérêt. Ils s'écrivaient assez fréquemment; et sans s'être jamais vus, ils se trouvèrent amis.

A la Révolution de 1848, quelques évêchés de France vinrent à vaquer. Un des hommes éminents du gouvernement provisoire connaissait in-

timement l'abbé de Lazerat. On ne pouvait pas faire un meilleur choix pour l'un de ces diocèses, et, sur la présentation de M. de L..., le chanoine de Dijon fut nommé à l'évêché de Meaux.

Les bulles arrivèrent de Rome. On savait les opinions libérales de l'évêque nommé. Pie IX voguait encore alors lui-même en pleines eaux de libéralisme. Cela ne fit aucune difficulté. Ce fut autre chose pour son gallicanisme. On eut de la peine à vaincre sur ce point les antipathies du pontife; un cardinal influent triompha de ce dernier obstacle et les bulles furent délivrées.

Un beau jour, vers les dix heures du matin, une lettre me fut apportée, cachetée d'un sceau épiscopal. Que se passait-il, grand Dieu! et quel évêque au monde, nommé ou déjà installé, pouvait avoir affaire à l'abbé Berthomieux, curé d'Aubigné, canton de Saint-Aubin, département d'Ille-et-Vilaine? Avant de déchirer l'enveloppe, je lus et relus cette adresse. Et comme il n'y avait qu'un Berthomieux, curé d'Aubigné, canton de Saint-Aubin, force me fut de me dire : il s'agit bien de toi. *Tolle et lege.*

J'avais appelé ma mère pour qu'elle assistât à l'événement, quel qu'il pût être. Cette fois, il fut heureux; et ce fut la première joie sérieuse qui arriva au cœur de cette mère si dévouée, depuis

que je l'avais traînée avec moi dans mon exil. La lettre lue contenait ceci :

« Dijon, le...

« Monsieur l'abbé,

« Je vous connais beaucoup par ma chère nièce, mademoiselle de Lazerat; j'ai besoin pour un poste difficile, celui de secrétaire de l'évêché de Meaux, d'un homme de dévouement et de cœur. Je fais appel à votre générosité et à votre courage. Je sais vos idées grandes. Nous chercherons à réaliser les vôtres et les miennes, dans la mesure du possible. Je vous attends pour mon sacre, qui aura lieu, dimanche prochain, dans la cathédrale de Dijon.

« Tout vôtre par le cœur,

« † L..., évêque de Meaux. »

Évidemment, je devais ce changement de fortune à Félicie.

Le lendemain une lettre d'elle, des plus aimables, me donnait les détails de son heureuse négociation pour me tirer de mon tombeau, c'était sa phrase. Je n'avais qu'à accepter. La vie de douleur

prenait fin : ma mère allait revenir à une existence plus douce. Et, sans me forger une félicité, je pouvais espérer un autre avenir.

Ce qui devait arriver eut lieu. Quand je passai à Rennes pour prendre congé de monseigneur, je fus traité en personnage. Le curé d'Aubigné, qu'on regardait à peine, devenu le secrétaire général de l'évêché de Meaux, fut l'objet de toutes les attentions de l'homme habile qui tenait par dessus tout à ne jamais se faire, hors de son diocèse, un ennemi capable de le desservir à Paris pour ses projets d'avancement. Il poussa même l'adresse jusqu'à m'insinuer combien il se tenait malheureux, comme évêque, qu'un de ses collègues dans l'épiscopat l'eût devancé en bienveillance pour moi ; et il me pria de n'accuser ni son cœur ni son administration des apparences d'un oubli qui ne se fût pas longtemps prolongé.

Je répondis à monseigneur que j'étais parfaitement convaincu de la sincérité de ses regrets et que je l'en remerciais avec une complète gratitude.

Je me rendis à Dijon avec ma mère.

TROISIÈME PARTIE

LE DERNIER ÉCRASEMENT

I

LE SYNODE DE MEAUX

Je ne décrirai pas ici le sacre de M. de Lazerat. Ce fut une cérémonie, comme on appelle cela dans le catholicisme. Tous les yeux étaient naturellement sur l'évêque, sur les vicaires généraux, sur le secrétaire de monseigneur. La nef de la cathédrale était remplie de tout ce que cette partie de la Bourgogne contenait de monde distingué. Les femmes étaient en grande toilette, on s'en doute bien, et cela pour faire honneur à l'évêque, leur compatriote.

Le surlendemain, nous partîmes pour Meaux.

Mon patron, c'est ainsi que, dans mes lettres intimes avec Félicie, je nommais l'évêque, était foncièrement un homme de bien. Il n'eut aucun

orgueil de son élévation. Le successeur de Bossuet fut aussi modeste dans son palais épiscopal qu'il l'avait été dans sa maison de chanoine. Sa voiture fut une calèche vulgaire sans armoiries, destinée aux visites épiscopales ; et en ville il ne s'en servit jamais. Deux chevaux bretons, pacifiques et solides, formèrent toute son écurie. Il s'était monté sur cet article pour la somme de douze cents francs.

Il prit, dès le jour de son arrivée, des habitudes toutes patriarcales. Il était visible pour son clergé à toute heure du jour ou de la nuit ; et pour les personnes du monde seules, il avait une heure spéciale de réception. Je ne le vis jamais se préoccuper d'avancement. Il riait même de bon cœur, dans l'intimité, de ses braves collègues pour lesquels un chef-lieu de préfecture est trop peu de chose et qui rêvent, comme seuls dignes de leur mérite, les grands siéges de Paris, de Lyon, de Bordeaux. Quant à la pourpre, hors les avantages d'un magnifique traitement, il tenait un évêque pour supérieur à un cardinal, et il disait que, dans l'Église, l'Éminence qui a nom Antonelli aurait à servir à l'autel le petit évêque de Meaux.

Toute notre administration fut organisée avec une simplicité admirable. L'évêque de Meaux avait pour maxime qu'il faut en administration comme en mécanique, beaucoup supprimer des

rouages. Cela s'exécuta chez nous comme par un coup de baguette. Pas de paperasserie. Des réponses sérieuses à des lettres sérieuses. Pour toute demande de dispense ordinaire, la lettre renvoyée avec ce simple mot : *Fiat ut petitur*, et la signature de l'évêque.

Pour que son plan d'amélioration à apporter dans le diocèse ne fût pas lettre morte, il eut l'idée pratique de tenir un synode où ce plan serait présenté à l'acceptation du clergé du diocèse. Il me demanda de lui écrire sur cela ma manière de voir. Je me renfermai pendant quelques jours dans mon cabinet, et je lui apportai un travail qui avait pour titre : *Mémoire sur le Synode*, qu'il approuva sur presque tous les points.

Ce mémoire servit de cadre aux statuts synodaux qui furent présentés, débattus et adoptés définitivement en assemblée générale du clergé.

Il y eut d'abord, pour tous les prêtres, liberté absolue de dire leur avis dans le synode sur les abus à réformer, sur les améliorations à introduire. Je dois reconnaître, à l'honneur du clergé de Meaux, que nul, à l'exception de quelques bavards, qui furent ramenés facilement à la question par l'évêque président du synode, n'abusa de cette liberté de harangue. Le gouvernement représentatif, inauguré en miniature dans ce synode,

n'eut que des avantages pour tous. La tâche de l'évêque fut plus douce, et l'acceptation par le clergé des mesures proposées devait en assurer l'exécution la plus complète.

Ces mesures, il est vrai, étaient toutes à l'avantage du clergé. C'était son émancipation.

J'avais établi, dans mon mémoire, que l'évêque en synode pouvait régler, dans le sens du droit commun, tout ce qui regardait le clergé de son diocèse. Sur ce principe, il pouvait décréter l'inamovibilité de tout prêtre ayant charge d'âmes, établir un tribunal indépendant pour juger les prêtres, abolir une foule d'usages tombés en désuétude, et n'étant plus en harmonie avec les mœurs du temps et les habitudes religieuses.

Tout cela fut en effet décrété dans le synode.

Les cures du diocèse, sans exception de celles qui n'avaient que quelques centaines d'âmes, furent déclarées inamovibles.

Quelques-uns des membres du synode objectèrent les articles organiques qui ont force de loi en France. L'évêque répondit que les articles organiques ne faisaient que confirmer les lois qui avaient de tout temps, et du consentement de Rome elle-même, régi l'Église de France, sauf l'article 31, qui, faisant une différence entre les curés et les succursalistes, rendait ces derniers amovibles au

gré de l'évêque; que cet article était en contradiction formelle avec la coutume universelle de l'Église catholique.

Les canons ont décrété l'inamovibilité pour tous les prêtres ayant charge d'âmes, même pour les simples vicaires. L'article 31 des organiques donne un droit nouveau aux évêques, mais il ne leur impose pas une obligation, ils sont libres, sans manquer à leur serment de fidélité aux lois de l'État, et par conséquent aux articles organiques, de donner à leurs prêtres l'inamovibilité qui existe à Rome et dans tous les pays catholiques, et qui existait autrefois en France. L'évêque ajouta qu'il était bizarre que Rome, qui avait toujours protesté contre les articles organiques, mît constamment à l'index les livres et les brochures des prêtres qui demandaient, respectueusement, à leurs évêques de rentrer dans le droit commun de l'Église.

Un tribunal ecclésiastique pour juger les prêtres fut constitué, à peu près dans le genre des assises civiles, sur ce principe que le prêtre doit être jugé par ses pairs.

Toute distinction cérémonielle fut abolie dans les sépultures; le pauvre devant recevoir les mêmes prières que le riche; de même que les cérémonies du baptême de l'enfant d'un riche ne diffèrent en rien de celles du baptême de l'enfant d'un pauvre.

On décréta qu'il serait procédé à une réforme complète de l'enseignement théologique dans les séminaires; et que dès à présent, la diaconale serait supprimée, tout ce qu'elle renferme d'utile pouvant se résumer dans dix lignes. Il fut aussi décidé qu'on attendrait une réforme du bréviaire romain, réforme si souvent demandée et si souvent promise, pour l'adopter dans le diocèse.

Plusieurs processions tombées en désuétude furent supprimées.

L'enseignement des quatre articles qui règlent la doctrine de l'Église de France sur la séparation des deux pouvoirs, sur la non-infaillibilité des papes, et la supériorité du concile sur le pape, fut déclaré obligatoire.

La maxime « L'*Index* n'a pas force de loi en France » fut de nouveau reconnue.

L'esprit de Bossuet et de la glorieuse Église de France fut acclamé comme le seul qui pouvait aider la conciliation entre l'Église et la nouvelle civilisation qui prend sa date en 1789.

On signala la théorie ultramontaine comme aboutissant logiquement à la théocratie, comme devant, par voie de conséquence, amener contre l'Église une réaction implacable de l'esprit moderne.

J'abrége beaucoup les détails sur les remarqua-

bles travaux de ce synode, dont la pensée dirigeante, empruntée du reste aux sages leçons de l'expérience dans tous les temps, était de mettre la discipline moderne en harmonie avec les besoins nouveaux de la civilisation.

Les statuts du synode ainsi solennellement promulgués furent livrés à l'impression et lus en chaire, par ordre de l'évêque, dans toutes les églises. Une ère nouvelle s'ouvrit pour le clergé d'un diocèse réputé l'un des plus malheureux, au point de vue de la foi, de toute la France.

J'avais eu le doux triomphe de voir proclamer des idées longuement méditées dans mes solitudes successives. Je pouvais me dire que le synode et l'importante réforme qu'il avait faite, pour l'indépendance et le bonheur des prêtres, étaient mon ouvrage.

Malheureusement l'esprit fanatique, qui travaille le clergé depuis la restauration du culte, avait jeté de profondes racines dans le pays de Bossuet, comme dans le reste de la France. L'ultramontanisme se remuait. Il avait pour agent directeur cette astucieuse et fatale compagnie de Jésus qui, à l'heure présente, fait tant de mal à l'Église par les principes extrêmes qu'elle propage, par l'antagonisme qu'elle entretient doublement, au point de vue social comme au point de vue religieux. De

plus, il avait pour organe un journalisme violent, ne reculant devant rien et exploitant, avec une admirable perfidie, les passions fanatiques, toujours prêtes à s'enflammer, dût leur explosion terrible amener la perte dernière de la foi.

Un homme s'était trouvé à Meaux qui s'était fait le représentant intéressé de l'ultramontanisme. Lié avec le cardinal ***, le plus ardent adversaire de l'esprit gallican, il avait espéré arriver plus vite à l'épiscopat. Le cardinal ***, qui avait travaillé activement pour lui à la cour de Louis-Philippe, se trouva impuissant à la chute de ce prince, et nous avons vu que l'évêché de Meaux était arrivé, sans aucune intrigue, par le seul respect de M. de L... pour un prêtre vénérable, au bon M. de Lazerat.

Cet homme, vicaire général sous l'administration précédente, avait été nommé vicaire général capitulaire pendant la vacance du siége. Ce fut lui qui vint officiellement recevoir le nouvel évêque et l'introduire dans la cathédrale. Il fit un discours habile : il sut être flatteur à point, ni trop, ni trop peu. L'évêque fut content et se laissa séduire. Quelques personnages, qu'il avait consultés dans l'administration civile, lui avaient dit qu'il ne pourrait réussir qu'en prenant, pour l'un de ses vicaires généraux, cet homme universellement estimé pour

sa capacité administrative. M. l'abbé Tourieux lui était donc imposé, en quelque sorte, par l'opinion publique. Il fut nommé vicaire général. L'évêque même, il faut tout dire, et plus tard il me fit l'aveu qu'il s'était bien trompé, avait voulu faire de la diplomatie. Décidé aux réformes, il voulait paralyser, en le prenant dans son propre camp, le seul adversaire sérieux que ses idées avaient pu rencontrer. Ce calcul d'habileté ne devait pas réussir. Il y eut bientôt dualisme, et cela avant peu de temps, et d'une manière fatale. L'abbé Tourieux opina du bonnet, comme tous les autres, au synode : autrement, il se fût rendu impossible dans le diocèse. Mais bientôt, avec quelques ambitieux qui comptaient sur lui pour un avancement plus rapide, il devint le centre d'une opposition, aux idées de l'évêque, qui ne tarda pas à devenir formidable. Nous eûmes en réalité deux évêques : l'un qui représentait l'immobilité, les vieilles idées, la théocratie, toutes choses sacrées aux yeux d'un grand nombre d'hommes, pour lesquels le mot de progrès est un épouvantail; l'autre qu'une véritable notion des besoins de l'Église portait à ne pas repousser le progrès, mais à sympathiser avec lui pour le rendre chrétien. La lutte devait être forcément entre ces deux hommes.

Le combat se livra à petit bruit, comme cela se

pratique dans les conflits entre gens d'Église. On minait sourdement l'évêque. On se servait des religieuses, des femmes dévotes pour répandre le bruit que Monseigneur était l'ennemi du pape, qu'il avait fait des statuts dont on était furieux à Rome, et que, si le calme revenait en France, sous un gouvernement qui mettrait fin à l'agitation révolutionnaire, le premier acte de Rome serait de demander à ce nouveau pouvoir de s'entendre avec elle, pour forcer le malheureux évêque à se démettre, Rome regardant comme schismatiques les actes du synode de Meaux de 1848.

Tout cela se colportait peu à peu, sans que le vicaire général se laissât voir jamais, sans qu'il parût même soupçonner qu'on tenait un tel langage sur Monseigneur; mais cependant à son instigation secrète, et surtout à son extrême joie.

Si l'on traitait ainsi le maître, le disciple était encore moins épargné. Et le disciple, c'était moi. Aussi plaignait-on beaucoup ce digne évêque, qui au fond était un saint homme, mais qui avait eu le malheur, sur la recommandation d'une folle, une sienne parente, de me prendre pour son secrétaire, son unique confident. Je ne faisais faire à l'évêque que des sottises: ce fougueux gallican, c'était toujours moi, avait soufflé ses erreurs dans l'esprit du saint homme qui, appartenant à une

famille parlementaire, avait conservé les anciens préjugés contre la suprématie infaillible de la papauté et son droit sur le temporel des rois, seul salut de l'Église en face du protestantisme et du jansénisme. Après tout cela, je devais être un janséniste déguisé, un ennemi des bons Pères, un véritable révolutionnaire.

L'inamovibilité décrétée par les statuts était présentée comme une mesure radicale qui rendait impossible toute administration, et qui abandonnait la foi et les mœurs à tous les caprices d'un sacerdoce de sa nature peu discipliné. On appelait une chimère le tribunal institué pour décider du sort des prêtres délinquants, les prêtres ne devant jamais être que très-complaisants pour leurs collègues. Les enterrements réduits à une classe unique, payés par un honoraire uniforme, étaient une mesure de socialistes et de niveleurs, attentatoire à l'honneur des gens riches et aux intérêts des fabriques et surtout à ceux des curés des grandes paroisses. Le pelé, le galeux, cause de tout ce mal, c'était moi évidemment, et l'on travaillait à me le faire voir.

M. l'abbé Tourieux n'avait cessé d'être à mon égard d'une politesse parfaite. Rien n'indiquait que j'eusse en lui un adversaire formidable. Au conseil, il semblait écouter mon avis avec défé-

rence. Il votait presque toujours autrement que moi, mais cela sans que je pusse soupçonner autre chose en lui qu'une divergence d'opinion.

Deux années se passèrent ainsi, et l'on vient de voir que tout n'était pas rose pour M. le secrétaire de l'évêché de Meaux.

D'une autre part, ma position dans le diocèse n'avait rien d'assuré. J'étais l'homme de l'évêque, son confident, son ami; mais l'évêque mort, je n'étais plus rien : les vicaires capitulaires me montreraient la porte de cet évêché où j'avais eu mon triomphe. J'avais fait accorder l'inamovibilité à tous les autres : seul, par la force des choses, je demeurais amovible. Je savais très-bien que le premier canonicat vacant serait pour moi. Mais les titulaires actuels trouvaient bon de ne pas mourir, et j'aurais eu trop mauvaise grâce à leur demander de se démettre en ma faveur. Chez des chanoines, cette abnégation ne se connaît pas. Je leur eusse paru trop pressé.

Pendant ce temps-là, on avait marché en réaction religieuse. Cette charmante chose qui s'appelle la liberté a l'immense avantage pour ses ennemis qu'ils l'assassinent à l'aise, en lui disant : Vous auriez tort de vous plaindre : c'est en vertu de votre principe même que nous vous prenons à la gorge.

L'ultramontanisme n'avait pas vécu six mois sous le régime libre de 1848, qu'il était maître de toutes les positions. Il revenait comme un flot, se servant de l'opposition politique à la forme républicaine, pour se cacher sous le nom de retour aux principes que les idées novatrices avaient profondément bouleversés. Avant peu tous les hommes du clergé, suspects de ce qui s'appelait alors idées avancées, furent mis de côté impitoyablement. Le courant se jeta vers l'absolutisme religieux. Ce mot, libertés gallicanes, se trouva suspect avec la liberté.

II

ENCORE CURÉ DE VILLAGE

Le cardinal *** avait pris fort à cœur l'affaire du synode de Meaux et les statuts qu'on y avait proclamés. Il avait manœuvré si habilement qu'il était parvenu à faire signer, par quatorze évêques français, une dénonciation à Rome contre l'évêque de Meaux, demandant que la Sacrée Congrégation des évêques lui fît son procès canonique. Cette dénonciation était appuyée sur dix propositions extraites des statuts imprimés, lesquelles étaient taxées de schismatiques et dites sentant l'hérésie, attentatoires aux droits du saint-siége, erronées et offensant les oreilles pies.

Monseigneur et moi nous ignorions complétement cette trame odieuse. Tout entiers à nos pa-

cifiques devoirs, aimés du clergé, dont l'un de nous était le père, et l'autre le frère affectueux et dévoué; ayant pacifiquement résolu le problème qui tourmente, depuis plus de soixante ans, près de quarante mille prêtres se succédant, comme des employés de quelques jours, dans les paroisses rurales, nous vivions dans l'espérance de l'apaisement des inimitiés d'une coterie violente, lorsque tout nous fut dévoilé.

Monseigneur, avec le second vicaire général, homme fort inoffensif, dont je n'eus jamais à me plaindre, était en tournée épiscopale. C'était en mars 1851. Il se trouvait à Melun, chez l'archiprêtre, l'un de nos prêtres les plus instruits et les plus recommandables, dont nous avions éprouvé tout le dévouement. J'étais resté à Meaux pour l'expédition des affaires courantes. Monseigneur venait de donner la confirmation dans la charmante petite cathédrale de Melun. On lui annonça la visite de M. le préfet de Seine-et-Marne. Ce fonctionnaire aimait beaucoup l'évêque, et il le soutenait au ministère des cultes, où avait prévalu déjà depuis longtemps le projet de favoriser exclusivement l'ultramontanisme dont la politique du moment espérait plus d'appui.

Le préfet venait de Paris. On savait au ministère tout ce qui se passait; et l'ambassadeur de Rome

ayant consulté sur ce qu'il avait à faire dans le cas grave d'un procès canonique intenté, devant la Sacrée Congrégation, contre un évêque français, le ministre avait répondu qu'avant tout il fallait s'abstenir, et qu'il fallait par conséquent laisser à l'évêque de Meaux le soin de défendre lui-même sa cause.

Le préfet raconta ces choses à Monseigneur. Le coup fut terrible. Le digne homme ne put résister à cette secousse. Il se vit perdu, déshonoré. Son cerveau s'échauffa; et la nuit même qui suivit cette révélation, il eut une attaque d'apoplexie qui l'emporta en quelques heures.

Je fus terrassé; et sans cet amour filial qui me forçait de vivre pour une mère, le désespoir qui avait conduit mon pauvre évêque au tombeau fût venu m'atteindre. Mais je résistai. Félicie, de plus en plus dévouée et aimante, me supplia de ne pas m'abattre devant une adversité si imprévue, qui venait m'arrêter dans toutes mes espérances. Elle me demanda d'être fort pour ma mère et pour elle. Je dus vivre en effet.

Mais, cette fois, je compris toute l'étendue de mon malheur. J'étais le survivant dans cette tempête. On rendrait tous les honneurs funèbres à l'évêque vaincu par la mort. Mais on s'acharnerait sur le débris d'une administration, demeuré seul

pour répondre aux persécuteurs et aux fanatiques. Ma position était affreuse.

Le jour même qu'on apprit à Meaux la mort de l'évêque Lazerat, le chapitre se réunit et nomma, séance tenante, les vicaires capitulaires administrateurs. M. Tourieux, comme il fallait s'y attendre, sortit du suffrage à une grande majorité de voix, avec deux autres chanoines, ses amis les plus dévoués. Je compris ce que signifiait ce vote; et, immédiatement après, je remis à MM. les vicaires capitulaires les papiers du secrétariat.

Le lendemain, la première affaire dont on s'occupa au conseil fut la mienne.

— Ma position était peu tenable à Meaux; j'aurais trop à y souffrir. Il fallait m'épargner cette humiliation. Malheureusement, il n'y avait pour le moment à donner aucun poste de quelque importance. La petite cure de Moulignon, près de Melun, était vacante; on m'y nommait.

Tel est le résumé du discours que me tint M. Tourieux au sortir du conseil. Il m'exprima ses profonds regrets que l'administration diocésaine se trouvât dans l'impossibilité matérielle de faire autre chose pour moi. Et il ajouta qu'il était bien convaincu que le nouvel évêque, qu'on attendait de la Providence, ne manquerait pas de récompenser, comme ils le méritaient, les services que

j'avais rendus au diocèse sous le regrettable Mgr de Lazerat.

Cet homme tenait à enterrer la synagogue avec honneur.

Il n'y avait qu'à s'incliner. Je ne répondis pas un mot à cet hypocrite; et je partis pour Moulignon.

Mais j'étais brisé, bien brisé. Je sentais que je ne vivais plus que pour un devoir, celui de ne pas trop attrister les derniers jours de ma mère. Pour tout le reste, j'avais perdu l'espérance.

Je trouvai à Moulignon une population civilisée, polie, mais à peu près sans religion. Ces riches plaines de Seine-et-Marne, avec leurs belles céréales, ne parlent en rien au sentiment religieux. L'homme des champs, habile aux affaires, entendu en agriculture, assez bien éduqué, sachant lire et écrire, en face de la mysticité des prêtres, a abandonné depuis longtemps l'église dans ce pays-là. Le latin, il ne le comprend pas; le culte, il n'en voit pas l'idée; les dogmes enseignés tant bien que mal, il se demande à quoi ils servent. Et, tombés dans l'indifférence religieuse, il se trouve le libre penseur du monde inintelligent, pratiquant quelque peu la morale naturelle, toutefois avec l'aide du parquet et de la gendarmerie.

Je compris de suite que j'avais à Moulignon une

rude tâche, surtout que ma vie se passerait là, et celle de deux ou trois de mes successeurs, avant de ramener le peuple au catholicisme. La difficulté est grande : là le catholicisme s'est usé. Je sentais cela. Dans tout le pays, nul ne croit à la vertu des prêtres. Cela est passé à l'état de conviction profonde. Le père apprend au fils que le prêtre s'arrange en secret comme il peut, pour se donner du plaisir, et que les plus honnêtes en apparence sont ceux qui cachent le mieux leur jeu. Les quelques scandales arrivés de loin en loin, racontés avec raillerie dans les assemblées populaires, ont achevé de persuader au peuple qu'il n'y a pas un prêtre chaste, ce peuple, du reste, ne comprenant pas la possibilité de la continence.

Ceux du clergé qui, dans la Seine-et-Marne, ont essayé le système mystique ont complétement échoué. Ils ont fanatisé quelques femmes. La masse les a laissés seuls avec tout le fracas qu'ils ont produit. Ce peuple, éloigné de tout culte par sa raison mal éclairée, ne peut revenir aux doctrines de l'Évangile que par la raison. Le mysticisme ne l'atteindra qu'à l'épiderme.

Ce fut la méthode rationnelle que j'employai à Moulignon. Je n'eus, hélas! à séjourner au milieu de ce peuple honnête, doux, prévenant, que peu de semaines; et déjà je me faisais des amis

parmi les hommes graves et influents. Je voulais les gagner à l'homme avant de les gagner au prêtre.

Le nouvel évêque de Meaux ne m'en laissa pas le temps.

III

LA FINE FLEUR DE L'ULTRAMONTANISME

Ce Monseigneur qui nous arriva était la fine fleur de l'ultramontanisme. Il était de Montbrison. C'était le fils de M. le marquis de Chalain d'Uzore, et il faisait trop d'honneur à M. Bossuet en venant occuper son siége. Évidemment il ne serait là qu'en passant, les premiers siéges devant revenir, par droit de naissance, à Mgr de Chalain d'Uzore.

Tous ces pauvres prêtres qui avaient pleuré M. de Lazerat, leur véritable père, se précipitèrent à l'avance du nouveau maître. Un instinct les avertissait que le vent ne soufflait plus aux libertés gallicanes ; et, sans se le dire, chacun comprenait que l'œuvre d'émancipation, si heureusement inaugurée par mon initiative, allait prendre fin.

Ils voulaient donc voir l'homme qui les mènerait avec la verge de fer.

M. de Chalain d'Uzore avait été le premier, après sa nomination, à insister auprès de la Congrégation romaine pour la condamnation des statuts gallicans du synode de Meaux. Il n'y avait plus lieu à procéder contre l'homme que la mort indulgente avait dérobé aux opprobres de la flétrissure romaine. Mais un décret solennel, signé par le faible Pie IX, déclara nuls et non avenus, schismatiques et attentatoires aux droits du saint-siége, les actes du synode. Le nouvel évêque reçut ordre de les raturer des registres de l'évêché et d'avertir solennellement le clergé et le peuple que le souverain pontife avait improuvé, cassé, annulé, de son plein pouvoir, les susdits actes; que défense était faite de les lire, garder chez soi, communiquer par la presse ou autrement; que tous les prétendus droits créés en vertu de ces actes étaient abolis *ipso facto*, et que l'évêque nouveau entrait dans la plénitude de sa puissance sur un clergé que l'épiscopat déplorable de M. de Lazerat, *cet homme de perverses doctrines*, avait pu déjà accoutumer à l'insubordination et au mépris des saintes coutumes et des sages principes de l'Église mère et maîtresse.

M. de Chalain d'Uzore nous convoqua tous à

Meaux pour nous signifier cette décision. Je m'y rendis avec les autres, que je voyais le cœur consterné, l'oreille basse. Un silence morne régna dans cette assemblée. C'était le véritable mutisme oriental. Le pacha catholique s'étendit longuement en commentaires sur le décret infaillible venu de Rome. Il était loquace et posait en parlant. Il n'épargna à personne les allusions blessantes. J'en eus ma bonne part.

Puis, après avoir fait table rase, à l'aide du décret romain, de toutes les institutions diocésaines de son prédécesseur, il formula les siennes.

La longue queue traînante de la robe ecclésiastique fut supprimée et réservée uniquement à l'évêque. Défense, sous peine de suspense, de porter la soutane à queue.

Le rabat fut prohibé sous les mêmes peines : il rappelait trop l'ancienne église gallicane; et on ne le porte pas à Rome. Par grâce, Sa Grandeur autorisait, au cou de ses prêtres, une petite cravate blanche sous le collet de la soutane : c'était plus virginal.

Bien loin de maintenir l'inamovibilité de toutes les cures, il eut l'idée ingénieuse de rendre amovibles même les cures de canton qui sont inamovibles de par le Concordat. Pour cela, il établit cette règle bizarre que tout nouveau curé de can-

ton nommé lui donnerait sa démission à l'avance, non datée, au moment de recevoir ses pouvoirs spirituels, pour que l'évêque, tenant en main cette démission, pût, sans conflit avec le gouvernement, destituer tel curé qu'il lui ferait plaisir. C'était une véritable épée de Damoclès sur la tête des curés de canton.

Il défendit que jamais une seule des propositions appelées les quatre articles pût être reproduite par ses prêtres, ou écrite, ou de vive voix, lesdites propositions, selon lui, étant condamnées à Rome et contraires aux droits du saint-siége.

Toutes ces belles choses faites, l'Illustrissime fit prosterner ses prêtres, leur donna sa bénédiction et se retira triomphant.

Mais une chose paraissait oubliée, c'était moi. J'allais, comme les autres, me retirer, douloureusement impressionné, dans mon presbytère, lorsqu'un domestique, me cherchant au sortir de la salle, vint me dire que monseigneur avait à me parler. Je suivis cet homme.

Je trouvai l'évêque dans tout l'éclat de sa magnificence, entouré de ses vicaires généraux, dont le premier était M. l'abbé Tourieux. Je m'avançai vers lui et je m'inclinai.

— Vous êtes monsieur Berthomieux?

— Oui, Monseigneur.

Et me présentant un manuscrit assez volumineux :

— Reconnaissez-vous cet écrit pour être de votre main?

Je regardai. C'était le *mémoire sur le synode.* Je répondis :

— Oui, Monseigneur.

— Est-ce la copie d'un écrit fait par une autre main, ou bien votre œuvre personnelle, vos propres pensées?

— Monseigneur, c'est mon œuvre personnelle, ce sont mes propres pensées.

— Eh bien! monsieur, ces idées-là ne peuvent m'aller. Je ne puis confier l'instruction du peuple, dans la plus petite des cures de mon diocèse, à un homme qui a pu les émettre une seule fois. Un gallican de votre sorte, avec vos idées révolutionnaires en religion, est pire pour moi qu'un hérétique. Or, je ne souffrirais pas un hérétique dans le diocèse de Meaux. C'est beaucoup trop que ma cathédrale soit souillée par les cendres de cet ennemi du saint-siége appelé Bossuet.

Là, j'eus à subir une charge à fond de train contre Bossuet et les évêques complaisants de Louis XIV. Nous avons vu que le personnage était intarissable dans sa faconde. J'écoutais peu son speech ultramontain. Mais j'éprouvais ce der-

nier tremblement, peu différent, je le suppose, de l'agonie dernière, qui saisit un misérable en pleine cour d'assises quand, après le résumé écrasant des débats et le verdict du jury, il voit le tribunal délibérer sur l'espèce de peine qui doit lui être infligée. Deux mots se dressent devant lui : la mort, le bagne! Et il frissonne.

Hélas! il y a des misérables qui meurent deux fois.

— Vous comprenez donc, monsieur, que vous êtes à jamais impossible dans mon diocèse. Les grands coupables dans le clergé ne sont pas, pour nous, ceux qui ont eu des oublis passagers. On se relève d'une chute morale.

Et, en parlant ainsi, il s'adressait par manière d'entretien à MM. les vicaires généraux.

— Une chute rend humble, et ces meurtris se tiennent dans une salutaire vigilance. Les grands coupables sont les orgueilleux qui veulent faire la leçon à l'Église. Ceux-là finissent par l'impénitence. L'orgueil ne se convertit jamais.

Nous pouvons, messieurs, si vous le jugez convenable, en faire l'essai pour monsieur. Il nous serait facile de l'envoyer finir ses jours dans quelque trappe où, se faisant le dernier de tous, dans les regrets et dans les larmes, il expierait les scandales de ses doctrines et prierait Dieu de l'éclairer

sur ses erreurs. Je sens que si je dois être sévère quand il s'agit des doctrines perverses qui ont séduit ce prêtre, je suis père en même temps, et je dois traiter avec compassion son âme malheureuse. Ce serait une œuvre de charité que vous approuveriez, messieurs, j'espère.

Et ici les vicaires généraux s'inclinèrent en signe d'assentiment.

— Monsieur Berthomieux, tous vos pouvoirs vous sont retirés. Ma conscience me commande, contre vous, cette sévérité apparente. C'est bien doux en réalité. Dans le beau siècle de l'Église, l'inquisition, cette grande institution dont ne sont pas dignes les siècles modernes, vous eût traité avec plus de rigueur. Votre obstination vous eût valu le bûcher, le pouvoir civil comprenant, à ces heureuses époques, qu'il devait traiter en coupables de lèse-majesté tous ceux qui attaquaient, en quoi que ce soit, la pureté de l'orthodoxie. Nous n'avons plus aujourd'hui ce puissant concours du bras séculier. Il nous faudra attendre quelque temps encore; mais enfin, si Dieu prolonge les jours de notre épiscopat, si nous avons le bonheur de voir inaugurer dans notre France un pouvoir chrétien et fort, nous devons croire que, dans son intérêt, il rétablira les priviléges sacrés, les droits inaliénables de l'Église. Son salut,

le besoin de vaincre le mal, et la révolution c'est le mal, amèneront logiquement le pouvoir à nous rendre ce que nous ont ravi les malheurs des temps. A ce prix nous pourrons l'appuyer.

Je subissais ce second speech sur les espérances du prélat ultramontain d'un temps meilleur où le pouvoir en France serait assez chrétien pour rétablir l'inquisition, comme j'avais subi le premier contre les quatre articles et contre Bossuet. Il en revint pourtant à ma misérable personne.

— Vous échappez donc, monsieur, à cette juste mais terrible pénalité, destinée à détruire le corps pour sauver l'âme. Mais ce n'est pas une raison pour que vous soyez exempté de notre juridiction spirituelle, sur laquelle heureusement aucun gouvernement sur la terre ne peut rien. Nous donc, de notre plein pouvoir épiscopal, le saint nom de Dieu invoqué, après avoir mûrement examiné les faits et notamment l'écrit pervers, et plein d'erreurs, intitulé : *Mémoire sur le Synode*, que vous, Berthomieux, prêtre du diocèse de Clermont, incorporé à ce diocèse de Meaux, reconnaissez avoir écrit, nous vous condamnons à une pénitence perpétuelle dans un monastère, soit de Trappistes, soit de Chartreux.

Mais comme la douce charité de Jésus-Christ presse notre cœur, *charitas Christi urget nos*,

nous écrirons au Révérend Père abbé du monastère que vous aurez choisi, pour que cette pénitence, si rigoureuse selon les canons, c'est-à-dire le jeûne perpétuel au pain et à l'eau, soit adoucie et qu'on vous accorde les légumes cuits dont se nourrissent les religieux dans ces saintes retraites.

Nous avons voulu en cela vous montrer notre tendresse d'évêque qui nous commande de ne frapper que pour guérir, Dieu ne voulant pas la mort du pécheur, mais son retour au bien par la conversion. Rentrez en vous-même, monsieur Berthomieux! la vie est courte; nous sommes ici-bas des voyageurs : l'heure du compte à rendre arrivera vite. Heureux serez-vous, après avoir si tristement scandalisé l'Église de Dieu, de réparer pleinement ce malheur par votre pénitence!

Il se leva.

Et comme je gardais un silence absolu :

— Quel monastère choisissez-vous, monsieur?

— Aucun, monseigneur, répondis-je doucement.

Et, m'inclinant respectueusement devant Sa Grandeur, et faisant un salut à chacun des vicaires généraux, je me retournai et je sortis.

IV

PAUVRE ÉGLISE DE FRANCE!

C'était donc fini!

J'étais le proscrit du sacerdoce, la victime d'un parti implacable dans l'Église. Le fanatique dont je venais d'écouter la sentence me l'avait dit dans une naïveté brutale : Si j'eusse souillé ma robe sacerdotale, au fond du presbytère, il y aurait eu pardon pour moi. Il suffit dans ce cas de dire à son évêque : Je suis un pécheur, ayez pitié de ma faiblesse; et l'évêque relève le faible et l'embrasse.

Mais j'avais cru que l'Église de France et Bossuet, d'accord en cela avec toutes les Églises, avec tous les siècles, en Occident comme en Orient, à l'exception de la cour de Rome, représentaient la véritable doctrine catholique sur la faillibilité des

papes et sur la séparation du spirituel et du temporel; et ceci était un crime et un crime irrémissible, qu'il fallait expier par le bûcher, comme doctrine perverse, et à défaut du bûcher, par la pénitence perpétuelle.

Je n'avais rien répondu, et pour cause, à celui qui s'était fait mon accusateur et mon juge : c'eût été peine perdue. Les hommes qui ont accordé l'infaillibilité au pontife romain ont très-bien entendu s'arroger, à eux-mêmes, cette infaillibilité dans leurs diocèses. Méconnaître cette infaillibilité épiscopale, supposer que, le nom de Dieu invoqué, ils ne reçoivent pas la grâce d'en haut pour ne pas se tromper, c'est les blesser profondément. Et comme j'ai dans le cœur un respect sincère pour l'épiscopat, mais quand il est exercé comme l'esprit de l'Évangile le suppose, je ne voulus pas m'exposer à une lutte où j'aurais été amené à oublier, en quoi que ce fût, ce respect.

D'ailleurs, je n'avais pas la prétention d'éclairer cet homme. Le fanatisme n'est si terrible que parce qu'il devient une conviction. Pendant l'étrange scène que je pourrais appeler l'exécution capitale d'un prêtre, je me demandais si cet homme n'était pas un profond scélérat, l'un de ces hypocrites, embrassant avec chaleur une opinion dominante qui amène honneurs et profit, et j'étais

forcé de me répondre que M. de Chalain d'Uzore n'était point un hypocrite, mais un homme pleinement convaincu d'être dans le vrai, et de sauver l'Église et son diocèse en proscrivant un hérétique. Il était tout bonnement un inquisiteur consciencieux et logique.

Je n'avais donc pas eu à lutter de parole avec lui.

Mais il me restait contre lui une grande force. Il l'avait bien senti, quand il déplorait lui-même qu'il n'y eût plus en France un pouvoir chrétien qui changeât en torture physique l'arrêt de la condamnation épiscopale. Homme du dix-neuvième siècle, émancipé par la proclamation de la liberté écrite maintenant dans la conscience sociale autant que dans les codes, j'étais, en face de lui, insaisissable. Il n'y avait plus à l'évêché de Meaux, comme au bon moyen âge, comme à Rome encore aujourd'hui, une prison épiscopale où je fusse détenu jusqu'à ce que le bras séculier s'emparât de mon corps. Son inférieur comme prêtre, j'étais son égal comme citoyen. Force lui était de conclure par une péroraison mystique où l'homme, qui allait très-bien faire son salut dans un palais épiscopal, me donnait le conseil généreux, qu'il ne trouvait pas utile pour lui-même, d'aller manger les légumes des Trappistes ou des Chartreux.

Cette belle théorie venant à ne pas me sourire, l'évêque impuissant était réduit à me dire : nous n'avons plus rien à démêler ensemble. Je ne lui en avais pas donné le temps, et le saluant avec respect, je l'avais laissé méditer sur les malheurs d'une époque qui renonçait aux touchants spectacles des bûchers.

Cet homme, j'en ai le souvenir bien présent encore, ne souleva en moi aucune haine. Je voyais en lui un système s'étant incarné, ayant pris corps. Le fanatique implacable était l'ultramontain; l'homme que je devais aimer et plaindre était M. de Chalain d'Uzore. Je remercie Dieu de m'avoir donné cette lumière. Elle me vient de ma foi à la grande doctrine de Jésus, que toutes les persécutions de ceux qui s'en disent les docteurs, ne m'ont pas empêché de trouver admirable et divine. L'Évangile n'est pas moins grand parce qu'il y a eu des Torquemada.

Pauvre Église catholique, comme tu as besoin d'être arrachée à la secte fanatique qui te rend si odieuse! Tous, dans le monde, n'ont pas les longues patiences et le courage obstiné de l'ami de Félicie. Combien, jour par jour, secouent contre toi la poussière de leur chaussure et, te déclarant marâtre, te laissent à la direction violente et impie des hommes dont tu subis le joug! Viendra-

t-elle l'heure où la lumière se fera sur ces sacriléges, où il sera vu clairement qu'ils ont mené la barque de Pierre sur le bord de l'écueil; qu'ils ont changé la pacifique doctrine de l'amour et de la liberté en une théorie d'écrasement pour les âmes qu'il est impossible à l'humanité, maintenant éclairée, de subir?

Je l'espère pour toi, ô Eglise du Christ, si éprouvée, si malheureuse! La Sion aux mains de ces faux prophètes est désolée et languissante. *Viæ Sion lugent.* Toutes les nations de la terre devaient venir à elle; et aujourd'hui, pendant que, dans des régions lointaines, quelques tribus de fétichistes adoptent sa foi, elle perd les nations civilisées avec lesquelles elle s'obstine, dans son incroyable aveuglement, à faire un dernier divorce.

Depuis le jour où je tombai, victime d'une criante injustice, sous la main de fer d'un homme que l'ultramontanisme appelle l'une de ses gloires, la scission, entre l'humanité contemporaine et l'Église de Rome, a pris des proportions effrayantes. Pendant que les fous s'applaudissent qu'un petit troupeau de croyants égarés s'attache aux doctrines ultramontaines, les esprits calmes gémissent que chaque génération, qui sort des premières ignorances de l'enfance pour entrer dans la viri-

lité, abandonne avec dégoût une Église qui semble se complaire à se montrer comme l'ennemie implacable de ces grandes choses que nous saluons tous sous le nom de progrès et de liberté.

Ce mal devra s'accroître encore. L'ultramontanisme haineux et retardataire en est à sa première explosion. Que de ruines il fera dans l'Église, avant que de ce système, destiné à semer partout la désaffection et la haine, sorte, par les excès mêmes, une pensée énergique de résistance qui prépare une ère pacifique et réconcilie le monde justement effrayé de tant d'audace !

V

NE PLUS MONTER A L'AUTEL !

J'avais beaucoup souffert devant l'évêque, souffert pour moi, puisque j'étais l'humilié, le vaincu du despotisme ultramontain, souffert pour le catholicisme du profond abaissement où je le voyais descendre. Une autre souffrance plus cruelle encore m'attendait : c'était d'annoncer à ma bonne, à mon honorable mère, que ce prêtre qu'elle avait vu naguère dans une position élevée, l'ami, le confident d'un évêque homme de bien, n'avait plus le droit de monter à l'autel, qu'un anathème dernier, contre lequel il n'y avait pas d'appel possible, l'atteignait définitivement, qu'il était proscrit, sans espérance, du sanctuaire; que, frappé par un interdit, pour crime qualifié de doctrines

perverses, il n'avait plus qu'à chercher quelque moyen matériel de vivre.

Dire ces choses à ma mère, c'était plus douloureux que la mort; et cependant il fallait le lui dire.

J'usai de mille atténuations. Je lui racontai d'abord que l'évêque ne voulait pas me garder dans son diocèse; mais que cette disposition malveillante m'inquiétait peu, parce que mes fonctions de secrétaire de M. de Lazerat m'avaient permis de me faire, dans plusieurs diocèses, des amitiés sur lesquelles je pouvais compter. Je lui dis que j'allais prendre mes avances et me chercher ailleurs une position.

Le coup n'en fut pas moins rude pour ma mère: notre vie de tribulations recommençait. A son âge, c'était dur, et elle était lasse d'aller d'exil en exil. Mais enfin je la vis se résigner.

L'amener à supporter cette première rigueur, c'était déjà quelque chose. J'avançai un peu plus dans les coups de dard que je lui portai au cœur: je lui glissai, comme chose qui me tourmentait peu, que l'évêque, par un procédé de malveillance inouïe, m'avait retiré tous pouvoirs dans son diocèse.

— Ce n'est pas possible! s'écria-t-elle en bondissant comme la lionne dont on menace les pe-

tits. Vous aurez mal compris, mon fils ! La malveillance ne peut pas aller jusque-là.

— Je ne me suis pas trompé, mère. C'est formel.

— Ainsi donc, demain matin vous ne pourriez pas dire ici votre messe?

— Non, ma mère.

— Oh! c'est horrible ! Quel homme que cet évêque !

— Il n'est pas aimable pour moi.

— Mon fils, fuyons ce malheureux pays ! allons chercher un refuge ailleurs.

Je l'attendais à cette idée. Elle occuperait quelques jours ma mère. Nous emballerions nos meubles. Ma mère était coutumière du fait ; et j'avais depuis longtemps des malles solides qui m'avaient servi à ce triste usage. Nous irions provisoirement à Melun.

Je la préparerais plus tard à l'affreuse nouvelle, celle qui serait le coup le plus terrible qu'elle eût reçu de toute sa vie : l'interdit de son fils !

Je ne pris pas ces précautions avec Félicie. Je lui écrivis dans un grand détail la scène honteuse qui s'était passée à Meaux. Je lui donnai cette adresse : « Monsieur Lioune, hôtel de France, Melun. »

J'eus beau faire, malgré que je me fusse roidi

contre moi-même pour ne pas trop attrister cette chère sœur, j'éclatai en sanglots, et je mouillai de mes larmes la fin de ma lettre où, effaçant à la fois mon nom de famille, mon titre de prêtre, que j'avais portés l'un et l'autre avec honneur, je n'étais plus qu'un misérable, jeté sur le pavé de la rue, obligé, comme les bandits qui se cachent, de prendre toutes mes précautions pour que jamais, dans le sort cruel qui m'attendait, on ne pût soupçonner, sous ce nom de Lioune, le ci-devant abbé Berthomieux.

C'était un innocent mensonge que celui que j'avais fait à ma mère d'être assuré de trouver facilement un poste dans quelque autre diocèse. Je n'en fis pas même l'essai. Quel évêque de France, même aussi gallican que moi, aurait eu le courage de se donner pour ennemi le puissant monseigneur de Chalain d'Uzore qui, ayant un frère général, serait bientôt archevêque, cardinal, sénateur? Il faut être prudent, c'est la maxime des évêchés; et elle m'eût été appliquée avec cette aggravation que, Rome ayant condamné l'œuvre de réforme diocésaine de M. de Lazerat, l'évêque qui m'eût accueilli se fût mis mal avec Rome. L'épiscopat contemporain, tout honnête que je le sache, n'en est pas encore à cet acte d'héroïsme en faveur de la justice.

J'ai connu de pauvres diables dans ma position qui ont couru vingt diocèses, essuyant partout ce refus usuel : «Vous n'êtes pas notre diocésain; nous n'avons pas besoin de prêtres. » Je ne m'exposai pas à cette honte. Je voulus respecter ma dignité d'homme, puisque je ne pouvais plus rien pour celle de mon sacerdoce.

Mon avenir se présenta à moi avec toute son horreur. Je ne me fis d'illusion sur rien. J'étais fort, il est vrai, mais j'étais trop avancé en âge pour apprendre un état manuel. Je n'aurais fait qu'un mauvais ouvrier, et je serais mort de faim. Je n'étais pas en état de tenir une comptabilité; on ne s'improvise pas caissier; et puis il est naturel qu'un chef de maison veuille connaître les antécédents d'un homme qui se présente pour ces places de confiance. Mon écriture était devenue peu lisible : tous les bureaux m'étaient donc fermés.

J'avais une ressource : l'imprimerie du boulevard Pigalle, dont presque tous les correcteurs sont de pauvres prêtres flétris. Mais, je l'avais écrit à ma sœur et j'ai bien tenu parole, l'abbé Berthomieux disparaîtrait pour jamais de la scène du monde. J'entrais dans ce prolétariat obscur où nul ne pense à vous, où nul ne vous distingue des autres. Devenu travailleur, n'importe de quelle

façon, comme ils le sont tous, je voulais qu'ils ignorassent complétement que leur camarade était prêtre. Je ne voulais ni m'exposer à leur mépris pour des crimes qu'ils auraient raison de me prêter, ni demander leur compassion pour l'injustice qui venait de m'atteindre. Le seul flétri, parmi les flétris, qu'on ne plaigne pas, c'est le prêtre. On lui suppose toujours quelque honte secrète qui lui fait préférer les scélérats. Ceux-là, on les connaît jusqu'au fond de leur souillure.

Félicie m'écrivit une lettre digne d'une Spartiate.

« Vous avez bien fait, Lioune; vous avez été noble et digne de vous. Si je pouvais vous aimer davantage, ce serait de votre respect pour vous-même et de votre courage. Continuez à être fort! La tâche accomplie ici-bas est toujours belle, quand elle est acceptée grandement. Dieu ne vous manquera pas. Et s'il n'y en avait pas un, protecteur du juste et veillant sur lui, à la place de Dieu, serait toujours la conscience. Celle-là parle haut, et ses mots, qui montent au cœur, sont une récompense d'un grand prix. Vous avez votre conscience.

« Laissez ces aveugles précipiter de leurs propres mains l'abaissement de ce catholicisme que vous et moi avons tant aimé! Ils le mèneront loin.

Ils commencent par l'avilir. Jugez si la décadence sera rapide, et comment les aigles se jetteront sur le cadavre ! »

Ces lignes, que j'extrais de la lettre de Félicie, disent bien le grand cœur de cette noble fille.

Je dois ajouter que, malgré l'état de gêne où elle vivait, après la liquidation onéreuse de la fortune de son père, elle n'hésitait pas à me dire que ce peu qui lui restait était à moi, et qu'avec ma mère je pouvais venir le partager. Je ne devais pas attendre moins de sa générosité. Mais, pour tout au monde, je n'eusse pas voulu imposer des privations à cette amie. Un homme, tant qu'il n'est pas invalide, doit gagner son pain et celui d'une vieille mère. Je m'étais dit cela. Comment trouverais-je? Je l'ignorais sans doute ; mais je trouverais.

Je devais aller dans une très-grande ville, d'abord pour m'y cacher, ensuite pour y chercher, grâce à l'activité des affaires un emploi quelconque. Je me rendis donc, avec ma mère, à Paris.

VI

UN RUDE MÉTIER

J'installai ma mère à Vaugirard dans une chambre assez convenable. J'avais mon but, en l'éloignant un peu du centre de Paris. Il me fut facile de lui faire comprendre que la vie serait moins coûteuse hors des barrières, par là même plus douce pour elle.

L'affreuse nouvelle de mon interdit, qu'il avait enfin fallu lui donner comme définitif, avait été pour elle un coup terrible. Elle avait courbé la tête comme sous un suprême malheur, et n'avait pas prononcé une parole. C'était plus qu'un cœur de mère ne pouvait en supporter. En quelques jours, je la vis s'affaisser comme une tige, droite jusque-là, abattue par une tempête. Ses cheveux avaient

blanchi tout à coup; son front se dénuda. Les misérables! ils m'avaient flétri, et ils avaient tué ma mère! J'avais encore cela à leur pardonner.

Cependant j'entretenais toujours au cœur de cette pauvre mère l'espérance pour moi d'une position heureuse dans quelque administration. Je lui mentais, car je n'espérais rien.

J'étais allé frapper partout. Pendant quinze jours, je m'offris n'importe à quelle industrie où l'on eût besoin de bras. Je ne pouvais justifier de rien dans mon passé. On ne voulait pas d'un inconnu. Ce terrible secret de ma vie sacerdotale était mon écueil. En faire l'aveu eût été me faire repousser plus promptement encore.

Cependant le peu d'argent qui nous restait s'épuisait rapidement. Je voyais avec terreur le moment où je n'aurais pas à payer le pain de ma mère pour le lendemain. Je m'obstinais à ne pas recourir à Félicie. Fierté mal placée sans doute; mais je l'entendais ainsi.

Un jour, je revenais de Chaillot. J'avais éprouvé un refus dans une grande usine où je m'étais présenté pour porter les fardeaux. Épuisé, mourant de faim, suivant tristement le quai de la Seine, dans laquelle je me serais jeté de désespoir, sans la pensée de Dieu et de ma mère, je vis un cocher de fiacre qui venait de tomber de son siége. Les

bêtes s'arrêtèrent : je me précipitai, je relevai cet homme que le vin avait surpris ; il avait une contusion à la tête. Je le fis monter comme je pus dans sa voiture, et, me plaçant sur le siége, je le conduisis à sa station, rue Monthabor, derrière le ministère des finances. Arrivé là, mon homme avait recouvré sa raison, mais le mal qu'il s'était fait était plus grave que je ne l'avais cru moi-même. Il fallut le conduire à l'hôpital.

Le chef de station me demanda si je savais conduire.

— Vous le voyez bien, lui dis-je.

— Voulez-vous remplacer cet homme?

— Je le veux.

Il prit mon nom, mon âge, mon passe-port délivré à Melun sous le nom de Lioune, et ne me demanda rien de plus. J'étais cocher de fiacre.

Pour mieux déguiser à ma pauvre mère les tristesses de ma situation, je lui avais dit qu'un de mes amis, rencontré à Paris, me donnait gracieusement l'hospitalité. Elle avait cru cela naturellement. Mes allures étaient plus libres : je pouvais lui déguiser complétement la condition misérable où j'étais réduit.

Le soir même, je me rendis à Vaugirard.

— Triomphe! dis-je à ma mère, j'ai trouvé un emploi honorable au ministère des finances. Grâce

à cet ami, j'ai été reçu dans l'un des bureaux. Il y a beaucoup de travail, ajoutai-je, ce qui m'empêchera de vous voir aussi souvent. Mais je suis heureux de penser, mère chérie, qu'à partir de ce jour vous ne manquerez de rien.

Depuis l'affreuse nouvelle de mon malheur, le changement opéré en elle la rendait moins vive et moins pénétrante. Puis je lui annonçais une bonne nouvelle, et l'on est toujours crédule devant la prospérité. Mes paroles lui arrachèrent le premier sourire que j'eusse vu sur ses lèvres depuis longtemps. Elle leva ses yeux au ciel et elle me dit :

— Je bénis Dieu de cela, mon fils. Je puis mourir quand il voudra.

— Vous vivrez, mère, pour la consolation de votre cher Lioune.

En effet, elle était bien ma consolation. Je savais qu'un être dont je remplissais tout le cœur était près de moi! Aux rares moments où je pouvais voler à Vaugirard, c'était pour moi un enivrement de monter à la chambre de ma mère, de lui faire raconter mille riens sur les jours écoulés, sur son sommeil, sur son appétit. Elle avait heureusement bien conservé sa vue. Je l'avais abonnée à un cabinet de lecture, à Vaugirard; et cela avait été mon salut. La passion de la lecture lui était venue. Comme elle lisait lentement, elle en avait

pour toute sa vie des collections littéraires et ro manesques de ce cabinet de lecture.

Elle ne pouvait pas s'expliquer de ne me voir que si peu. Elle se disait logiquement que dans tous les bureaux du monde on a son dimanche, on a ses fêtes. Je lui répondais que, dans mes attributions, entrait la surveillance de la propreté d'une section des bureaux du ministère, ce qui me prenait rigoureusement, les dimanches, toutes mes heures. Elle ne pouvait me soupçonner de lui faire un conte. Je lui apportais tout ce que je gagnais, et, comme elle était d'une sobriété extrême, je fournissais au delà de ses besoins. Sa passion pour la lecture aidant, je finis par l'accoutumer à me voir très-peu.

C'est qu'il est rude, bien rude, le métier!

Je ne m'en plains pas devant Dieu. Les autres misérables, cloués comme moi sur leurs siéges, valent-ils moins que moi? J'accomplis, à côté d'eux, loyalement et à la sueur de mon front, ma tâche d'homme, gagner mon pain et celui de ma mère. Il m'en a beaucoup coûté de me rompre à cette vie. Dix-huit heures de travail, six à peine de sommeil, le froid, les neiges, les pluies, les tempêtes, le soleil brûlant, aussi cruel que la température glacée, le brisement du corps, tout cela à supporter!

O chartreux! ô trappistes! vous parlez de vie pénitente! vous êtes des sybarites à côté de moi. C'est peu dur de chanter à l'office dans une chapelle bien close, de lire, de méditer, d'être sous un bon abri, à braver les glaces de l'hiver, la pluie torrentielle, les feux d'un soleil de midi. Votre vie de prétendue souffrance est encore un de ces mensonges qui ont cours dans le catholicisme.

Mais je me trompe. Vous avez une pénitence que Dieu m'épargne. Vous êtes dans la vie artificielle; vous traînez le boulet du mysticisme; vous vous perdez dans les nuages de la *contemplative* et de l'*unitive*. J'adore et je prie par mon rude labeur accepté. Vous aspirez à l'extase, moi à la résignation dans la souffrance. J'ai eu faim, et j'ai vu le moment où je serais mort de faim; mes vêtements s'en allaient en lambeaux; l'heure n'était pas loin où, comme les plus pauvres, j'aurais montré ma nudité; des larmes amères, de vraies larmes, celles qui sortent d'un cœur broyé par l'injustice des hommes, ont coulé de mes paupières. Vous, vous savez que le grenier de la Trappe ou de la Chartreuse est plein; vous êtes assuré d'un bon vêtement chaud; vous n'avez pas à verser une larme. Quand il sera dit : Vous qui avez eu faim, vous qui avez été nus, vous qui avez pleuré, venez à moi! Qui aura le droit, des heu-

reux du cloître ou du prêtre humilié à tenir le fouet sur un siége de fiacre, à se présenter devant le souverain Juge pour la récompense et de lui dire : Ce vrai souffrant de la terre, ce vrai pénitent, Seigneur, le voici !

Maintenant que tout est fini entre les prêtres et moi, que j'ai disparu de leurs regards, que nul ne peut savoir où je suis, je ne m'en crois pas moins lié à l'Église par des vœux librement prononcés. Soir et matin, sur mes six heures de sommeil, je prends la récitation de mon office ; et Dieu m'est témoin que, malgré des fatigues excessives, je n'y ai jamais manqué. J'ai un petit diurnal de poche et une édition diamant des chansons de Béranger, reliés l'un comme l'autre en maroquin rouge. J'ai acheté cela un franc l'un aux étalages sur le quai Voltaire. Quand je suis au repos dans la journée, je récite les heures. Si un camarade me dit :

— Que lis-tu là ?

— Tiens, lui dis-je, et je lui jette mon Béranger. C'est une ruse comme une autre.

Mais mon Béranger me donne le droit d'être le pasteur de cette nombreuse tribu de misérables dont je fais partie. Je les prêche souvent pour qu'ils evitent l'ivrognerie, les femmes, le jeu. Je leur impose, par ma simplicité, ma droiture, mon bon cœur. Ils puisent au besoin dans ma bourse

et presque toujours ils me rendent. Je leur parle de Dieu, si grand, si bon, qui se cache pour voir les sacrifices des âmes éprouvées. J'en ai vu pleurer à la pensée que nous, les humiliés, les meurtris, et j'ajoute que c'est souvent notre faute, nous aurons notre grande part au bonheur promis à ceux qui espèrent. Je leur dis qu'il faut prier Dieu; je leur porte pour preuve le mot de la chanson : « La prière donne du cœur. » Ils trouvent cela magnifique et la raison convaincante.

A la semaine sainte, je leur ai dit que, comme de bons chrétiens, ils devaient faire leurs pâques.

— Tu feras les tiennes, toi?

— Certainement, ai-je répondu, et encore à Saint-Roch, notre paroisse, superbement le jour de Pâques à la messe de six heures.

— Voilà qui est drôle!

— Pas le moins du monde, mon vieux. Lis donc Béranger!

> Qu'on puisse aller même à la messe,
> Ainsi le veut la liberté!

Ma citation a fait fortune. Ils m'ont répondu :

— Tu es un bon zig. Nous ferons comme toi.

Plusieurs, en effet, m'ont tenu parole.

Il y a trois ou quatre prêtres parmi eux. Ils ne me soupçonnent pas d'être des leurs. Mon Bé-

ranger est ma caution. Moi je les ai reconnus au premier aspect. On dépouille difficilement le séminariste aux allures obséquieuses au regard incertain. Moi je n'avais jamais eu ces allures, je regardais bien en face. Voilà comment nul ne m'eût deviné. Ils eussent plutôt cru que j'étais un banquier ruiné au jeu, dépouillé par les femmes et tombé dans la misère.

Un de ces pauvres prêtres, dans un moment de confiance, me raconta toute son histoire. C'était lamentable. Ce qui était triste, c'est que le désespoir l'avait jeté dans le vice. On se noie là-dedans comme dans un gouffre pour échapper au sentiment de la conscience. J'eus le bonheur de le relever à ses yeux, me gardant bien de lui faire aucun aveu à mon tour. Je lui rappelai le caractère ineffaçable qui était en lui, et le prenant par l'honneur, seule fibre qui battît encore dans cette âme, je parvins à le convaincre qu'il devait respecter ce sacerdoce et faire sortir de l'abjection dernière de sa vie l'auréole d'un noble repentir. Cet homme me comprit. Je ne sais quelle attraction l'attira vers moi : nous nous sommes épris d'une amitié sérieuse. Je veille sur cette âme. Il a rompu définitivement avec une liaison coupable. Il en est venu à réciter, comme moi, fidèlement, tout son bréviaire. Je lui ai dit en riant que je lui

imposais cela pour sa « pénitence salutaire. » Il me trouve bien un peu trop habile en questions religieuses. Mais je lui ai répondu que j'avais la bosse théologique, que j'avais beaucoup lu de livres religieux, notamment la médiocre *Théologie dogmatique et morale* du sieur Gousset, qui pour avoir été mise en français par le célèbre Proudhon, blanchisseur de fin linge d'un futur cardinal, n'en est pas mieux écrite pour cela. J'ai ainsi détourné tous ses soupçons. D'ailleurs, il m'a étudié à son tour; et il reconnaît, avec une naïveté qui m'amuse, que je n'ai nullement la coupe du séminariste.

J'ai appris par lui beaucoup de choses curieuses sur les diocèses où il a traîné sa pauvre vie sacerdotale.

Ah! si les évêques savaient ce qui s'entasse de haines autour d'eux par leur obstination à tenir les prêtres sous le servage!

J'ai remarqué que cet homme, sans s'être entendu à ce sujet avec moi, n'avait au fond du cœur aucune haine contre ceux qui l'avaient flétri. Il avait, plus violente encore que la mienne, horreur du système compressif et tyrannique. Mais il faisait la large part de cet odieux système, et accordait un bill d'indemnité aux hommes meilleurs que le principe mis en pratique dans leur administration.

VII

UNE RENCONTRE ÉTRANGE

Il m'avait fallu beaucoup plus d'adresse, pour ne réveiller aucun soupçon dans l'esprit de Félicie sur l'état misérable auquel était réduit son cher Lioune. Si elle eût su l'affreuse vérité, elle serait venue m'arracher à cette vie honteuse à ses yeux et me dire : Venez avec moi et emmenons votre mère; vous partagerez mon pain.

Or, c'est ce que je ne voulais à aucun prix.

Rentrer à Clermont, prêtre interdit, pour aller vivre de la générosité d'une femme de cœur sur laquelle cet acte de noble courage eût attiré les railleries abjectes du vulgaire, entendre dire... Non! non! Jamais, je n'eusse imposé ce martyre à ma sœur!

Il était donc sage qu'elle acceptât la fable, crue par ma mère, de ce fameux poste au ministère des finances. Dans ses lettres, elle trouvait bizarre que nous eussions deux ménages, que j'habitasse Paris et ma mère Vaugirard. Elle me raillait, à ce sujet, de ma science en économie domestique. Même, à travers bien des ménagements, je croyais découvrir qu'elle suspectait un peu cette séparation bizarre, comme si j'eusse eu à voiler quelque intrigue. Elle ne me disait pas cela évidemment. Mais certaines réticences de ses lettres me faisaient craindre qu'elle n'eût cette pensée malheureuse.

Je lui expliquais, le moins mal que je le pouvais, que mon extrême sobriété rendait ces deux ménages moins coûteux, que je n'avais à Paris absolument qu'un cabinet qui ne me coûtait presque rien; qu'en définitive, mon domicile était à Vaugirard, que j'étais là électeur; que ma mère, dans ses lettres, exagérait beaucoup le peu de temps que je lui consacrais par semaine. L'avais-je bien convaincue? C'était douteux. Ceux qui aiment sont peu faciles à tromper. *Qui fallere possit amantem?*

Du reste, elle reconnaissait que mes lettres étaient toujours affectueuses et qu'elle me retrouvait, malgré les douloureuses épreuves permises par la Providence, tout mon cœur de vingt-cinq ans. Peu à peu, je vis dans ses lettres revenir la

sécurité. Elle voyait trop de sentiments doux et aimants dominer toute mon âme, envers elle et envers ma mère, pour garder longtemps une idée pénible qui eût été une injure à ma vertu.

Je fus donc enfin tranquillisé complétement de ce côté, comme je l'étais du côté de ma mère qui, certainement, ne viendrait jamais me dépister sous mon étrange costume, avec l'énorme chapeau de cuir bouilli, avec la grande souquenille bleue tombant sur les talons et garnie de boutons de cuivre, au poste des voitures de la rue Monthabor.

Je revenais un jour d'une très-longue course, harassé et ennuyé, n'ayant fait encore qu'un petit déjeuner de pain et de fromage sur mon siége, lorsque, dans la rue de Rivoli, à deux pas de la station de ma voiture, en face de la porte cochère du ministère des finances, je fus appelé :

— Arrêtez, cocher!

Je fis approcher ma voiture de l'Arcade. Une femme, mise avec une élégante simplicité, ouvrit la portière, me jeta ce mot :

— Vaugirard, Grande-Rue, n° 17!

Et montant, referma la portière.

— C'est Félicie! me dis-je à l'instant. C'est elle!

La maison de la Grande-Rue de Vaugirard, n° 17, où demeurait ma mère était étroite et basse. Elle appartenait à un jardinier dont la femme tenait

boutique sur le devant. Ils logeaient au premier. Le second, était occupé par ma mère; et deux petits ménages de pauvres femmes habitaient la mansarde. Félicie seule au monde pouvait aller là.

J'étais perdu. Tant de précautions, et je dois dire tant d'ennuis, pour voiler à ma mère et à cette amie l'abjection dernière où était tombé ce prêtre, naguère à leurs yeux dans une position honorée, se trouvaient en pure perte. Que faire?

Mille pensées roulèrent dans mon esprit durant le trajet. Toutes ces pensées ne faisaient pas honneur à mon génie inventif. Tantôt je me disais : Je vais m'envelopper le visage pour ne pas être connu, et m'arrêtant, je déclarerai à cette dame qu'étant pris d'une violente douleur, je ne puis pas la conduire plus loin.

Tantôt je me proposais, la dame une fois descendue devant la maison de ma mère, de donner un violent coup de fouet à mes chevaux et de partir, sans dire un mot qui pût me faire reconnaître.

Tout cela me paraissait ridicule. Il me vint à l'idée, ce qui semblait plus raisonnable, que la dame, à mille lieues du soupçon que le cocher qui la conduisait chez la mère de Lioune fût Lioune lui-même, ne s'occuperait guère de ma personne, que d'ailleurs je n'avais qu'à me grimer un peu,

ébouriffer mes cheveux en les ramenant sur mon front d'une manière ridicule, me renfoncer le menton dans ma cravate blanche, parler le français de Marseille, ou celui d'un jockey anglais, et que, certes, elle ne me reconnaîtrait pas.

Je passai, en me disant ces choses, le pont de la Concorde; je suivis le côté de la place des Invalides qui conduit au boulevard, je traversai la rue de Sèvres et je fus bientôt sur la route de Vaugirard. Là, seul avec elle sur le chemin, laissant mes petits chevaux suivre leur allure habituelle, je me demandai s'il n'était pas plus sage de m'arrêter, de lui dire : Voilà votre ami! voilà où l'a réduit la misère! Il a voulu vous déguiser sa honte; pardonnez-lui!

Je savais à Félicie l'âme grande. Mon aveu ne l'eût certes pas blessée. Je n'eus pas le courage d'en venir là. Ce que je fis, c'est que me retournant, comme pour regarder derrière ma voiture, et jetant, avec la rapidité de l'éclair, au-dedans ce regard scrutateur auquel les cochers sont si habiles, quand ils veulent reconnaître leur monde, je vis en plein son visage et je reconnus, à ne pas me tromper, Félicie.

Ce qui se passa dans mon âme bouleversée, depuis ce moment jusqu'à mon arrivée devant le fatal numéro 17, je ne saurais le rendre aujourd'hui.

Pauvre amie! Elle était là. Certainement, elle était dans une inquiétude mortelle. Elle avait dû voir ma mère. Ma mère lui avait dit : il est employé au ministère des finances; allez le demander là! Elle n'avait pas manqué d'ajouter : Je ne le vois presque pas mon fils, quelque bon qu'il soit pour moi; mais il est si occupé au ministère!

Et Félicie arrivée chez le concierge de l'hôtel des finances avait dû recevoir cette réponse terrifiante : Nous n'avons ici aucun employé du nom de Lioune. Elle savait que je ne me donnais pas d'autre nom. On eût d'ailleurs fait la même réponse si elle eût demandé M. Berthomieux. Quelle devait être, au moment même, sa torture! Son visage m'avait paru bouleversé. J'étais cruel. Et une voix intérieure me disait : Lâche, arrête-toi! ne tue pas ce que tu aimes!

Malgré cela, j'étais retenu par un sentiment d'une autre force. « Non, me disais-je, il faut qu'elle ignore tout. »

Ma tête se prenait. Une lutte terrible se passait en moi. Quel était le plus sage? Continuer mon rôle, ou tout dire et lui demander le secret pour ma mère?

Je me posais toujours cette double alternative, lorsque, atteignant les premières maisons de Vaugirard, mon œil aperçut le n° 17.

Je m'arrêtai bientôt devant la maison de ma mère.

Cette fois, je me roidis contre moi-même.

— Non, je ne dirai rien.

Malheureusement mon trouble était tel, j'étais si peu maître de mes idées, que j'oubliai ma belle résolution de me grimer, de parler le français de Marseille et de me rengorger dans ma cravate. Je sautai du siége. J'ouvris la portière. Félicie ne me regardait pas. Elle avait tiré une pièce d'or d'une petite bourse.

— Cocher, payez-vous!

Et elle me regarda.

Ce mot : Cocher, payez-vous! sortant d'une telle bouche fit sur moi l'effet d'une décharge électrique. Je me troublai : probablement je devins pâle comme un mort. Je cherchai ma bourse : je l'ouvris. Je me trouvai manquer de monnaie. Force me fut de dire :

— Je n'ai pas de monnaie, madame.

Et ma voix était tremblante.

— O mon Dieu! c'est vous, Lioune! Pauvre ami!

— Oui, c'est moi! devais-je dire. Taisez-vous! ne faites rien deviner à ma mère. Vous saurez tout.

J'eus l'horrible courage de répondre à cette sœur bien aimée :

— Vous vous trompez, madame. Vous me prenez pour un autre.

Et, sans attendre sa réponse, je courus dans la rue comme un fou, demandant de la monnaie.

J'en trouvai heureusement. Je revins.

Félicie était immobile, pâle, défaite, broyée par une profonde douleur.

Je lui tendis son argent.

— Voilà, madame!

Et baissant les yeux comme un criminel, je sautai sur mon siége.

— Lioune, mon ami, je ne me trompe pas : c'est bien vous! Pourquoi ne pas me parler?

J'entendis à peine ces derniers mots. Je fouettai mes chevaux avec force et je partis.

Mais, mon Dieu, que j'avais souffert!

VIII

ESSAI DE LUTTE

J'avais ramené mes chevaux à leur écurie, et bondissant jusque dans ma mansarde, je m'étais habillé à la hâte.

Puis, descendant dans la rue, j'avais pris une voiture de remise et j'avais dit au cocher :

— Vaugirard, Grande-Rue, n° 17. A l'heure! rapidement, et bon pourboire!

Mon homme avait compris; et sa forte bête, libre dans sa course dans des quartiers peu fréquentés, fit avec une rapidité étonnante la route de Vaugirard.

Je montai chez ma mère : Félicie y était encore. Elle avait eu trop de prudence pour dire la triste vérité à ma mère. Elle s'était contentée de lui ap-

prendre qu'elle ne m'avait pas trouvé, parce que j'étais sorti probablement pour affaires. J'avais pressenti cette réserve, et je l'abordai comme si notre rencontre chez ma mère eût été fortuite.

J'eus beau me donner de l'aplomb, elle ne fut pas dupe. La femme ne se laisse pas tromper.

Son entretien fut des plus affectueux. Que de choses nous nous dîmes pendant près d'une heure! Quels souvenirs tristes et doux à la fois nous rappelâmes! Je ne pourrais pas reproduire cela aujourd'hui. L'âme refoule ces parfums dans des replis intimes du cœur, comme si elle craignait d'en perdre la moindre èffluve. Plus tard, on ne retrouve plus ce qui a été dit : ce sont mystères des âmes qui ont souffert.

— Je vous conduirai à votre hôtel, dis-je à Félicie. Mère, demain je vous ramènerai mademoiselle de Lazerat et nous dînerons ensemble. Faites un peu de luxe pour nous recevoir.

J'embrassai ma mère, et nous montâmes en voiture.

— Lionne, vous avez été bien cruel! Oh! mon ami, vous pensiez donc que votre sœur n'avait pas l'âme assez grande pour supporter une douleur que vous supportez vous-même avec tant de courage? Je devrais ne plus vous aimer!

J'essayai de lutter.

— Mais, Félicie, je ne comprends pas ce que vous dites.

— Allons donc! je ne prends pas le change. Votre trouble vous a trahi. Puis, cette prétendue place dans un ministère où votre nom n'est pas connu.

— L'imbécile concierge se trompe souvent sur les noms. Vraiment, je ne sais pas à quoi vous faites allusion.

— Que vous ayez déguisé votre triste position à votre mère, c'était d'un bon fils, je le comprends. Mais moi, je suis forte, je puis tout entendre. Ah! les monstres, voilà à quoi ils vous ont réduit!

Je me défendais mal, évidemment. J'insistai cependant sur des ressemblances. Elle me répondit :

— Allons, allons! les cœurs qui aiment ne se trompent pas. Votre voix, vos traits, votre physionomie qui ne ressemble à nulle autre, tout cela, sans parler de votre pâleur subite, de votre trouble, vous a trahi.

Je vis enfin que mon obstination tournait au ridicule. Je m'écriai :

— Oui, Félicie, c'est vrai. Je suis celui à qui vous avez dit : Cocher, payez-vous! Voilà où l'Église de France trouve réduit aujourd'hui l'un de ses prêtres. Pardonnez-moi, mon amie. J'ai eu

peur de votre cœur généreux. Je n'ai pas voulu vous imposer un fardeau.

En ce moment même, avant d'aller plus loin, je refuse obstinément de vous être à charge avec ma mère. Je suis fait à la douleur : laissez-moi à mon humiliation.

Je ne pus convaincre Félicie. Elle partit pour Clermont avec l'idée fiévreuse de m'arracher à ma vie misérable. Mais Dieu a ses desseins impénétrables; le chrétien, et surtout le prêtre, doit les adorer et s'y soumettre. Ma mère reçut une lettre de Clermont. On lui apprenait que mademoiselle de Lazerat venait de mourir d'un anévrisme.

Je restai atterré. Félicie était morte, et la dernière impression qu'elle avait reçue avait sans doute causé sa mort. J'avais bu mon calice jusqu'à la lie!!

IX

OU ONT ÉTÉ ÉCRITS CES MÉMOIRES

Ici s'arrêtent mes mémoires.

Tout ce que vous venez de lire d'une vie sacerdotale si malheureuse, si humiliée, a été écrit, jusqu'à cette dernière ligne, par lambeaux, sur des feuilles volantes, souvent au crayon, à l'angle de la rue Monthabor et de la rue de Luxembourg, par l'abbé Lioune Berthomieux, ancien curé succursaliste, ancien secrétaire d'évêché, sur un misérable siége de fiacre.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LA CURE DE PICHERANDE

DEUXIÈME PARTIE

UN EXIL EN BRETAGNE

TROISIÈME PARTIE

LE DERNIER ÉCRASEMENT

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME

PARIS. — IMPRIMERIE L. POUPART-DAVYL, 30, RUE DU BAC.